demain l'italie...

13 récits
de science-fiction italienne
choisis et présentés
par Jean-Pierre Fontana

Fiction spécial n° 30
Nouvelles Editions Opta : 19, rue Turgot, 75009 Paris.

SOMMAIRE

LINO ALDANI
Bigarré de rouge 5

INISERO CREMASCHI
Strip électoral 41

VITTORIO CURTONI et GUISEPPE LIPPI
Je n'ai pas de bouche et il faut que je boive 47

GUSTAVO GASPARINI
Menace occulte 87

REMO GUERRINI
Cavalier 99

UGO MALAGUTI
Le phénix 115

GIANNI MONTANARI
Viande d'Etat 131

GILDA MUSA
Identités remarquables 151

GUISEPPE PEDERIALI
Vivre avec un JBS 167

GIANLUIGI PILU
Monica, Monica 179

PIERFRANCESCO PROSPERI
La bonne chance 197

ANNA RINONAPOLI
Requiem pour un soldat 209

FRANCO TAMAGNI
La jeune fille de cristal 217

LINO ALDANI
Le marché de la science-fiction en Italie 237

GIOVANNI MONGINI
L'Italie et le cinéma de science-fiction 247

FRANCO FOSSATI
La bande dessinée italienne de science-fiction 259

LINO ALDANI
Dictionnaire des auteurs 265

Couverture de Giuseppe FESTINO

AVANT - PROPOS

Voilà bientôt quinze ans, FICTION, pour la première fois en France, ouvrait grandes ses portes à une science-fiction qui n'était pas anglo-saxonne et Roland Stragliati trouvait même aux textes italiens qu'il présentait *une personnalité qui ne devait plus grand chose aux archétypes d'outre-Atlantique.*

Le succès ne venant pas récompenser une initiative méritoire, la littérature transalpine retombait peu à peu dans l'oubli car ce n'étaient pas les rares apparitions dans FICTION, chez Denoël ou dans les fanzines qui pouvaient y changer quelque chose. C'était regrettable, et pour nos voisins dont le talent méritait mieux, et pour le lecteur français qui se trouvait incontestablement privé de nouveaux parcours dans l'imaginaire.

Mais le monde évolue. La science-fiction a rejoint, en France, de tels excès que de nouvelles initiatives sont possibles et même souhaitables. Et FICTION, une nouvelle fois, se retrouve à l'avant-garde pour avoir promu une série d'anthologies consacrées aux diverses écoles européennes.

Le présent recueil présente donc tout d'abord un panorama de la science-fiction italienne actuelle. Cela veut dire que la plupart des tendances qui animent la *fantascienza* y sont représentées, depuis le retour à la terre jusqu'au constat social en passant par les voies de l'aventure épique ou grotesque, les méandres de la réflexion et les abîmes de l'angoisse, la satire ou tout simplement la révolte. On trouvera ainsi davantage d'auteurs que dans l'édition de 1964. Il est bon cependant de préciser que, depuis cette date, de nouveaux et excellents écrivains sont apparus, dont voici seulement un échantillonnage.

La seconde ambition de ce recueil est bien de démontrer qu'il n'est plus possible désormais d'ignorer systématiquement la production continentale et que, au contraire, c'est peut-être de ce côté qu'il faut attendre les plus heureuses surprises ; elle est aussi de confirmer, longtemps après, que la science-fiction italienne a su préserver son écriture poétique si elle a gagné en virulence : signe d'un contexte politique que nul ne peut ignorer.

Enfin, ce recueil de textes, dont le seul lien est leur publication récente – tous ont été publiés après 1970 –, espère se révéler aussi distinctif qu'il essaie d'être qualificatif, aussi instructif qu'il tente, justement, de n'être pas didactique. Et les trois articles qui font suite aux nouvelles n'ont d'autre prétention que l'information la plus large possible sur les trois formes les plus répandues d'expression de la science-fiction, à savoir l'écriture, la bande dessinée et le cinéma.

Mais je ne voudrais pas terminer cette présentation sans remercier Lino ALDANI, véritable co-auteur de cette anthologie, pour son aide précieuse, pour l'amitié qu'il m'a témoignée et pour la sagesse dont il a toujours fait preuve. Sans lui, peut-être, cette anthologie n'aurait pas vu le jour.

Jean-Pierre Fontana

BIGARRÉ DE ROUGE

LINO ALDANI

Ceux qui auront lu QUAND LES RACINES, roman récemment paru aux éditions Denoël, ne s'étonneront pas de retrouver un Lino Aldani qui n'use, en fin de compte, de la science-fiction que comme d'un objectif grossissant pour observer les caractères fondamentaux de ses contemporains. Cela donne une peinture sans concession, tour à tour poignante et grotesque comme l'était la Commèdia dell'Arte, *à la fois virulante et pathétique comme savent l'être les scènes de la vie italienne d'aujourd'hui et de toujours.*

CELA s'est passé l'année dernière, à Cascina Torti, vers la fin de l'été. Cascina Torti est une petite localité que les cartes provinciales ne signalent pas. Les planches de cadastre ou les cartes d'Etat Major – qui comportent généralement trente-deux plis en raison de leur taille – en font sans doute mention puisqu'elles indiquent jusqu'au nom des fossés et des puits, l'altimétrie et les bicoques en ruine, dans leur précision et leur souci du détail voisins du ridicule. Cascina Torti, en tout cas, compte soixante-cinq habitants : petit pâté de maisons sur le flanc d'une de ces collines, brûlées comme des calvaires, qui forment quasiment la ligne de faîte entre l'appennin pavesan et l'appennin ligure.

Un endroit perdu, en somme, oublié, une minuscule agglomération de taudis qu'un caprice tellurique pourrait engloutir ou qu'un cyclone pourrait emporter sans que quiconque ne s'en aperçoive. Et pourtant, l'an passé, ce grumeau de masures, ce lapis-lazuli géographique a été le théâtre d'un drame tout à la fois banal et intense, sinon fascinant. Du moins à mes yeux.

Je parle du temps...

Il y a un *avant* et il y a un *après*. Toujours. Et entre cet avant et cet après, comme une espèce d'écharde ou de barrière, ou comme un subtil et vibrant feuillet de papier argenté, il y a *maintenant*, le présent.

La galéjade du temps est tout entière ici. Des générations d'hommes se sont enflammé les méninges et désséché le cœur pour trouver la réponse à cette grotesque devinette. L'un d'eux (1), sans sourciller, a parlé de catégories, un autre a été sanctifié (2) pour avoir déclaré que le temps, comme, du reste, toute chose ou concept, est œuvre divine, certains (3) ont parlé de spirales et de nœuds, sans oublier celui (4) qui s'est amusé à imaginer des paradoxes ou encore le créateur (5)

des infundibula chrono-synclastiques ou enfin cet autre (6) qui a décrété *tempus quod acqualiter fluit.*

Ce dernier, je l'envie presque. C'était un type du genre somnolent qui, dès que l'occasion se présentait, faisait une petite sieste en pleine campagne et, chaque fois, une pomme ou quelque chose d'autre ne manquait pas de lui tomber sur la tête, l'amenant à de très importantes découvertes, la gravitation ou le calcul infinitésimal par exemple. Mais le jour où il bredouilla à propos du temps, une citrouille à tout le moins, ou une tuile, quelque chose de très lourd en tout cas, a dû s'abattre sur son crâne et l'étourdir complètement. Mais tout bien pesé, celui qui nous a tous couillonnés fut ce cabotin de Stratford (7) quand il a dit que la meilleure façon de perdre du temps, c'était de s'interroger, précisément, sur sa nature. Phrase sublime ! Surtout si l'on considère que notre ami, comédien de son état, mettait ces quatre mots dans la bouche du plus crétin de la troupe.

Ainsi... ainsi il y a un peu de confusion. Ou plutôt, il y en a beaucoup. Tout bien considéré, le problème étant d'importance et les points de repère quelque peu fragiles, l'image de la feuille d'étain me paraît la plus appropriée. Ouvrez un paquet de cigarettes, ôtez le petit rectangle argenté – il y a souvent écrit dessus PULL –, posez-le sur le dessus d'une table ou d'une surface lisse et, de l'ongle du pouce, avec le plat de l'ongle, frottez-le un peu pour faire disparaître les aspérités, toutes ces petites bosses qui le parsèment, et ce jusqu'à l'obtention d'une feuille lisse, qui fasse zin-zin comme une clochette d'elfe ou comme le piège d'une ogresse affamée.

Eh bien !, le temps, ou cette écharde de temps qui délimite le présent, c'est exactement cette feuille : zin-zin,

---

(1) Kant (N. du T.).
(2) St-Augustin, (3) des auteurs de S.F. américain, (4) Einstein, (5) Kurt Vonnegut,
(6) Newton – (N. du Tr.).
(7) Shakespeare bien entendu (N. du Tr.).

zin-zin, petit cœur métallique, à transistor, qui bat et qui vibre, qui vibre et qui bat tandis que le temps passe ou, mieux, tandis que *nous* passons.

Cela est arrivé l'année dernière, vers la fin de l'été, à l'endroit que j'ai déjà cité et que je ne voudrais plus nommer. Du reste, celui qui le désirerait n'aurait aucun mal à le trouver. On peut s'y rendre par Canneto ou par Montalto, ou si l'on préfère par Montebello ou Rivanazzano (1). Une route en vaut une autre et toutes permettent d'arriver dans les environs. Ce sont des routes que je connais par cœur, mètre après mètre. Je les ai parcourues pour la première fois alors que je n'avais pas vingt ans, impatient d'empoigner une arme. Et je sifflotais une chanson en vogue à cette époque, une chanson qui parlait d'une certaine femme appelée Fortune et d'une petite fille, brune naturellement à cause de la rime. Le début me plaisait particulièrement : « Il y a une route appelée destin qui mène dans les collines... ». Mais je n'allais pas chercher fortune là-haut, et encore moins l'amour. J'étais poussé par la haine, par la révolte, ce sentiment fou qui vous retourne les tripes et fait bouillir votre sang devant le spectacle de l'injustice, des abus continuels et de la violence érigée en système idéologique.

Aussi, l'an passé, en septembre, alors que j'escaladais cette même route foulée plus de trente années auparavant, ma mémoire s'est mise à voyager à reculons dans le temps. La Volkswagen peinait dans les virages et je regardais les gorges et les cheminées, la végétation, je humais l'air, les odeurs, je buvais l'azur qui semblait être celui des années folles de ma jeunesse.

L'année dernière donc, alors que je gravissais la pente,

(1) Commune de la Lombardie aux environs de Pavie.

des dérivées et des intégrales se dessinèrent sur le pare-brise et sur la vitre de la lunette arrière. Le futur est une dérivée, pensais-je. Et le passé une intégrale. Il suffit d'un parfum, d'un gazouillis de passereaux, d'une lueur et, en un instant, l'immense réservoir des souvenirs se déverse, permettant la reconstruction de la fonction primitive.

J'utilise un langage mathématique qui peut sembler, peut-être, hors de propos. Pourtant... Tandis que je regardais alentour, j'éprouvai durant un instant le désir absurde de voir brisées les barres de fraction de certaines équations. Je suppose que tous les hommes de mon âge ont éprouvé ou éprouvent tôt ou tard quelque chose de semblable : l'envie folle, imprévisible et violente, d'échapper au piège, c'est-à-dire la possibilité de retourner *vraiment* en arrière dans le temps, ou bien de l'enjamber, de le tromper, de se sauver au-delà de l'abysse de la vieillesse, au-delà de la mort, dans un futur quel qu'il puisse être.

Je parle encore du temps...

Lorsque j'atteignis l'auberge du Suédois, LeVent n'y était pas encore. Non pas qu'il fût en retard mais sans doute parce que j'étais en avance. Nous nous donnions rendez-vous là-haut deux fois l'an, en mai et en septembre, les deux meilleurs mois pour la pêche en montagne.

LeVent, Dario Vailati pour l'état civil, vient de Gênes où il est employé de banque. En ce qui me concerne, j'habite Milan où j'exerce comme professeur d'université de condition moyenne. J'enseigne le calcul numérique et graphique, mais c'est une matière qui m'indiffère totalement car j'aurais aimé me consacrer à des domaines plus conformes à mes aptitudes comme la topologie ou les géométries non euclidiennes de Rieman ou Lobatchevski par exemple.

LeVent est un surnom. Ou plutôt un nom de guerre. Comme le mien : Fortuné. Il aurait aimé s'appeler Fulgur ou quelque chose de semblable, de même que j'aurais

souhaité un nom comme Ouragan ou Bixio (1), quelque chose enfin qui rende le sifflement d'un coup de sabre. Malheureusement, par la faute de deux chansons à la mode que nous fredonnions lui et moi... Enfin, ce fut comme ça : LeVent et Fortuné. Toute la bande, en réalité, est responsable de ces pseudonymes.

Le Martini, sans olive, avait peu de goût. Et le Campari était trop poivré. Je regardais autour de moi sans pouvoir déterminer si la dizaine de personnes présentes dans la taverne m'ignorait par un sens respectueux de la discrétion ou par pure indifférence.

Archimède, l'idiot du village, jouait avec les cure-dents. Il en brisait cinq à la fois et, avec application, les disposait en étoile sur le plastique de la table, puis il trempait un doigt dans le verre de vin et laissait tomber une goutte en plein centre, convaincu qu'une étoile allait se former : un petit jeu que je lui avais montré en diverses occasions mais que lui, âme simple, ne parvenait pas à reproduire.

A ma droite, assise à la table près de la fenêtre donnant sur la cour, une femme entre deux âges mais d'aspect encore juvénile mangeait, l'air chagrin, les yeux baissés sur son assiette. Je pouvais la voir du coin de l'œil et l'observer lorsque, de temps à autre, au moindre bruit d'auto, je me levais pour jeter un coup d'œil dans la cour.

Quand LeVent arriva, la femme en était au dessert, et mordait sans entrain dans une banane. J'aperçus mon ami au milieu de la cour. LeVent fouillait dans son portefeuille. Un autre homme, jeune et brun, vêtu d'une chemise à carreaux, déchargeait la canne à pêche et la petite valise. Il empocha l'argent et repartit en portant un index à la tempe en guise de salut.

Sacré LeVent ! Toujours en forme, toujours solide ; un vrai paquet de muscles, sans le moindre soupçon de graisse ; la chevelure grisonnante mais fournie.

---

(1) Allusion à Nino Bixio, le compagnon de Garibaldi (N. du Tr.).

– « Les freins ont lâché, » expliqua-t-il. « Il s'en est fallu d'un rien, l'épaisseur d'un doigt, pour que je finisse au fond du ravin. De toute façon, le jeune gars qui m'a conduit ici est mécano, il va s'en occuper et il me rapportera la voiture demain soir... ».

– « Où est-ce- arrivé ? » demanda l'aubergiste.

– « A cinq ou six kilomètres du sommet. Heureusement que j'étais en côte ». Il regarda autour de lui puis se frappa l'estomac en disant : « Dieu ! Que j'ai faim ! ».

Le Suédois apporta les jarrets de veau. Et nous commençâmes à manger. Ensuite, mon ami demanda un gros oignon à tremper dans l'huile et le sel. Il me montra les dents, découvrit ses gencives et commenta : « Regarde, j'en ai perdu une autre, d'un coup. Et de ce côté là, j'ai perdu une couronne. Nous vieillissons, mon garçon... ».

Je lui fis remarquer, *comme ça en passant* (1), qu'il avait encore tous ses cheveux.

– « Ah oui, Monsieur le gagne-petit, j'ai mes cheveux ! Seulement les cheveux ne mâchent pas. Je préfèrerais être atteint de la pelade mais avoir encore dans la bouche mes dents au grand complet. ».

La femme assise à la table de droite se mit à rire. Et il en profita aussitôt. LeVent est ainsi, ce n'est ni un coureur ni un de ces types collants qui draguent toutes les femmes, en toute circonstance, au besoin durant un naufrage, non, LeVent est éduqué, discret donc différent, mais si une femme lui accorde un tant soit peu d'intérêt, alors plus rien de l'arrête.

En moins de cinq minutes, il avait tiré sa chaise près de la fenêtre et agitait les mains au-dessus de la table, lancé dans un monologue soutenu et ininterrompu.

Le Suédois servit deux cognacs. LeVent et la femme trinquèrent en se regardant dans le blanc des yeux. On

(1) En français dans le texte.

aurait dit qu'ils se moquaient de tout. Je bus mon café seul. Puis Archimède s'approcha de moi avec les cure-dents. Il grognait, il voulait que je recommence le jeu habituel et il insista jusqu'à ce que l'ai contenté.

– « Tu t'appelles Violette, » disait LeVent d'une voix perlée. « C'est un joli nom. Mais le « i » est mal placé. Voilette me plait d'avantage ».

– « Voilette ? » fit la jeune femme. « Mais ça ne veut rien dire. Ce n'est pas un nom ».

– « Les noms sont ce qu'ils sont. Moi je m'appelle LeVent. Qu'est-ce que tu en dis ? »

– « Je sais que tu t'appelles LeVent. Un très beau nom ».

– « Bon. Dans ce cas, déplaçons le « i » et tu deviens Voilette. Tu comprends ? La Voilette et LeVent ne peuvent pas ne pas s'entendre puisqu'ils sont fait l'un pour l'autre ».

Le finaud. Eh oui, LeVent est tout à fait capable de faire des efforts à la seule condition de briller et d'atteindre son but.

Sur le plastique de la table, l'étoile s'était formée. Archimède la regardait, bouche bée, yeux écarquillés comme ceux d'un enfant, et il secouait la tête, lorsque, soudain, il frappa la table du poing, faisant tressauter les verres.

Quatres petits vieux entrèrent. Je les connaissais de vue. Mieux, le plus âgé, presque octogénaire, était une vieille connaissance, il avait fait avec nous quatorze mois de résistance dans la montagne.

– « Partisan et cavalier de Vittorio Veneto (1), » braillait-il. « Guerre 14-18, toujours prêt ! »

Les autres, au fond de la salle, avaient achevé leur partie de briscola (2). L'un d'eux attaqua les premières

(1) Ville de la Vénétie, célèbre par une bataille livrée aux Austro-hongrois en octobre 1918. (N. du Tr.).

(2) Jeu de cartes assez semblable à la belote. (N. du Tr.).

mesures de *Monte Canino*. Le cavalier de Vittorio Veneto, de sa voix grasse et catarrheuse, lui répliqua avec *Ta-Pum*. Puis ils me firent un signe. C'est ainsi que je me mis à chanter moi aussi *ma* chanson, la seule que je connaisse en entier : *Signora Fortuna*.

Ils me démolirent une épaule à force de tapes. « Eh !, Fortuné, tu te souviens lorsque nous avons fait la république ? » et vlan !, une tape. « Tu te rappelles ? Nous avons mis le pain à six lires le kilo, » et vlan ! une autre claque.

Ils faisaient allusion à la libre république de Varzi, qui résista de juillet à septembre 1944, à la barbe des Allemands et des républicains de Salo.

Le Suédois apporta un panier de bouteilles. Archimède fut le premier à être saoul, mais il faut dire que les autres le forçaient à boire malgré lui. Il y eut un moment où, à moitié ivre, il essaya d'entonner la *Katiuscia* : « Siffle le vent, souffle la bourrasque... ». Et tous les autres, du doigt ou du menton, désignaient la table vers la fenêtre. Mais LeVent paraissait ne pas s'en apercevoir. Il parlait et parlait, il étreignait entre ses grosses mains brunies la main blanche et menue de la femme, il semblait être le maître du monde.

Sautillant à la manière d'un singe, Archimède essaya de le distraire. Mon ami le rabroua grossièrement.

– « A boire pour tout le monde ! » cria-t-il en tournant un instant les yeux de notre côté.

La bamboche continua durant un bon bout de temps. Puis les petits vieux quittèrent la taverne en vacillant sur leurs jambes et en se soutenant les uns les autres. Archimède ne voulait pas partir. Alors le Suédois le gratifia d'un coup de pied au derrière.

La femme sortit aussi en s'enveloppant les épaules d'une large étole de laine noire. Je vis un geste énigmatique, fugace, mais qui indiquait clairement un accord entre eux. Puis LeVent s'approcha du comptoir.

– « Sers-nous un autre cognac, » dit-il au Suédois. « Le dernier, et nous montons nous coucher... ».

L'aubergiste ferma les volets du local.

– « Oui, une grande et belle femme, la Violette, » fit-il en remplissant les verres. « Elle a bien fait un peu la vie à Turin et à Milan, mais à présent, elle est lasse et elle s'est mis la tête en place... »

– « Quel âge a-t-elle ? » demandai-je, mais sans plus d'intérêt.

– « Plus ou moins quarante ans... Vous ne vous en souvenez pas ? C'était un pinson de huit à neuf ans lorsque vous passiez par ici, la mitraillette à l'épaule. Et elle vous applaudissait... »

Le temps... Une chose qui passe et que personne ne parvient à arrêter. Une invention diabolique.

J'enlevai mes chaussures et je restai assis sur le lit en agitant les pieds pour soulager l'étrange fourmillement qui, depuis quelques temps et particulièrement après une libation, m'agaçait les extrémités.

– « Ce soir, » dis-je, « ce soir en venant... de drôles d'idées me sont passées par la tête. » Je lui parlai du temps, de cette envie folle qui m'avait assailli à l'improviste, l'envie de rouler en boule la feuille de papier argenté et de tout arrêter.

LeVent était debout, près de la commode. Il se retourna d'un coup.

– « A moi aussi, » fit-il d'un ton qui révélait la surprise et l'inquiétude. « A moi aussi ça m'est arrivé, juste au moment où, les freins hors d'usage, j'ai pu m'arrêter à un cheveu du précipice... Bah ! Sans doute une conséquence de l'andropause. » Il se mit à rire et changea soudain de sujet. « Demain matin, » dit-il, « demain matin, la Violette vient avec nous. J'espère que ça ne t'ennuie pas ? »

Je haussais les épaules, mais je ne pouvais pas ne pas me moquer de lui.

– « Qu'est-ce qui t'arrive, Dario ? »

– « Rien. Il ne m'arrive rien. Violette sait allumer un feu, elle portera à boire ainsi que le gril et tout le nécessaire. Tu verras, nous passerons une belle journée. » Et puis il ajouta : « Cette jeune femme m'intéresse. »

– « D'accord, mais tu n'espères pas que je vais rester là à tenir la chandelle ! ».

– « Oh zut ! Contrôlons les mouches et au dodo ».

Les mouches. LeVent et moi avons le même équipement, parfaitement interchangeable en cas de besoin. D'où un motif supplémentaire d'être méticuleux. Ou de ne pas l'être. Mais LeVent, surtout en matière de pêche, est scrupuleux jusqu'à en être ridicule. C'était la même chose avec les armes, du reste. Je me souviens de 44, les minutieuses inspections et les taloches qu'il refilait à ceux dont la Stein n'était pas parfaitement graissée.

Je dus subir la cérémonie habituelle. J'ouvris le porte-mouche et attendis en silence. De l'autre côté du lit, debout près de la commode, il contrôla les lignes, les hameçons de rechange et le fil, puis il commença :

– « Alexandra Jungle Cock ».

– « Alexandra en place ».

– « Blody Butcher ».

– « Blody Butcher en place ».

– « Bromley Light ».

– « Je l'ai ».

– « Silver Doctor ».

– « Silver Doctor, d'accord ».

– « Silver Dunn ».

– « En place ».

– « Soldier Palmer ».

– « Ah ! je ne l'ai pas ».

LeVent fouilla deux ou trois secondes dans la boîte puis il me lança une Soldier Palmer au pied du lit.

Il me manquait aussi la Zulu Silver et la Mustads Fancy.

LeVent s'emporta : « Bon Dieu, il te manque la meilleure mouche. Elle est indispensable en automne. Comment veux-tu pêcher en septembre sans une Mustads Fancy ?... J'aurais honte à ta place ! »

La litanie se poursuivit durant près cinq minutes, alternant la March Brown avec la Olive Dunn, puis Miller, May Fly, Scott Jock et Red Tago, Silver Professor, Bromley Dark et Greenwell's Glory.

Enfin, LeVent ferma la boîte. Il se dévêtit en balançant chemise et pantalon contre le mur.

– « Que disais-tu du temps ? Une petite feuille de papier argenté qui fait zin-zin... Ma foi, tu n'as pas tort. Le fait est que le temps nous baise tous, tôt ou tard. Ce n'est pas un problème d'andropause, on est tous couillonnés. »

Il éteignit la lumière, fit « ciao ! » et commença à ronfler aussitôt.

Le brouillard monta à l'improviste, au beau milieu de la matinée. Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à me l'expliquer. Aujourd'hui encore, c'est-à-dire avec un recul d'une année environ, je ne parviens pas à comprendre, à comprendre tout à fait, parce que, au grand jamais, le temps ne peut se gâter, comme ça, en un clin d'œil. Je sais, de nombreux journalistes en ont parlé et se sont lancés à cœur joie dans les plus abstrus et les plus extravagants commentaires et Cascina Torti eut, durant plusieurs jours, les honneurs de la presse. Ensuite, comme à l'accoutumée, l'événement perdit de son intérêt et personne n'en parla plus. Pourtant, nul n'a pu en donner la moindre explication. Pour Archimède et pour Violette, ce fut différent. En ce moment-même, ils sont peut-être renseignés. Mais pas les autres. Aucune science ne peut expliquer le phénomène qui a donné naissance à ce brouillard issu du torrent à l'improviste, d'abord ténu

et vaporeux puis, en l'espace de quelques instants, épais et dense comme une tenture.

Le soleil s'obscurcit, il ne resta bientôt plus qu'une lumière spectrale, diffuse. Puis il y eut cet étrange bruit, aïgu, insoutenable, un peu comme celui d'un fil de fer tendu à mort qui aurait été tranché par une cisaille, un sifflement long, résonance électronique d'une vibration intense et profonde.

Quelque chose explosa dans ma tête. Je tombai assis dans l'eau, étourdi, au milieu de cette brume famélique qui m'enveloppait, les paupières lourdes, les membres comme sectionnés, un instant (mais peut-être davantage, peut-être une minute ou bien une heure) durant lequel je perdis tout contrôle de mon corps.

– « Que s'est-il passé ? » criait LeVent en me secouant par l'épaule.

Je sortis du puits de l'inconscience et regardai, tout chancelant, les choses alentour. La brume s'était éloignée de nous. Elle semblait s'être stabilisée à quelques mètres de distance, au-dessus des eaux du torrent, sorte de mur qui se prolongeait par monts et par vaux en formant une légère courbe vaguement circulaire et qui se perdait au-delà des châtaigneraies et des pinèdes.

Un mur. Un mur de brouillard. Il pleuvait une lumière tamisée qui ne donnait pas d'ombre. Je regardai Violette, assise sur le bord de l'eau, visage atterré et crispé.

Le silence s'éternisa. Puis les oiseaux recommencèrent à chanter. Machinalement, je tournai le moulinet pour récupérer la ligne. L'eau avait rempli mes bottes, j'étais trempé jusqu'à la ceinture. Je laissai LeVent m'accompagner vers un endroit sec et je m'allongeai, entre les braises fumantes du gril et les musettes. Epuisé.

Les oiseaux eux-mêmes... Non qu'ils ne chantassent pas, mais leur pépiement était sourd, monotone,

sans relief, comme si, au fond de leur gorge, le souffle passait avec difficulté.

LeVent jura.

– « Allons-nous-en, » fit Violette. « Cet endroit me fait peur. »

– « Oui, partons, » dis-je en écho. Et ma voix devait être chargée de peur car LeVent rassembla l'équipement et les musettes en un éclair et courut les charger dans ma Volkswagen.

Je lui lançai les clés. « Conduis, » dis-je. J'otai mes bottes, remplissant d'eau la voiture.

LeVent jura de nouveau.

La brume avait disparu. L'air aussi était redevenu limpide mais il y avait comme une chape sur nos têtes, une coupole brune qui cachait l'azur du ciel. Une serre. J'avais l'impression de respirer et de me mouvoir dans une serre, sous un toit de verre opaque et surchauffé.

– « Qu'en penses-tu ? » disait LeVent, mains serrées sur le volant et regard attentif aux nids de poule qui parsemaient le sentier. « Cette brume n'est sûrement pas provoquée par la chaleur. Elle ne serait pas tombée aussi soudainement, surtout en cette saison. Et ce bruit ? Vous avez entendu ce bruit, et cet espèce de coup dans la tête... »

Je haussai les épaules, impatient. La persistance du phénomène me préoccupait davantage : cette coupole brune au-dessus de nous qui jetait à présent des ombres bleuâtres sur le paysage environnant.

– « Allons à Cascina Torti, » dis-je. « J'ai comme l'impression que l'orage va éclater d'un moment à l'autre. »

– « Ce n'est pas un orage, » glapit Violette. « Vous le savez mieux que moi que ce n'est pas un orage. Il se passe quelque chose ici ! »

– « D'accord ! » répondis-je, « ce n'est pas un orage. En tout cas, filons d'abord, nous bavarderons ensuite. »

LeVent appuya sur l'accélérateur. Nous atteignîmes Cascina Torti à une allure plutôt soutenue, transgressant les règles de la plus élémentaire prudence. Un vieillard sec et long, avec un gilet sombre sur une chemise blanche, occupait le milieu de la route. Il regardait dans notre direction mais ne fit pas le moindre mouvement pour abandonner la chaussée, pas même lorsque la Volkswagen ne fut plus qu'à quelques mètres de lui.

LeVent freina brutalement. Les pneus hurlèrent sur le revêtement poudreux. Mais le vieux ne bougea pas.

– « Eh ! » l'apostropha Dario en sortant la tête par la portière, « dites voir un peu, grand-père, vous croyez que c'est une façon de se promener ? »

Pas un mouvement. Le vieil homme restait immobile à moins d'un mètre du capot. Il regardait fixement dans une direction imprécise et sa bouche tremblait, il secouait les bras, remuait les mains, comme s'il cherchait quelque chose.

Je descendis de voiture.

– « Venez par ici, » dis-je en le tirant par un bras. « Allons, courage, mettez-vous sur le côté. »

Il émit à grand peine un grognement confus. Sans doute était-il ivre : à Cascina Torti, cela n'a rien d'étonnant, pas même le matin. Mais l'explication ne pouvait pas me satisfaire. D'autres personnes plus loin sur le bord de la route, s'agitaient comme si elles avaient perdu l'esprit, le plus souvent devant une fenêtre ou une porte. Et sur ces visages que je connaissais très bien, je remarquai les traits pâles et décomposés d'une hébétude folle.

Lorsque nous entrâmes dans l'auberge du Suédois, nous eûmes le souffle coupé : on aurait dit qu'à cet endroit s'était déroulée une bagarre de grand style, comme dans les westerns.

Archimède se trouvait derrière le comptoir, sur l'estrade, et il s'amusait à briser verres et bouteilles. Le patron, coudes appuyés au comptoir mais à l'extérieur,

du côté réservé à la clientèle, le regardait faire, sans voix. Il y avait trois ou quatre consommateurs assis aux tables, à moitié endormis. Et sur le carrelage, du verre brisé et de larges flaques de liquide.

Alors Archimède se retourna. Je restai cloué sur place, bouche bée, paralysé, comme si j'avais reçu un coup au plexus solaire. LeVent et Violette se trouvaient derrière moi mais je compris qu'eux aussi venaient d'être choqués. Pourquoi Archimède... Bref, Archimède n'était plus Archimède. Ou plus précisément, l'individu était le même, c'étaient les mêmes habits, la même chevelure, le visage, oui, à bien y regarder, le visage n'avait pas changé mais les yeux, nom de Dieu, les yeux étincelaient d'une clarté d'intelligence tellement intense qu'elle le rendait méconnaissable. La bouche aussi. La lèvre inférieure ne pendait plus, ne bavait plus et, au contraire, elle était tirée par une grimace énergique qui révélait assurance et dédain.

– « Tiens ! Qui est-ce que je vois ? » lança-t-il d'une voix chargée d'ironie. « Monsieur Fortuné et Monsieur LeVent. Et la « segnorina » Violette ! »

Il l'appela exactement comme ça, « segnorina » (1), à la façon des soldats américains à Naples et à Rome après le débarquement d'Anzio.

Je n'avais jamais entendu parler Archimède aussi aisément. Et surtout, jamais en italien.

LeVent me bouscula et se dirigea vers le comptoir.

– « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il.

Archimède descendit de l'estrade et le rejoignit, le corps parfaitement droit et la poitrine découverte. Dieu !, où était passée sa silhouette voûtée et chancelante ? Je voyais un beau gabarit d'homme, droit comme un fût, plus grand que LeVent, *plus fort et plus résolu.*

– « Il n'est rien arrivé, » fit Archimède d'une voix

(1) Au lieu de « signorina ». (N. du Tr.).

très pure, vibrante et privée d'accent, un peu comme celle des vieux speakers de télévision. « Pour moi, tout est normal. A part que le brouillard est arrivé voilà une demi-heure et que, depuis, ils sont tous devenus complètement idiots. » Il fit faire un demi-cercle à son index et désigna du menton la fenêtre donnant sur la cour : « Regardez un peu ce spectacle ! »

– « Et toi ? » dis-je. « Comment se fait-il que tu ne dormes pas comme tous les autres ? »

De ses yeux s'échappa une lueur de méchanceté. Instinctivement, je reculai de quelques centimètres mais il me saisit le bras – une poigne autoritaire et vigoureuse – et m'entraîna vers la table d'angle. Au centre, il y avait cinq cure-dents disposés en étoile.

– « J'étais là, » dit-il sans relâcher sa prise et en martelant presque chaque syllabe. « Il y a une demi-heure, j'étais là, plongé dans ce petit jeu que je n'avais jamais pu réussir. Et tout à coup, là, dans ma tête, une petite lumière s'est allumée, j'ai trempé mon doigt dans le vin et l'étoile s'est formée aussitôt. Alors, je me suis dit : mon petit Archimède, tu as fini de souffrir. Et tout ce qui se trouvait en moi, ce que moi seul j'ai toujours su même si c'était d'une façon approximative, tout ça est arrivé à la surface. Une découverte magnifique, surtout quand on pense dans quel état se trouvent ces imbéciles-là autour... »

Je tentai de me dégager mais il serra plus fort. « Ecoute-moi, gros lard, » dit-il, « et n'essaie pas de me manquer de respect sinon, ce bras que je tiens, je le mets en pièces. »

– « Appelle les carabiniers ! » fit LeVent en se tournant vers Violette.

Archimède se mit à rire. « Les carabiniers ? Appelez plutôt l'asile. Ici, il y a de quoi remplir un hospice. De toute façon, si vous le permettez, je veux m'amuser un peu à présent. »

Il se dirigea vers l'étagère à liqueurs et prit deux

bouteilles de cognac. Puis il projeta l'une d'elle contre les barreaux de la fenêtre, brisa le goulot de l'autre contre le rebord d'une table, et versa enfin à boire à un quidam assis un peu à l'écart.

– « Sacré veinard ! » fit-il. « Voilà un bien beau verre que tu vas avaler d'un trait. N'est-ce pas ? »

L'homme demeura aussi immobile qu'un roc. Archimède lui glissa alors un doigt sous le menton et le contraignit à soulever la tête. « Allez bois, étron que tu es. Tu te rappelles pas les cuites que tu m'as fait prendre ? Avale-ça, tas de merde ! »

Et l'autre, comme un automate, avala tout d'une lampée. Puis il appuya la tête sur la table.

– « Eh non !, » fit Archimède. « Maintenant, tu vas en déguster un autre, un autre beau petit verre. Je veux te voir ramper comme une couleuvre. Tu ne te souviens pas combien tu te marrais quand tu pissais dans mes braies ? »

LeVent s'apprêtait à intervenir mais, à ce même instant, Violette sortit de la cabine du téléphone. « Ça ne répond pas, » dit-elle. « La ligne est coupée. »

Archimède posa la bouteille sur la table avec délicatesse. « Coupée ? Qu'est-ce que ça veut dire, coupée ? », et puis il éclata de rire.« Très bien. Si nous sommes coupés, ça veut dire alors qu'ici c'est moi qui commande à présent, et que vous trois, vous êtes de trop. Je me demande d'ailleurs pourquoi vous n'êtes pas abrutis comme tous les autres. Sans doute étiez-vous des idiots, comme moi, ou peut-être... »

– « Peut-être sommes-nous encore robustes et alertes parce que nous nous trouvions à la lisière du brouillard, » dit LeVent. « De toute façon, ici, tu ne commandes rien du tout, c'est compris ? »

Archimède souffla légèrement par les narines. « Parce que c'est toi qui voudrait commander ? Eh non, mon beau, le temps de la guerre et des maquis est révolu depuis un bout de temps. Baisse ton caquet et écarte-toi. »

Je vis LeVent s'empourprer et se hérisser. Violette s'interposa. Délicatement, Archimède leva un bras et lui effleura la joue avec deux doigts. « Toi, je t'aime bien, » dit-il, « parce que tu ne t'es jamais moqué de moi. Mais pour l'instant, fais-moi plaisir, écarte-toi, toi aussi. »

– « Réfléchissons, » dit Violette. « Allons, Archimède. Réfléchissons... »

– « Archimède ne raisonne pas, il n'a jamais raisonné. Ote-toi de là ma jolie. J'ai dit que je voulais m'amuser... »

Impossible de l'arrêter. Faisant tournoyer ses bras, il écarta la femme et, en enjambées rapides, il s'approcha du Suédois, toujours immobile contre le comptoir. L'hôtelier reçut un coup de pied qui fit tressauter tout son corps. L'un de ses coudes glissa, lui faisant perdre l'équilibre, mais Archimède le rattrapa par la chemise.

– « Ça, c'est pour la mornifle que tu m'as refilée hier soir, à moi, à Archimède, l'idiot de Cascina Torti... »

Il le projeta, comme il l'aurait fait d'une guenille, sur la chaise la plus proche, puis il lui appuya un pied sur le genou, l'empoigna par les cheveux et le contraignit à baisser la tête.

– « Embrasse ma chaussure, bâtard ! »

Et le Suédois baisa la chaussure. Puis Archimède lui ouvrit une main et cracha dans la paume. « Et à présent, avale ce crachat, MON crachat ! »

LeVent me lança un coup d'œil et nous tombâmes sur Archimède au même instant ; nous réussîmes à le tirer en arrière, dans l'angle où se trouvait la table avec les cure-dents disposés en étoile. Archimède, curieusement, parut se calmer d'un seul coup.

– « Je vous hais, » siffla-t-il.« Je vous hais tous, bandes de macaques qui avez fait de ma vie un enfer. Mais la roue tourne... »

– « Tu as raison, » fit LeVent avec une voix très calme. « Tu as mille fois raison. Mais à présent, essaie de te calmer. »

– « Pourquoi ? » fit Archimède en relevant la tête dans un élan de rancœur irrépressible. « S'il y a un poussin boiteux dans un poulailler, tous les autres lui donnent des coups de bec et le font souffrir jusqu'à ce qu'il meure. Croyez-vous que les idiots ne souffrent pas ? »

– « Reste calme, Archimède. Et excuse-moi, excuse-nous tous. Nous nous sommes trompés. Mais si tu comprends vraiment à présent, ne commets pas la même erreur. »

Archimède secoua la tête deux ou trois fois, puis il tendit un doigt vers les cure-dents et, d'un geste las, bouleversa l'étoile. Ses yeux luisaient, comme voilés de larmes.

– « Je parle, » dit-il, « je vois très clairement et je comprends, et c'est comme si la main de Dieu m'avait touché ici, dans ma tête. Et mon sang est comme le ronflement d'un... d'un réacteur, c'est bien comme ça que l'on dit ? Je devrais être fou de joie mais, à présent, je ne sais pas... j'ai peur, peut-être parce que je vois ce que vous n'avez jamais vu. Vous n'avez jamais été des poussins boiteux, moi si. Certaines choses, désormais, je les lis dans l'air ; et les murs, et les objets, et vos corps me font peur... Ils suent le dégoût ! »

Un beau merdier ! Il ne manquait plus qu'un idiot devenu soudain raisonnable. Non qu'il me déplaisait de parler avec Archimède ou d'écouter ses propos incroyablement fluides et, par instant, pleins d'imagination. Bien au contraire. Et plus encore à cause de ce qui était arrivé dans cette pièce et dehors, dans les environs, qui méritait un examen attentif, jusque dans ses moindres détails. Du reste, un idiot baveux qui, subitement, se met à parler comme un philosophe, voilà un événement qui n'a rien de coutumier.

C'est dans ma nature. J'aime analyser, réfléchir, rechercher les causes, extrapoler. LeVent, au contraire, est du genre expéditif, porté à l'action, à l'organisation pratique et efficace. Je me rappelle la fois où il cloua le

bec au commissaire politique, un petit homme pâle portant lunettes, qui avait escaladé la colline pour nous parler de Gramsci et de Matteoti. Moi, affamé que j'étais de ces idéologies, je l'écoutais avec grand intérêt. LeVent, au contraire, s'impatienta. « Tu parles bien, » lui dit-il, « mais contre les Allemands, les mots ne servent à rien. C'est ça que nous voulons ». Il pris la mitraillette et deux grenades à main et les jeta aux pieds du commissaire. « Au lieu de te rendre en tournées dans les collines et de te poser en prêcheur politique, tu ferais mieux de rester ici avec nous. Laisse tomber Gramsci et apprends plutôt à te servir d'une arme. »

En somme, LeVent est tout à fait taillé pour commander. Il commença par flatter Archimède et le ramena ensuite à de plus sages résolutions. Puis, lorsqu'il vit que Violette s'était mise à pleurer, en proie à présent à une crise hystérique, il lui flanqua une gifle.

Le téléphone était coupé. Mais le téléphone n'était pas en cause : c'était l'énergie électrique qui n'arrivait pas. Alors j'essayai la radio portative. Le cadran s'illumina, je manœuvrai le curseur sur toutes les longeurs d'ondes, mais l'appareil resta muet.

– « Les ondes radio n'arrivent même pas, » commenta LeVent. « Nous sommes vraiment dans la panade et le diable seul sait ce qui est arrivé. De toute façon, nous avons du pain sur la planche. En premier lieu, il faut réunir tout le monde quelque part, en sûreté et bien en vue. Je ne veux pas qu'il y ait des abus ou du désordre. La cour, là-dehors, me semble idoine et suffisamment grande. En second lieu, il faut inspecter les maisons, voir s'il y a des gens malades et au lit, éteindre les cuisinières à gaz, nourrir les bêtes... Archimède et Violette s'en chargeront, ils sont d'ici. Enfin, toi tu vas prendre la voiture et te rendre au village à côté pour demander des renforts, en admettant qu'ils ne soient pas eux aussi retombés en enfance. »

J'étais agité, nerveux, préoccupé par un tas d'idées.

Néanmoins, je ne pouvais moins faire que d'éprouver un sentiment d'admiration pour mon ami.

– « Eh bien ! Nous revoilà comme au bon vieux temps, » dis-je. « On a fait un saut de trente-deux ans en arrière... »

– « Merde ! On est en soixante-dix-huit et le problème est complètement différent. Prends la voiture et fais ce que je t'ai dit. »

Pour ce qui était de voir, je voyais. Mais lorsque j'eus dépassé le sommet de la colline, après un ou deux kilomètres, le brouillard m'enveloppa. J'avançais sur un faux plat en ligne droite et, d'un coup, je dus réduire la vitesse, mais pas tant à cause de la faible visibilité – je ne pouvais encore distinguer les bornes sur le bord de la chaussée – qu'en raison de la résistance de l'air, du milieu ambiant que je traversais. Le moteur peinait. Je passai de la troisième à la seconde, puis, au bout d'une centaine de mètres, alors que je me désolais parce que la Volkswagen hâletait, je pris peur.

Un mur. Un mur de brouillard. J'enclenchai la première et l'auto peina encore durant quelques mètres, mais la brume s'intensifiait de plus en plus. Pire, elle était de plus en plus épaisse et résistante, comme une boue visqueuse. Finalement, la voiture s'immobilisa, le moteur cala, et je restai là, dans cette soupe grise qui se plaquait contre les vitres, sorte d'entité vivante et comme avide de pénétrer à l'intérieur.

Les viscères noués, le cœur qui cognait comme un piston de locomotive, je passai la marche arrière. Mais ce ne fut pas facile de me décoller de cette chose, de rouler à reculons et de gagner un chemin pour reprendre le sens normal de la marche et revenir en arrière.

Ils se tenaient tous assis en file indienne, comme les gamins de l'école maternelle, ou peut-être... comme les prisonniers d'un camp de concentration.

Ils ne me regardèrent même pas. Je les honorai d'un rapide coup d'œil, descendis de voiture et me précipitai, nonobstant mes jambes flageolantes, à l'intérieur de l'auberge.

Archimède, LeVent et Violette s'y trouvaient. Ils étaient assis autour de la grande table, au centre. Mais il y avait également quelqu'un d'autre. D'abord, je ne parvins pas à le distinguer : je venais du dehors et le local était plongé dans la pénombre. Puis, lorsque mes yeux se furent habitués...

C'était un noir, gigantesque, avec des yeux ronds et bovins. Il avait... Il avait les cheveux roux. Et il était vêtu d'un costume ou d'une combinaison, à présent je ne me souviens pas de ce qu'était ce tissu de soie qui l'enveloppait, quelque chose en tout cas, qui au moindre de ses mouvements, faisait jaillir des losanges écarlates.

– « Qui c'est, celui-là ? » dis-je.

LeVent me regarda de travers. « Le maître du vaisseau », expliqua-t-il. « A ce qu'il me semble, c'est lui qui a déclenché tout ce bordel. »

Archimède se leva, s'approcha de moi et me poussa vers la fenêtre qui donnait du côté des champs. « Il est venu avec ça, » me fit-il en désignant une grosse sphère argentée posée au milieu d'un carré de luzerne. « Il voyage dans le temps. Il vient du futur... »

Je ne dis rien. J'allai derrière le comptoir et pris un œuf dur dans la corbeille. Puis, après l'avoir frappé sur une bouteille d'eau minérale, j'enlevai la coquille. Le noir au cheveux roux me lorgnait de temps à autre, mais il continuait de parler avec LeVent, d'une voix si basse que je ne saisissais pas un traître mot.

– « Il voyage dans le temps, » répéta Archimède en prenant un œuf à son tour. « C'est lui qui a fait descendre

le brouillard. Il vient de l'avenir et il m'a guéri, tu comprends, il m'a guéri ! »

J'empoignai la bouteille d'eau minérale, bien décidé à la lui rompre sur le crâne, mais Violette s'interposa. « Archimède a raison, » dit-elle. Et elle souriait, avec une sorte de satisfaction.

Alors je perdis la tête. Je sortis de derrière le comptoir et m'approchai de LeVent que je saisis par le col. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et ce malotru, qui est-il ? D'où est-ce qu'il sort ? »

LeVent montra la sphère argentée au milieu du champ.

– « Mais tu es complètement fou ! » me mis-je à crier. « Plus fou encore qu'Archimède et plus sot que cette putain... »

– « Calmez-vous, » fit l'homme noir. Il avait une voix sonore et vibrante avec un vague accent toscan. « J'ai déjà tout expliqué à vos amis tandis que vous étiez parti et que cherchiez à sortir de l'*umvelt*... Je m'excuse, nous appelons comme ça le parapluie électronique déployé sur nos têtes, une enveloppe imperforable contre laquelle même une bombe à hydrogène ferait... long feu. On dit bien comme cela, non ? »

– « Long feu, je t'en fiche ! Et si je te flanquais mon poing par la gueule, sale négro, cireur de bottes... »

Et je ne sais ce que j'ai encore dit. Je sentais la rage monter en moi et ce que je criais, c'était comme si quelqu'un d'autre l'ennonçait à ma place. Je m'élançai. Mais le noir se leva brusquement, avança une main, paume ouverte, une paume rose comme la coiffe d'un nouveau-né...

Toute mon énergie parut s'enfuir par mes jambes. Je respirais avec difficulté.

– « Calmez-vous ! » répéta le noir bigarré de losanges rouges. « J'ai déjà tout expliqué à vos amis. Ma mission est pacifique. Mais à présent, je dois m'en aller, j'ai quelques problèmes à résoudre parce que quelque chose n'a pas fonctionné. Je dois revoir le programme... Je me

retire dans cette sphère argentée, là-dehors, mais je serai de retour dans deux heures pour écouter votre décision. »

Il sortit, grand, fier, dans son habit qui irradiait des lueurs écarlates.

Nous commençâmes par une bouteille de Fundalor. LeVent s'en remplit une tasse à déjeuner et y trempa des biscuits. Je buvais distraitement et je griffonnais des formules mathématiques sur les nappes de papier.

Archimède et Violette étaient sortis pour s'occuper des gens rassemblés dans la cour.

– « Il a dit qu'il n'y a aucun risque, » murmura LeVent. « Ils enlèveront la coupole à peine seront-ils repartis avec trois ou quatre d'entre nous... »

Il but et se mit à rire.

– « Il a parlé de voyage sans retour... »

– « Cet homme est un fou, ou bien un vulgaire illusionniste. Je l'ai compris dès que j'ai vu son habit avec toutes ces petites lumières rouges, un truc, un expédient pour faciliter l'hypnose. »

– « Il vient du futur. »

– « Il ment. »

– « Le brouillard n'est pas un mensonge... »

– « Le brouillard, non. Mais il peut s'expliquer de beaucoup de façons, de même que le téléphone coupé et la radio qui ne fonctionne pas. Et il y a sûrement une explication pour ce nègre de malheur. »

– « Il vient du futur, » répétait LeVent en psalmodiant, désormais à moitié ivre. « Il est venu chercher trois ou quatre d'entre nous pour les transférer dans son époque. Mais il ne force personne. Il a dit qu'il ne ferait de mal à âme qui vive. Et puis il a dit que c'était une expérience sérieuse. »

Nous parlions désormais deux langues différentes. Un dialogue de sourds ou de saouls si l'on considère que LeVent buvait comme une éponge et que je ne faisais pas

moins. Et ainsi, après le Fundador, ce fut le tour du Bourbon, et puis Archimède ouvrit d'autres bouteilles et à présent, je ne me souviens pas, je ne me souviens plus de tous les propos absurdes, les suppositions, les conjectures...

J'avais la tête en feu. « Cette sphère, » dis-je en indiquant la fenêtre, « elle existe... pour de vrai ? »

– « Certes, qu'elle existe ! Je l'ai touchée de mes mains, et Archimède aussi l'a touchée. Elle s'est matérialisée là, au milieu du pré, deux minutes après que tu te sois éloigné pour tenter de sortir. Ensuite, le sas s'est ouvert, et l'homme est apparu. »

– « Il est seul ? » demandai-je en cherchant à résister au sommeil qui me gagnait.

– « On dirait que oui. »

– « Alors, nous pouvons le capturer. Lorsqu'il reviendra, nous lui sauterons dessus et... »

– « J'ai déjà essayé. Et tu as essayé toi aussi. En vain. Il vient du futur et il nous est supérieur, il est plus fort. »

– « Tais-toi ! » dis-je. Et je vidai un nouveau verre. « Il est impossible de voyager dans le temps. Le temps est lié à l'espace, la Terre tourne autour de son axe, elle tourne autour du soleil, qui voyage en direction de Sirius. Il y a en outre le mouvement conique, les perturbations coperniciennes... Se déplacer dans le temps signifie se déplacer dans l'espace. »

– « Cette machine, là-dehors, semble capable de le faire. »

– « Mais qui l'a dit ! Allons, réfléchissons. » Je pris une serviette de papier et la remplis de diagramme. « Supposons que tu montes à bord de cette sphère et que tu veuilles revenir dix années en arrière. Il faudrait à ta disposition une énergie énorme. Bon ! Je suis le père éternel et je te fournis toute l'énergie que tu veux. Mais toi, avant de presser le bouton de retour, il te faut calculer en quel point de l'espace la Terre se trouvait voilà dix ans. Tu me suis ? »

– « Non ! »

– « Bon Dieu, tu ne comprends pas ? Il faut déplacer la Terre dans l'espace, la replacer à l'endroit précis où elle était voilà dix années. Bien plus, il faut agir sur le cosmos tout entier, sur tous les objets célestes qu'il faut reporter en arrière, dans leur position primitive. Il n'existe aucun point de référence, tu comprends ? Et puis, tu t'imagines si nous retournions en arrière et que nous rejoignions cet instant précis de dix années auparavant, lorsque nous étions ici même pour pêcher ? Nous sortons de la sphère et qui est-ce que nous voyons... nous deux, la canne à la main. Non ! Que je sache, seul Saint-Antoine avait le don d'ubiquité, comme l'on dit. Et l'ubiquité ne suffit pas. Il faudrait également admettre cette impossibilité qu'est la réalité simultanée. S'il te plaît, mon ami, laissons ça aux gamins et aux cinglés de science-fiction. »

Je crois avoir raconté ça, ou quelque chose de similaire.

– « Ce que tu dis est trop compliqué, » fit LeVent. « Je ne te comprends pas et il est inutile de me mettre sous le nez des formules et des graphiques. Je ne suis pas mathématicien. Mais toi, hier soir... Ne parlais-tu pas de voyage dans le temps, hier au soir ? »

– « Hier soir, je faisais allusion à un rêve... »

Pour ce qui est du reste, mes souvenirs sont confus. Je sais que je me redressai, ivre-mort. Je voulais sortir, me diriger en aval afin de m'ouvrir un passage puisqu'en amont, cela s'était révélé impossible.

Mais LeVent et Archimède m'en empêchèrent. Violette s'était assoupie dans un angle, la tête sur la table. LeVent continuait de boire. Archimède se battait avec le percolateur. Il poussa soudain un petit cri de joie. « Ça marche ! » s'exclama-t-il tout heureux. « A présent, je vais

vous préparer le café. » Pour ma part, je continuais de gribouiller sur les serviettes en papier.

Je me rappelle – et ceci est un souvenir net et limpide –, je me rappelle qu'à un certain moment j'inscrivis la formule de Schroedinger. LeVent se tordait le cou et suivait mon propos d'un regard hébété, ses paupières se baissant et se soulevant comme dans un jeu de miroirs.

– « Tu le vois, cet X ? » fit l'individu ivre qui parlait en moi. « Eh bien ! Cet X représente la coordonnée spatiale, une distance le long de laquelle peut se trouver la particule indéfinitésimale. Nous sommes dans le microcosme, dans l'univers subatomique, mais toutes proportions gardées, le modèle peut très bien servir pour cette sphère, là au milieu du pré. M représente la masse de l'électron, ou, si tu préfères, de cette sphère ; H est la constante universelle de Planck ; la lettre E indique l'énergie totale de la particule, U l'énergie potentielle, de sorte que la différence E – U représente l'énergie cinétique pure... »

– « Et ce truc-là, » me dit LeVent en allongeant un doigt au milieu de mes gribouillages, « qu'est-ce qu'il représente ? »

Je me grattai derrière l'oreille, embarrassé.

– « C'est un psi, une lettre de l'alphabet grec. Ce qu'elle signifie, personne n'en sait rien. Schroedinger lui-même, qui l'a mise dans la formule pour la faire cadrer, n'en savait pas davantage. »

– « C'est commode, » commenta LeVent. « S'il faut, pour faire cadrer une formule, recourir à des valeurs dont on ne sait même pas ce qu'elles représentent ! »

Il raisonnait encore, le bougre. A présent, c'était moi qui ne parvenais plus à suivre. J'étais pris au piège des filets que j'avais personnellement veillé à tendre. Je tentai une digression. « La lettre psi représente peut-être la probabilité... la probabilité de découvrir une particule dans un espace déterminé. »

– « Merde ! Mais de quelle probabilité parles-tu ? Tu ne sais rien alors qu'au contraire ce type a tout résolu. Il vient du futur, il en sait plus long que nous... »

Je bus un autre verre et j'abandonnai. J'appuyai ma tête trop lourde sur le dos de mon bras et je m'assoupis sous une cascade caramélisée de chiffres et de formules, et malgré Archimède qui, de temps en temps, me secouait l'épaule. « Il m'a guéri, » disait-il, « tu veux que je te fasse voir le jeu des cure-dents ? » J'étais immergé dans une mare d'ouate. LeVent rota deux ou trois fois ; je me moquais complètement du noir et de sa sphère argentée, et du petit oiseau qui, un instant s'était posé sur l'appui de fenêtre. Il était doux de se laisser glisser dans l'inconscience. Je m'endormis comme une pierre.

On aurait dit une miette, minuscule, comme un jouet en miniature. En somme, un petit noir, tout petit tout petit. Puis, lorsque je parvins à ouvrir les yeux tout à fait, je le vis devant moi, imposant svelte, grand, comme un joueur de basket. Il tenait dans sa main les serviettes en papier. Il riait.

– « Des sottises, » dit-il. Mais il eut un léger sursaut lorsque ses yeux tombèrent sur la formule de Shroedinger. Il fronça les sourcils et, durant un instant, je remarquai sur son visage une expression d'incrédulité. Mais un instant seulement, fugace comme un battement de cils. Il froissa ensuite la feuille et la jeta dans un coin. « Des sottises, » répéta-t-il.

Le soleil tapait contre les vitres de la fenêtre ouverte à l'ouest et un faisceau de rayons le touchait de biais. Ses cheveux, nullement crépus ou laineux mais au contraire lisses et soyeux, brillaient d'un rouge intense et arrogant.

Il se les est teint, pensai-je. A-t-on jamais vu un noir avec des cheveux rouges ? J'eus également l'impression que les losanges de son costume brillaient plus

violemment, surtout quand son visage demeurait parfaitement immobile.

– Alors ? » interrogea-t-il. « Qu'avez-vous décidé ? »

Ma tête se balançait, je ne parvenais pas à la tenir soulevée. Je m'écroulai de nouveau sur la table, dans un demi-sommeil, parfois conscient et parfois assoupi, avec les voix autour de moi qui allaient et venaient et un feuillet de papier argenté faisant zin-zin et mon cœur, à l'intérieur, et mes tempes qui cognaient follement.

LeVent : « Personne d'entre nous ne viendra. »

Violette : « Et si nous venions ? Quel sens aurait pour nous la vie dans le futur ? »

Le noir : « Vous découvririez un monde meilleur, avec encore pas mal de problèmes à résoudre... Mais malgré tout un monde meilleur que celui-là. »

Archimède : « Le brouillard s'en ira ? »

Le noir : « Oui, dès que le vaisseau sera reparti. »

Et puis une bonne douzaine de réparties stupides, paradoxales, un vrai jargon d'asile de fous.

– « Et les autres, là-dehors , » demanda Violette. « Ils redeviendront comme avant ? »

– Exactement comme avant, » assura le noir. « J'ai consulté l'ordinateur. Dans le vaisseau, il y a de la place pour quatre. Nous ne forçons personne mais vous qui avez vu et compris,... ce serait mieux si vous veniez tous les quatre. »

LeVent sursauta et riposta ironique : « Vous ne forcez personne ! Lorsque la brume est tombée, un idiot s'est assagi et cela n'était pas prévu dans vos programmes. Vous vouliez avoir affaire à des imbéciles pour agir en toute impunité, mais trois autres personnes vous ont échappé car elles se trouvaient sur la bordure lorsque le brouillard s'est abattu. Encore un imprévu. Mais il y a quelque chose que j'aimerais savoir. Comment auriez-vous choisi vos cobayes parmi tous ces gens retombés en enfance ? Comment les prélever sans recourir à la violence ? »

– « C'est une autre question, » fit l'homme noir. A ce même moment, je relevai la tête et ouvris les yeux. Il tenait en main une boîte noire. « Ceci est une sonde psychique, » expliqua-t-il. « Elle m'aurait permis de choisir parmi eux les plus aptes, ceux aussi qui auraient accepté ma proposition s'ils avaient été interpellés en pleine lucidité. »

– « Parfait ! » criai-je en me redressant et en renversant la table. « Dans ce cas, pourquoi ne vas-tu pas dans la cour te choisir une volaille ? Ils sont tous là qui attendent, dociles comme des agneaux. »

– « L'ordinateur a écarté cette solution, » riposta le noir avec beaucoup de calme. « Tous les quatre, vous avez vu et vous avez compris. Si vous demeurez, on ne vous croira pas, mais il est préférable de ne pas courir de risque. Les plus idoines seraient donc vous quatre. Cependant, vous êtes libres de choisir. »

– « Personne ne partira d'ici, » décida LeVent, péremptoire. Il était redevenu l'homme de toujours, autoritaire, aux décisions rapides et lumineuses. « Personne, » répéta-t-il.

Et tout paraissait devoir se finir là, avec le spectre de l'homme noir qui allait disparaître tout à l'heure, les gens de Cascina Torti qui s'éveilleraient comme d'un long somme et puis, plût au ciel, une beuverie générale pour ne plus se rappeler de rien.

Mais au contraire... Au contraire, Archimède bouleversa tout. Je le vis s'approcher du noir, s'agripper à ses habits comme un lépreux aux vêtements du Christ.

– « Tu as dit que, lorsque tu t'en irais, le brouillard se dissiperait aussi et que tout redeviendrait comme avant. Dis-moi, qu'adviendra-t-il de moi ? Cette lumière qui s'est allumée dans ma tête... cette lumière qui me fait voir et comprendre et sentir et être heureux... est-ce qu'elle s'éteindra ? »

– « Peut-être, » dit le noir bigarré de rouge. « Je ne le sais pas, je ne peux pas répondre. »

– « Alors, je viens avec toi puisque tu m'as guéri. Et cette femme vient aussi, *ma* femme. »

– « Mais tu es fou ! » hurla LeVent. « Si tu veux t'en aller, file. Les couillons, dehors ! Mais Violette reste ici. »

– « Violette vient avec moi. Et ce n'est certainement pas toi qui m'en empêchera, pas plus que ton compère, cette face de coquin hypocrite qui se donne des grands airs parce qu'il est professeur... » Il se tourna vers la femme. « Il t'a traitée de putain, » dit-il, « et celui-là, celui qui te faisait la cour hier soir, il t'a giflée ce matin. Toi, à présent, tu te conduis bien, mais si tu le suis, tôt ou tard il te reprochera ton passé. Nous sommes marqués, Violette. Pour ces gens, tu seras toujours une rien qui vaille, et moi, l'éternel idiot du village, même si je suis guéri... »

Voilà comment tout ça se termina, un épilogue vraiment imprévisible. LeVent s'affaissa sur la chaise, vaincu ; il appuya les coudes sur la table et se prit la tête à deux mains. Le noir bigarré de rouge hésita un peu, puis il se dirigea vers la sortie. Archimède le suivit, tenant Violette par la main.

Je ne me rappelle rien d'autre. Je les vis qui s'éloignaient dans le champ de luzerne, qui pénétraient dans la sphère argentée, et aussitôt après... Un éclair, une lueur jaune et pfftt ! Tout disparut comme dans un rêve.

– « Ils sont partis, » dis-je. Et je me frottai les yeux.

– « Amène-moi à boire ! », me répondit LeVent. « Et prête-moi ta chanson s'il te plaît. »

Je ne comprenais pas.

– « Ta chanson, » insista LeVent, « celle de la dame Fortune. »

– « Tu ne te souviens plus des paroles ? *Il y a une route appelée destin qui...* »

– « Non ! L'autre strophe. »

– « *Cette fois, tu m'as fermé ta porte, madame Fortune...* »

– « C'est ça ! », et il se mit à chanter, mais le chagrin lui nouait la gorge et sa voix passait avec peine. « Violette

me plaisait, » s'interrompit-il. « Elle me plaisait vraiment. Et c'est Archimède qui me l'a soufflée, un idiot ! »

Il but la moitié du verre. Je vidai l'autre moitié. Et puis nous le remplîmes de nouveau, et de nouveau nous le vidâmes. Deux, trois, quatre fois. Et finalement les gens qui étaient dans la cour remplirent l'auberge. Les femmes hurlaient. Le Suédois jurait. Il y avait plein de verre sur le carrelage, des chaises renversées, le comptoir du bar tout encombré. Et puis, à ses paroles incompréhensibles, les gens répliquèrent par des rires, lui donnèrent des tapes, mais je compris qu'ils riaient aussi de nous deux, de LeVent et de moi, qui continuions, nez à nez, de nous passer le verre.

Et puis... et puis il y eut le hurlement de la sirène et les carabiniers firent irruption dans la salle.

Voilà, je pourrais terminer ici. Ne serait-ce que parce qu'il n'arrive rien de spécial par la suite. Le lieutenant, un type maigre avec des moustaches à la Douglas Fairbanks, semblait furieux, flagornait sans vergogne et conduisait l'enquête sans jugement.

Le Suédois s'agitait comme un beau diable. « Je ne sais rien, » répétait-il tandis que LeVent et moi continuions de boire, les yeux dans les yeux.

Le lieutenant s'approcha de notre table.

– « Vous deux... » dit-il.

LeVent lui répondit par un mot grossier. Alors, le lieutenant s'emporta, il menaça de nous conduire au poste avec comme motif : ivresse ayant entraîné des troubles, des bagarres et je ne me rappelle plus quoi d'autre.

– « Le brouillard, » dit-il. « Où étiez-vous tous les deux quand le brouillard est tombé ? »

J'étais sur le point de répondre mais LeVent, sous la table, me décrocha un coup de pied.

– « Quel brouillard ? » fit-il d'une voix innocente. « Ici, il a fait un temps splendide, un soleil magnifique durant toute la journée. Nous étions à la pêche. Venez, lieutenant, je vais vous faire voir les truites... »

Le lieutenant poussa un soupir. Et au même moment, le gamin se pendit à ses jambes de pantalons. Le brouillard, bien évidemment, ne l'avait pas troublé car il semblait se rappeler de tout. « Un noir, » disait-il avec une innocence béate, « il y avait là un noir avec des cheveux roux, et il y avait une grosse boule d'argent, et ils cassaient toutes les bouteilles et renversaient les tables. Et il y avait Archimède qui voulait commander et la Violette qui pleurait... »

Le lieutenant soupira encore. Il grommela : « Archimède, Violette... »

– « Archimède est l'idiot du village, » expliqua LeVent. « Il est parti comme une limace du côté du torrent et il ne reviendra sans doute pas avant la nuit. Quant à la Violette... la Violette est une femme... légère. Elle est repartie avant l'aube par le courrier de sept heures trente. »

Et ainsi, le lieutenant compila le procès-verbal. Et le matin suivant, dans les journaux parurent des articles mirobolants. L'histoire dura une bonne semaine. Chacun donnait sa version. Un quotidien publia les déclarations du colonel Bernacca, le spécialiste météo de la télévision. D'autres parlèrent d'une brume irradiée, d'une brume rapportée et d'autres stupidités. Archimède fut porté disparu, probablement noyé dans le torrent. Violette, ils la cherchent encore dans les endroits louches de Milan et de Turin. Mais l'article le plus amusant fut publié par un petit quotidien de province. Le journaliste, pour tout expliquer, accusa tout bonnement le seigle cornu. Il cita textuellement le « pain maudit », exhuma une vieille chronique, une affaire analogue à son avis survenue en France quinze ou vingt ans auparavant et où un village entier fut saisi de folie pour avoir consommé, sembla-t-il,

du pain corrompu par le seigle cornu, un hallucinogène qui fait apparaître des reptiles, des monstres et autres diableries. Ainsi, le cercle était bouclé.

LeVent et moi avons fait un pacte, celui de ne plus parler, même entre nous, de ce qui est arrivé à Cascina Torti l'an passé, à la fin de l'été, parce que – et je me rappelle qu'il a dit ces mots – les problèmes du présent doivent être résolus dans le présent et non par une fuite dans un futur de rêve, un futur qui n'existe pas car nous devons le construire nous-même, jour après jour.

Certes, chaque fois que j'entame un nouveau paquet de cigarettes et que j'enlève le petit feuillet de papier d'étain, un léger frisson court le long de mon échine. Je passe l'ongle sur le papier, puis je le soulève, je l'agite près de mon oreille. Zin-zin, zin-zin. Le mystère du temps se trouve tout entier dans cette vibration.

Nous sommes retournés à la pêche, LeVent et moi, mais loin de Cascina Torti. Très loin.

Titre original : Screziato di rosso
Paru en Italie dans : l'anthologie « Oltre il tempo », éd. Armenia, Robot Special, sept 1977
Traduction : Jean-Pierre Fontana

STRIP ELECTORAL

INISERO CREMASCHI

Il est de bon ton, dans le midi, de ne pas trop prendre les choses au sérieux. Voici, en forme de pochade, une campagne électorale à l'italienne... *où Dieu aura bien du mal à y reconnaître les siens.*

TRES jeune et très belle, la jeune fille avait su, en quelques instants, séduire la foule. Une stripteaseuse née ! Avec des gestes empreints de naturel, elle ôtait à présent la chemisette de lytel en l'ouvrant sur la poitrine dans un soupir à peine audible. Puis elle fit coulisser la fermeture-éclair de la jupe et sa main glissa comme pour une caresse le long des hanches. Deux jambes superbes apparurent. Elle effectua alors deux ou trois pas sur l'estrade dressée entre les banderoles xérofluorescentes qui invitaient les citadins d'Onalim à voter pour le Parti Interplanétaire Modéré. La jeune fille paraissait flotter dans une lumière légère et excitante. Elle ouvrit les bras dans une sorte d'offrande de son corps juvénile au public qui éclata aussitôt en applaudissements.

Le haut-parleur interrompit à cet instant la musique siriuséenne et la voix d'un homme déclara : « Nous interrompons un court instant ce strip pour vous inviter à réfléchir aux prochaines élections. Ne vous semble-t-il pas qu'un jeune candidat, sérieux, riche, décidé et honnête soit véritablement l'homme dont nous avons tous besoin ? Si vous le pensez, alors votez, votez pour Mario Ortois... »

La jeune fille revint au premier plan. Elle ne portait plus à présent que deux petites bandes d'étoffe sur la poitrine et sur le ventre. Son corps souple, inondé de soleil, avait quelque chose de tendre et de pervers, d'innocent et de diabolique : une charge sexuelle qui, dans quelques instants, exploserait avec la découverte de son intimité.

Un sifflement déchirant tomba du ciel. La jeune fille s'interrompit, mains sur le slip. Un aérocar blindé descendait à toute allure. Il s'immobilisa sous l'estrade et deux jeunes gens s'encadrèrent dans la portière. Léon les observa. Ils portaient au bras une bande noire frappée du sigle V.P. des partisans du mouvement de la Vérité Profonde.

Les deux garçons bondirent sur le podium en tiraillant. Un paysan tomba à la renverse sur le pavé. La stripteaseuse fut contrainte de descendre le petit escalier à toute vitesse : l'un des deux acolytes lui appuyait son arme dans le dos pour l'obliger à pénétrer dans l'aérocar.

L'appareil s'éleva ensuite et bondit vers le ciel. Tout s'était déroulé en quelques minutes. Un homme jura : « Nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'on attend pour massacrer ces croque-morts ? »

La voix des haut-parleurs éclata à nouveau après plusieurs instants d'incertitude : « Citadins d'Onalim, contre les assassins de la liberté, contre la violence, votez ! Votez pour le Parti Interplanétaire Modéré, la seule force qui puisse valablement s'op... »

Léon n'écouta pas la fin du discours électoral. Il se fraya un passage dans la cohue, grimpa dans son propre aérocar et s'élança vers les hauteurs. Il plana au-dessus de la cité, frôlant les toits des immeubles et des usines. Derrière lui, plus indécis, les engins de la police volaient déjà à haute altitude. Léon mit en marche les rayons biréfringeants et se dirigea sans hésitation vers la campagne où il savait trouver une vieille abbaye désaffectée. A présent, l'aérocar des ravisseurs devait avoir plusieurs kilomètres d'avance. Léon accéléra, courant le risque de heurter un héli-taxi ; il évita d'ailleurs de justesse une cheminée. Finalement, il déboucha dans la plaine. L'aérocar des Néo-Nazis était plus rapide que le sien. Il calcula rapidement la position de son astronef et, dix minutes plus tard, pénétrait dans la salle de commande de l'immense nef spatiale. Les opérations de mise en marche étaient complexes mais le temps perdu serait largement compensé par la vitesse et la puissance de feu.

Une demi-heure plus tard, il se trouvait à la verticale de l'abbaye où un peloton motorisé donnait l'assaut à un fortin sous les ordres d'un vieil officier en uniforme noir. Les jeunes s'élançait contre le blokhaus défendu par des

robots-automobiles-blindés et ils progressaient, malgré les pertes, dans la fusillade et les explosions. Une véritable manœuvre militaire ! Dans une cour de l'abbaye, un autre officier donnait un cours politique à une centaine de jeunes de seize à dix-sept ans. Léon parvint à capter la voix :

– « Soldats ! » disait l'officier, « dans ce Centre, nous formons les hommes qui devront sauver la planète. L'avenir de la patrie est entre nos mains. Et nous saurons en être dignes, à condition que nous sachions rester unis, fidèles, disciplinés comme des robots, contre les traîtres. A présent, nous allons vous projeter un film de guerre galactique afin que votre esprit se trempe à la dureté nécessaire... La mort vous effraie, peut-être ? »

Les jeunes hurlèrent en chœur : « Non ! »

Il s'agissait, c'était très clair, de leçons pratiques et théoriques sur la violence. Sans aucun doute utilisaient-ils aussi les hypno-conditionneurs pour convaincre ces jeunes de bonne foi. Léon découvrit encore un gymnase à ciel ouvert où un groupe de garçons s'entraînaient au corps à corps. Il tenta de se mettre en communication radio avec le Q.G. du commando. Il dut essayer une vingtaine de longueurs d'ondes avant qu'une voix gutturale lui réponde et demande qui il était et ce qu'il voulait.

Léon répondit avec la même dureté : « Je veux que vous remettiez tout de suite en liberté la jeune fille que vous avez enlevé. »

– « Vous êtes fou ! Nous ne libèrerons personne. Nos deux camarades ont réussi un excellente opération en capturant Koa. »

Léon ne comprenait pas encore pourquoi la jeune fille avait été enlevée. Pour l'instant, il savait seulement qu'elle s'appelait Koa et le nom lui rappela quelque chose d'imprécis. Mais il n'avait pas le temps d'approfondir et il préféra passer à l'attaque :

– « Si dans les cinq minutes Koa n'est pas sortie indemne à la porte principale de l'abbaye, je lance une onde « laser » sur votre quartier général ! »

Il attendit une réponse mais le Q.G. resta muet. Peut-être s'interrogeaient-ils sur la conduite à tenir ? Peut-être ne croyaient-ils pas qu'ils se trouvaient vraiment menacés par un astronef de guerre ? Pour leur enlever toute illusion, Léon envoya un rayon sur l'une des casemates : un jet de flammes monta en rugissant vers le ciel.

– « Voilà une petite preuve que je ne plaisante pas, » dit-il.

Après trois minutes, la grande porte historiée s'ouvrit. Une jeune fille nue et en pleurs en sortit.

Koa hésita quelques instants puis elle commença à courir sur la route qui menait à la cité. Léon reprit l'aérocar et vint atterrir dans un champ de rétys. Koa s'était blottie derrière un buisson. Il eut du mal à l'en déloger et à la convaincre de monter à bord. « Je suis un ami, n'ayez pas peur ! Montez, je vais vous passer des vêtements. »

La jeune femme s'habilla en hâte et Léon l'emmena dans l'astronef. Elle était très belle, superbement sexy ; elle accepta un cognac et lui sourit de ses splendides yeux verts-azurés.

Léon alluma à nouveau les écrans. La porte de l'abbaye s'était ouverte une nouvelle fois et deux jeunes gens avaient été jetés dehors à coups de crosse de mitraillette nucléaire. Ils avancèrent de quelques pas mais, à peine étaient-ils arrivés à la hauteur de la deuxième borne qu'ils furent fauchés par les flammes provenant du haut des murailles. Léon rétablit la communication avec le Quartier Général :

– « J'ai fait fonctionner le laser une fois, je recommencerai sans hésiter si vous ne m'expliquez pas votre geste ? »

Les officiers de la Vérité Profonde répondirent de mauvaise grâce.

– « C'étaient des incapables. Le rapt de Koa était leur premier examen mais ils ont commis une faute puérile en se laissant suivre. Ils ont été recalés. Ils ne valaient rien. Autant les éliminer. »

– « Un système très expéditif ! » opina Léon. Et il songea à tous les jeunes qui se présentent à des examens à Onalim ou dans toute autre cité de l'univers.

Koa saisit alors le micro et parla à son tour.

– « Ecoutez-moi bien, aspirants dictateurs. Je suis la propre fille de Mario Ortois. Mon père est l'un de vos commanditaires bien qu'il se présente aux élections pour le Parti Modéré. Vous avez commis une erreur vous aussi en me faisant enlever. Je ne suis pas, moi, un test pour des examens ! Le moins que je puisse demander à mon père, c'est de vous couper les vivres. Mais plutôt que de vous priver simplement de finances, j'ai une meilleure idée. Je vais tous vous faire liquider, et dès ce soir si possible... »

Titre original : Strip Elettorale
Paru en Italie dans : l'hebdomadaire ABC, Milano 1973
Traduction : J.P. Fontana.

JE N'AI PAS DE BOUCHE ET IL FAUT QUE JE BOIVE

VITTORIO CURTONI ET GIUSEPPE LIPPI

Il existait en France une tradition rabelaisienne malheureusement disparue. Par contre, de l'autre côté des Alpes, le Décaméron *a fait école, et pas seulement sur les écrans des salles obscures. Témoin cette truculente satire à laquelle la science-fiction ne nous avait pas habitués. Bon appétit, cher lecteur !*

Dédié à Harlan Ellison, afin qu'il médite sur les *véritables* problèmes de l'existence.

I

LE tripot était sombre et chaud comme un vagin. De faibles lampes à acétylène éclairaient, çà et là, les misérables qui cherchaient dans le jeu une consolation à la funeste injustice de la Fortune : des femmes équivoques aux seins nus et provocants, généreusement offerts à des aventuriers d'une seule nuit ; des hommes avides de puissance, consumés, rongés par le désir de mener le monde ; des êtres sans visage et sans nom dont les silhouettes s'estompaient dans le vague clair-obscur de la pièce.

Un rabatteur de *freaks* (1) entra dans un tourbillon de lanternes qui s'éteignirent aussitôt dans la fumée grise. Ses yeux faméliques scrutèrent la salle, cependant que les deux videurs, habitués depuis longtemps à ses théâtrales entrées, ne bougèrent pas d'un poil.

L'atmosphère est magique et tendre est la nuit, se dit le rabatteur. *Ce freak-là, je vais me le faire, le temps de dire amen.*

S'orienter n'était pas facile, même pour lui. Les pâles reflets des quelques lampes dessinaient des pistes dont il fallait trouver le point de départ. Une fois qu'on en avait trouvé une avec certitude, il était indispensable de s'y engager sans hésitation : le moindre tâtonnement, la plus petite indécision auraient pu trahir une crainte intérieure, un atermoiement de l'esprit dont se seraient repus les

(1) En anglais.

monstres qui végétaient dans les recoins les plus sombres. L'obscurité regorgeait de leur présence, de leurs rires sarcastiques.

Le rabatteur se frotta les yeux. Le prix de la drogue éternelle est élevé et ses prêtres puissants ; aucun obstacle ne saurait arrêter l'homme qui s'est laissé séduire. La drogue éternelle coûte cher et parfois il faut aller jusqu'à vendre son âme pour la posséder. Le rabatteur ne savait même plus ce que signifiait le mot « âme ».

Son regard erra parmi les tables, le long des parois nues du local. Le gentil Prométee qui, depuis qu'il s'était brûlé, ne voulait absolument pas entendre parler de lance-flammes, était là, dans un angle. Trois roulettes plus loin, le vieux Lucifer traitait ses repoussants marchés avec la plus grande imprudence, troquant de religieuses virginités et de dévotes convictions, contre des jetons de jeux qui s'évanouiraient à l'aube. Gabriel, dans un autre coin, observait tout en prenant des notes sur son carnet étincelant : il croyait encore au jugement final, à la vérité des comptes justes. Il ne s'était pas encore aperçu que l'hôte – Dieu le garde – s'était enfui depuis un bon bout de temps.

Que vaut un instant au regard de l'éternité ? Rien ! Mais un rien peut parfois être lourd de significations : cet instant-là, ce rien-là suffirent au rabatteur pour identifier les coordonnées du *freak* qu'il devait soulever. Celui-ci, pauvre poire, était assis à une table contre le mur et jouait au poker avec trois nains dépourvus de bosse et se faisait plumer, en bon pigeon qu'il était. Le *freak* ne savait pas qu'il avait affaire, en réalité, à un triplet de frères siamois, récemment séparés par un chirurgien peu scrupuleux. Il ignorait, par conséquent, leur don de télépathie qui leur permettait d'agir comme un seul homme. Les nains n'avaient besoin que d'une demi-heure, une heure au grand maximum, pour dépouiller le *freak* de tout ce qu'il possédait.

– « La chance est avec moi ; j'arrive juste à temps, » se dit le rabatteur en se dirigeant vers eux.

Pendant qu'il avançait, de mystérieux sifflements se déchaînèrent sur ses talons. Les forces du mal, coalisées contre son intrusion, cherchèrent à lui barrer le chemin par tous les moyens. Des dragons surgirent du sol et se consumèrent en un clin d'œil ; des choses innomables creusèrent, devant ses pieds, des trappes qui s'ouvraient directement sur les feux de l'enfer ; des monstres à mille têtes lui lancèrent des œillades, espérant le faire succomber à l'ultime perdition. Il les éloigna d'un vague : « Ts ! Ts ! Au nom de Cthulhu ! », qui produisit l'effet escompté. Il put enfin atteindre la table qui retenait particulièrement son attention. Les trois nains levèrent la tête et lui adressèrent un regard sombre : ils ne connaissaient pas cet homme mais ils comprirent d'instinct que la fin de la partie était imminente. L'un deux avait accumulé une énorme pile de jetons derrière laquelle son corps grotesque disparaissait complètement. D'un large mouvement du bras, le rabatteur envoya les jetons rouler sur le plancher. Les nains se jetèrent à leur suite, comme d'avides sorcières. Le *freak* scrutait le nouveau venu d'un regard trouble et attristé : il avait probablement perdu plus qu'il n'était nécessaire.

– « Disparaissez ! », hulula le sauveur, dans une langue que seuls trois nains sans bosse pouvaient comprendre. « Et que je ne vous retrouve plus jamais ; c'est clair ? Ce type est mon ami. Allons ! Allons ! Dépêchons ! »

Un nain essaya de recueillir quelques jetons, tentant désespérément de se refaire ; mais le rabatteur l'envoya heurter le sol d'un puissant coup de pied ; ce fut le signal qui mit fin à la bagarre. Pendant que le rabatteur ramassait les jetons, les trois nains le fixaient d'un coin trop illuminé, en sifflant de rage. A l'avenir, ils feraient bien de rester sur leurs gardes, s'ils tenaient à leur peau !

– « Une belle petite somme », dit le rabatteur en déposant les jetons sur la table. « Je t'avais pourtant recommandé la prudence. A moins que tu n'aies pas confiance en moi. Crois-tu que je sois une ordure comme ces trois avortons télépathes ? »

Une lueur de compréhension, d'intelligence, éclaira le visage répugnant du *freak*. Le rabatteur songea que, décidément, il ne se ferait jamais à ces *freaks* ; il en voyait partout de toutes les espèces, puisque cela faisait partie de son métier. Mais ils étaient plus dégoûtants les uns que les autres et tous avaient un air débile.

A grand renfort de gestes, le *freak* essaya de lui offrir une réponse : « Je ne savais pas qu'ils étaient télépathes et de toute façon ce n'est pas cela qui m'intéresse. As-tu trouvé ? »

Le rabatteur déglutit, renifla, puis approcha de ses lèvres un des verres abandonnés par le nains : *Black and White* millésimé, bonne camelote ! Le *freak* ne quittait pas des yeux le buveur pendant que l'alcool descendait au fond de sa gorge et allait réchauffer ses boyaux. « C'est là que je t'attends, mon ami, » pensa le rabatteur ; « et ne crois pas t'en tirer à si bon compte. »

– « J'ai trouvé, oui ! », répondit-il avec une extrême lenteur et en déposant le verre comme s'il s'agissait d'une relique, « mais cela va te coûter cher. As-tu apporté les sous ? »

Le *freak* lui fit signe que oui et enfonça sa main droite dans une poche de sa veste. Son compagnon l'immobilisa d'un brusque mouvement de bras : il n'était pas convenable d'exhiber en public, et en particulier dans ce tripot, leurs réciproques effusions économiques. Surtout, cela n'aurait pas été bon pour la santé.

– « Plus tard, imbécile ! » siffla-t-il entre ses dents ; « Plus tard ! Pas ici. L'important est que tu aies le blé. »

Le *freak* était perplexe et un tantinet épouvanté. Le rabatteur pensa qu'il était réellement idiot. Quelques mois auparavant, c'est lui qui avait introduit le *freak*

dans ce milieu, contre versement d'une très modeste somme ; mais il semblait que le pauvre diable ne s'était pas encore habitué à l'atmosphère générale. Quant à lui, il était de plus en plus écœuré par ce visage sans bouche, ce démoniaque morceau de peau lisse, blanchâtre, sévère, qui ne permettait pas la plus petite ouverture. « Un visage sans bouche ! Il vaudrait mieux une bouche sans visage, » pensa-t-il, songeur.

– « Eh ! L'alcool est un ami précieux, » dit-il sur le ton du maître à penser qui dispense de concises maximes et paraboles. « Il rend la merde moins merdique, si je puis m'exprimer ainsi. Cela te plairait, mon cher ? Tu aimerais bien goûter à la sublime ivresse d'un verre de whisky, de gin ou de cognac ? Combien serais-tu disposé à payer ? »

Il y eut un instant de silence, comme si l'univers entier se recueillait sur cette réplique mémorable, digne d'être léguée à la postérité. Le *freak, bouleversé par une telle perspective, commença à s'en remettre et agita de nouveau les mains pour laisser entendre qu'il aurait payé n'importe quel prix, pourvu qu'il puisse boire.*

– « *Mon petit freak,* » dit l'autre, presque attendri, « regarde bien autour de toi, observe et médite. »

Entre deux gorgées de *Black and White,* le rabatteur indiqua le local, d'un large geste des bras. De petits nuages atomiques, signes avant-coureur de la mort, s'élevaient au-dessus de la fumée qui stagnait sous les lampes à acétylène. Des femmes de petite vertu, à qui il ne restait que quelques heures à vivre, exhibaient leurs plus intimes vêtements sous les regards avides des égorgeurs qui dégustaient à l'avance, la saveur inégalable du sang. De petits démons désœuvrés, venus là juste pour passer une soirée en galante compagnie, torturaient l'hymen de pucelles ignares. Des anges de mauvais augure tonnaient leurs prophéties apocalyptiques, juchés sur des sièges improvisés. Les yeux du *freak* suivaient le

va-et-vient de la pomme d'Adam du buveur qui avalait son whisky.

– « Voilà une agréable société, » dit le rabatteur, mu par de subits scrupules et de rhétoriques compassions, « un peu à part, je te l'accorde, un peu négligée par le reste du monde ; mais elle n'en est pas moins chaude, vivante. C'est pourtant ici que se font et de défont les destinées de ces hommes qui nous ignorent et c'est ici que se joue leur sort. Nous sommes la véritable avant-garde ; nous détenons les clefs du paradis et de l'enfer. T'en rends-tu compte ? Le comprends-tu ? »

Le regard du pauvre *freak* était perdu dans le vague et il n'avait plus conscience des choses. Il imaginait des extases éthyliques, des délires de cocktails, des enivrements fabuleux. Il acquiesçait machinalement et son visage sans bouche était horrible, inhumain.

– « Tu vas abandonner le monde, » continua le rabatteur. « Ce chemin que tu veux prendre est sans retour. Le sexe, l'amour, les passions ? Fadaises, idioties ! L'alcool est un dieu puissant qui exige d'incessants sacrifices. Tu ne seras jamais plus comme avant et pas seulement parce que je t'aurai délesté d'un bon paquet d'argent. Comprends-tu ce que je te dis ? »

Le *freak* remua deux, puis trois doigts, lui signifiant qu'il comprenait. L'instant magique prit fin et à partir de ce moment, le rabatteur se déchargeait de toute responsabilité vis-à-vis du *freak*. « Très bien, dit-il, très bien ! Tu as choisi. Nous reparlerons de l'argent plus tard. En attendant, sortons d'ici. »

II

L'air fit du bien aux deux compères. La nuit avait quelque chose d'anormal : une nuit humide, terrifiante ; mais le rabatteur, que nous appellerons désormais

Ramassefreaks, savait qu'ils allaient devoir en affronter de pires et, pour le moment, il apprécia cette caresse malsaine sur sa joue. Quant à son client, bien malin celui qui aurait deviné son opinion ! Ramassefreaks se demanda ce que voulaient exprimer les longs doigts maigres du *freak,* qui s'agitaient dans l'obscurité.

Il fallait traverser la Muraille d'Enceinte : ce n'était pas une perspective réjouissante mais ce n'était pas infaisable. Le *freak* regardait tout autour de lui, remarquant les rues de plus en plus désertes, l'absence de signalisation. Son visage monstrueux était un sacré point de repère mais il ne pouvait évidemment pas le voir.

Connaissait-il les histoires de la Muraille, *Mister Freak ?* Au pied des bastions, des femmes exposaient leurs jambes longues et fines ; parfois, quand la lumière jaunâtre d'un lampadaire éclairait directement leurs museaux, on apercevait des petites langues de serpents qui jaillissaient, rapides, entre les lèvres de ces artisanes de l'amour. Par contre, dans les recoins les plus obscurs, là où pas la moindre lueur n'aurait osé répandre son auréole mélancolique, on entendait comme un frôlement d'ailes cependant que de légers et gaillards gémissements accompagnaient le frottement des membranes.

C'était naturellement des ailes de chauves-souris. Qui paierait pour ramoner une femme chauve-souris ? Il y en avait pourtant qui payaient et la Muraille retombait chaque nuit dans une abysse de débauche (oh ! les vieilles et chères perversions qui se pratiquaient un temps... en plein jour ! Les perversions sont le sel du sexe ; mais c'est autre chose que ces langues de serpent...).

Cependant, le pire n'était pas encore arrivé. Ramassefreaks enfonça ses mains dans ses poches, essayant de se faire tout petit. Au fond, tout était normal : il suffisait de ne pas regarder, de ne pas y penser ; mais il n'était pas facile de détourner la tête, de ne faire semblant de rien, surtout à côté de la pire horreur

qui soit : un masque blanchâtre ambulant avec deux trous pour les yeux et, sous le nez, plus rien. « Maudit soit ce foutu monstre ! », pensa Ramassefreaks.

– « Par ici, » dit-il à haute voix en évitant de toucher le masque qui voltigeait dans le noir. Il fallait contourner les galeux et toutes les nouveautés que la Muraille produisait chaque soir, les pièges et les sodomites.

Le *freak,* justement baptisé Sansbouche, tremblait lui aussi : il y avait de l'espoir ! En tout cas, la Muraille se trouvait désormais derrière eux et, si on entendait encore quelque loup errant mastiquer sauvagement, la Fosse s'étendait désormais à leurs pieds et, là-bas, il y avait le Club, c'est-à-dire la fin de leur voyage.

Ils descendirent la douce pente du pré et une chanson leur parvint, grossièrement déformée : « Oh ! c'est la complainte de l'assassin ! De l'assassin... »

Il pressèrent le pas ; au bas de la pente apparurent les premières maisons noires à auvent, pleines de mystères et d'insanités. Pour Ramassefreaks, la Fosse était le lieu le plus méprisable qui fût. Sur la Muraille, on pouvait vous scalper ou vous castrer ou à la rigueur vous enfiler. Mais dans la Fosse s'exerçaient des arts plus subtils : la Fosse, comme chacun le savait, était le repère des sorcières, des dépravés du diable (pût-il les emporter !), des neurochirurgiens entièrement livrés à leurs instincts, des hôpitaux aux portes grand'ouvertes, vides de personnel mais remplis d'obscures épidémies et de plaies nocturnes qui planaient au-dessus des jardins. Des fous promenaient leurs longues ombres, parmi les arcades de l'époque de Sainte-Marie-Thérèse. Des malades incurables, avec cette force que donne l'extrême faiblesse, sortaient de leur lit pour aller rejoindre leur amie moribonde, leur dame de cœur. Entre deux furtifs baisers, ils reprenaient leurs souffles, échangeant ce peu de leurs infections respectives qu'ils ne s'étaient pas encore donné.

Dans la Fosse vivent les nantis de cette ville, pensa Ramassefreaks ; *c'est avec ces gens-là qu'il faut compter.*

Ils ont de l'argent, les lois n'existent pas pour eux et la vie leur est spectacle ainsi que la mort. Nul ne pourrait distinguer, dans ce charnier, le meurtrier de la victime. Ici on joue le sort de ces hommes qui nous ignorent...

Et le Club ? Quel était le mystère de ce Club qui était tellement privé et réservé que lui-même n'avait réussi à savoir que le strict minimum ? Mais c'était exactement ce que cherchait le *freak :* se cloîtrer et ingurgiter son alcool en se fichant du reste du monde. Cette solution définitive, il la trouverait au Club.

Il y avait une très belle porte de palissandre. Une minuscule plaque en cuivre indiquait : « OUVERT ». Ramassefreaks n'était qu'un rabatteur et sa besogne s'arrêtait là...

Il tourna ses regards vers le visage blanc et lisse, en forme de masque, qu'il avait guidé jusque-là. Il espéra que son propre visage fût suffisamment implorant mais, comme il arrive souvent quand on franchit certaines limites, la situation s'était inversée. Cette opprobre sans bouche avait les traits durcis, le nez frémissant, comme si quelqu'un avait tiré le drap qui lui tenait lieu de peau. Ses yeux étaient méchants, terribles, insupportables : Ramassefreaks ne voyait qu'eux et il ne sentait même pas le souffle qui sortait des narines de son client. Il savait seulement que, maintenant, c'était l'autre qui commandait.

– « Mes sous... », commença-t-il cependant.

– « Mmmuuhh ! », répondit Sansbouche.

Ce fut un cri guttural, terrifiant, comme celui d'un chacal aveugle. Il allait falloir entrer. Dans toute cette affaire, le dernier obstacle était précisément cette porte de palissandre. « *Tu en as vu de toutes les couleurs,* se dit le guide du monstre ; *une de plus, une de moins...* »

De toute façon, la main longue, noueuse, caractéristique de Sansbouche s'était déjà posée sur son épaule. Les doigts glacés s'enfoncèrent dans sa chair et y inscrivirent ce dernier ordre : « entre ! »

Ramassefreaks poussa la porte.

Tout d'abord, le discret salon illuminé par des lampadaires en cuivre lui rappela le hall d'une bibliothèque, un de ces lieux où l'on conserve des livres très vieux et indéchiffrables. Puis l'odeur douce et ouatée qui imprégnait l'atmosphère de la pièce lui fit penser à l'image plus familière et plus appréciable d'un vaste restaurant de luxe, tellement vaste que les tables et l'accumulation de plats disparaissaient dans un brouillard. Près de la porte, un griffon, taillé dans le bois, montait la garde ; sur un côté, on apercevait un gigantesque porte-manteaux qui représentait, richement sculptée, la silhouette d'un Bacchus énorme. Le pauvre dieu était amputé d'un de ses attributs, peut-être était-il invisible dans l'obscurité ; mais, en tout cas, Bacchus avait l'air malheureux d'un estropié. Il ressemblait beaucoup à un homme qui venait à leur rencontre, un type taillé dans la masse, surgi du néant, affichant une expression affable et cordiale. Cependant une certaine tristesse se dénotait au fond de ses grands yeux. En fait, c'était plutôt sa bouche mince qui était triste car, lorsqu'il l'ouvrit pour sourire, le motif de son infortune apparut clairement. Il possédait des lèvres et un palais comme tout le monde mais la lumière jaunâtre de la lampe en cuivre révéla la totale absence de gorge.

– « Mmr ! », gargouilla-t-il effectivement, et aussitôt d'autres gens, hommes et femmes surgirent de l'ombre ; certains sortaient de petits cabinets aux entrées dissimulées. Ils étaient tous sans bouche, des dizaines de masques lisses et fuyants comme celui que Ramassefreaks avait accompagné. Il y avait également des gueules gorgonesques dont la bouche était remplacée par des méduses, des grappes de chair obstruée, des becs-de-lièvres multiples ou, au contraire, par de timides renfoncements, des orifices superficiels qui ne conduisaient nulle part mais finissaient toujours dans un boyau. Et ils étaient nombreux ces monstres ! Chacun à

sa façon désignait le nouveau-venu et adressait des clins d'œil à Sansbouche avec une frivolité quelque peu mondaine. Puis un homme, menu et distingué, écarta la foule déjà assez conséquente ; il avait des cheveux crépus et ses grands yeux bleus reflétaient la gentillesse et une profonde autorité ; chose étonnante, sous le nez, il n'y avait pas trace d'alarmants cloisonnements ou de démoniaques platitudes. A la faveur de l'ombre, il paraissait muni d'une bouche pleine et normale, un tant soit peu livide et contractée par d'évidentes raisons de méditation. Cependant, il ne se préoccupait guère de maintenir l'illusion et il multipliait de larges grimaces de politesse, découvrant la longue cicatrice qui se dessinait d'une oreille à l'autre : une immense bouche cloîtrée qui traversait son visage comme un diadème. Ce personnage était le Directeur lui-même.

Il tendit ses mains pour faire signe d'attendre et il tira de la poche un minuscule vocalisateur qu'il plaça sous son cou :

« Mon cher ami, dit-il à Sansbouche. « Je vous attendais. « Les syllabes ressemblaient plutôt à un coassement sans intonation qui rappelait un vieux gramophone démodé. « Vous voulez sans doute boire quelque chose immédiatement... »

Sansbouche opina. Ces civilités, tout à fait le genre qu'un monstre comme lui pouvait apprécier, étaient fort à son goût. Il accepta donc volontiers le calice oblong qu'on lui offrait, le souleva devant les assistants et le vida de son contenu.

Cependant, Ramassefreaks, derrière lui, était appuyé contre le mur sous une énorme cariatide joviale et ne cessait de répéter : « Mes sous... Donne-moi mes sous... » Dix, vingt visages se tournèrent d'un seul coup vers lui. Un individu, nanti d'une bouche en forme de champignon rongée par la pourriture, ne put contrôler un accès de colère et allongea sa main crochue pour le faire taire. Cette main n'était pas un beau spectacle : les cinq doigts,

percés à leurs extrémités, se prolongeaient par des drains enfoncés dans la chair et reliés à un point invisible dans l'obscurité. Ramassefreaks hurla : « Maman ! »

Le Directeur eut également un mouvement de colère. Une des dames les plus élégantes, dont la physionomie ressemblait à l'ébauche ratée de quelque sculpteur pris de folie, trépigna sur place et agita ses doits à la ronde comme si elle exécutait une danse sud-américaine. Alors, Ramassefreaks se précipita vers la porte mais, juste au dernier moment, son ex-client le rattrapa et lui bloqua le passage. Sansbouche se déculotta et lui montra son postérieur et s'il avait eu une langue, il se serait pourléché les babines, imité par tous ses maudits congénères. Ramassefreaks vit l'intérêt des spectateurs et les caleçons blancs de Sansbouche qui, d'ailleurs, s'empressa de les retirer ; il jeta alors le calice avec un geste de grand seigneur et exhiba, pour la dernière fois, ce que le verre avait contenu : un très long suppositoire couleur d'ambre. Sautillant comme un saltimbanque, il se l'enfila d'un seul coup.

Les spectateurs n'en finissaient pas d'applaudir pendant que le malheureux s'inclinait, s'agenouillait, empoignait un pied de Bacchus et se trémoussait de honte ou de plaisir. Il ne cessait de fixer sournoisement Ramassefreaks, le foudroyant du regard, tout en priant le dieu de son maudit vice ; nu comme le ver aux limites de l'enfer, il grimaçait comme un diable bossu.

– « Je ne peux pas y croire, » articula Ramassefreaks. Pensait-il sérieusement ce qu'il disait ? Eut-il seulement le temps de penser pendant que toutes ces pieuvres lui sautaient dessus ? Jésus ! Marie ! La porte était fermée ! La main aux doigts rongés s'approcha de son visage.

Les maudits ! Les maudits !

III

Quand les derniers hurlements de Ramassefreaks se furent évanouis dans un gargouillis incohérent, quand la flaque de son sang se fut étalée jusqu'à l'extrémité de la statue de Bacchus, quand un des individus se fut paré de sa perruque comme d'un trophée provocant, remédiant à une calvitie inguérissable, alors le Directeur prit Sansbouche par la main et lui offrit courtoisement un fauteuil.

– « Bien fait !», gémit le vocalisateur écrasé sous le cou de l'imperturbable Directeur. « Moins il en existe, mieux c'est. Ces porcs sont pires que des vampires. »

La foule se dispersait : chacun regagnait ses appartements. Une gorgone s'attarda à contempler lascivement le nouveau, pendant que ses serpents s'agitaient dans le plus érotique des tangos. « Cela promet de folles nuits, » se dit le *freak* déjà enivré par les vapeurs du suppositoire. Une moitié de ver rampait avec acharnement dans un coin obscur comme pour lui communiquer un irrationnel message.

– « Tu as de l'étoffe, mon garçon, » sussurra le Directeur près de ce lambeau de peau sur lequel, décidément, ne se dessinait aucune bouche. « Tu l'as dans le sang ! Je veux parler de l'alcool, évidemment. Ah ! Tu peux me croire, ton premier suppositoire a été sublime. Tu nous donneras beaucoup de satisfactions, je le sens. »

Au souvenir de son premier contact avec la vibrante réalité de l'alcool, l'esprit du *freak* se perdit dans un labyrinthe de rêves interminables. Une question obsédante lui martelait le cerveau, l'obligeant finalement à secouer les mains pour exprimer la fatale demande : « Qu'est-ce que c'était ? *Whisky ? Cognac ? Suze ? Martini ?* Autre chose ?

– « Oh ! tu veux savoir ? », acquiesça le Directeur. « C'est juste et légitime. Une délicatesse réservée aux

débutants : un *Chivas* vieux de trente ans. Naturellement, nous ne pouvons pas l'offrir tous les jours car on se ruinerait... Cependant, tu n'auras pas à te plaindre de notre choix, crois-moi. Ici, on ne boit que ce qui se fait de mieux. »

Un domestique, sorti d'une porte située au fond de la pièce, s'approcha de ce qui restait du corps de Ramassefreaks. D'un vigoureux coup de poing sur la tête, il mit fin aux ultimes lamentations de cette méprisable créature : ce domestique avait la forme d'un marteau et ses mains jointes semblaient posséder une force surhumaine. Puis il se mit à fouiller avec indifférence les vêtements de la victime. Il s'intéressait tout particulièrement aux poches, desquelles il extrayait de petits paquets de billets de banque qu'il accumulait ensuite soigneusement. Le Directeur, ravi, secouait la tête en signe d'approbation.

– « Tu comprends, » confia-t-il de sa voix métallique, « la survie du Club dépend uniquement de nous et nous ne pouvons nous permettre de gaspiller. Nous mettrons tous les biens de ce sale individu sur ton compte personnel. Naturellement, il te faudra payer une pension ; peu élevée, je te l'assure car notre action est une mission, une foi, un crédo ; mais il faut bien vivre, n'est-ce pas ? »

Sansbouche opina machinalement, fasciné par les perspectives que le monde était en train de lui ouvrir. Tout ce que lui racontait ce sage, lui semblait juste et il lui jura, du fond du cœur, une éternelle fidélité. Il aurait aimé seulement goûter de nouveau à l'ivresse, se retrouver en contact direct avec l'alcool. Sa timidité innée vaincue, il osa demander un autre suppositoire, un autre instant d'intimité avec le paradis.

– « Mon cher ami, » répondit aimablement le Directeur, « mais bien sûr ! Nous sommes à ton service, comme toi tu l'es au nôtre. Bien ! Tu as une préférence ou tu me laisses choisir ? »

– « Qu'il choisisse, qu'il choisisse !, » pensait le *freak ;* cela n'avait aucune importance. Avec le temps, il apprendrait à reconnaître et à apprécier chaque arôme, à se lancer dans les raffinements délicieux du *freak* alcoolique ; pour l'instant, il se contentait de goûter, d'essayer, et tout lui semblait merveilleux, incroyable.

Le Directeur tira un suppositoire jaune-tendre des profondes poches de son uniforme et le lui tendit.

– « *Fundator,* » dit-il, « de 1984 : une excellente année. »

Pendant que le *freak* se déculottait et s'enfilait le suppositoire avec des contorsions qui étaient en train de devenir une habitude, le domestique-marteau s'approcha du Directeur et lui tendit le paquet de billets dérobés à Ramassefreaks. Puis, s'inclinant courtoisement, il disparut aussitôt derrière la porte, non sans avoir gratifié le postérieur du *freak,* d'un coup d'œil plein de convoitise.

– « Réglons rapidement les formalités, » s'empressa de proposer le Directeur pendant que son interlocuteur rampait vers la statue de Bacchus. « Les sous de ce porc suffiront pour deux mois. En as-tu d'autres ? »

Sansbouche, douloureusement arraché à son rêve d'adoration totale, fut obligé de se relever. Il sortit l'argent préparé pour Ramassefreaks et le tendit au Directeur sans hésitation. Pendant ce temps, le suppositoire de *Fundator* millésimé progressait à l'intérieur de son corps, commençait à se mélanger à son sang, lui montait enfin au cerveau, lui offrant l'extase la plus éclatante de toute sa misérable existence.

– « Parfait ! » hurla le vocalisateur dans un accès d'extraordinaire satisfaction. « Avec cette somme tu es casé pour au moins trois ans. Cela dépendra aussi de la qualité de tes consommations, évidemment ; mais enfin, tu as apporté un joli capital. Très très bien, mon garçon ! Très très bien ! »

Sansbouche retomba par terre, complètement démoli. Pour quelqu'un qui n'avait jamais bu, deux suppositoires à la fois, étaient un bon coup : même ramper lui semblait difficile. La pièce tout entière dansait autour de lui, comme s'il se trouvait sur un manège.

– « Tu t'y habitueras, » commenta doucement le Directeur, avec un sourire imaginaire. « Tu t'en farciras même dix en une soirée. Mais maintenant, il vaudrait mieux que nous te mettions au lit, hein ? »

Sans attendre de réponse, il le souleva sous l'arc de son puissant bras et l'entraîna avec lui.

IV

Cette nuit-là, Sansbouche fit son premier rêve érotique ; ce fut plutôt un cauchemar ou peut-être même la simple réalité.

Il lui était extrêmement difficile de se retrouver dans la grande confusion créée par le *Chivas* et le *Fundator ;* sa tête était lourde, toutes les choses tournaient autour de lui. Il ne savait plus où finissait la réalité et où commençait l'illusion. Cependant, il ne se posait pas trop de problèmes : le sentiment de renaître, de s'ouvrir grand à une vie nouvelle, lui donnait l'opinion inébranlable qu'il devait accepter toute expérience, sans discrimination.

Quoi qu'il en soit, rêve ou réalité, cela commença par un grattement sur sa porte, un bruit insistant qui l'obligea à sauter du lit. Se tenant à peine sur ses jambes plutôt molles, le *freak* se dirigea vers la poignée. Le regret d'avoir dû quitter la chaleur de ses couvertures s'exprimait par certains sons sifflants qui naissaient dans sa gorge pour y mourir aussitôt, ne trouvant aucun orifice naturel par où s'échapper.

Un spectacle pour le moins inhabituel s'offrit à sa vue, quand il réussit à ouvrir péniblement la porte. Devant un

luxueux plateau d'argent soutenu par un trépied, la gorgone, enveloppée dans une plus que légère chemise de nuit, exécutait sa danse de séduction sexuelle ; les serpents, excités, s'emmêlaient comme des spaghettis endiablés. Sur le plateau trônaient une rutilante bouteille de whisky (*Ballantines,* hurlèrent les yeux de Sansbouche) et un objet piriforme, en caoutchouc, qu'il n'avait encore jamais vu. Derrière le trépied, le domestique-marteau scrutait, avec une évidente lubricité, les formes du *freak,* dédaignant la nudité de la gorgone.

– « On te dérange ? », murmura la presque-femme en tendant ses mains jusqu'à effleurer le visage du *freak.* « J'espère que non ; et puis tu devras t'y habituer... la nuit est faite pour aimer, comme le disait un vieux poète. Qu'en penses-tu ? »

D'un geste impérieux de la tête, la gorgone fit signe à Marteau d'entrer. Le domestique prit le trépied avec une attention quasi religieuse et se précipita dans la chambre. En un clin d'œil, ils se trouvèrent tous les trois au pied du lit pendant qu'une main anonyme fermait le cadenas qui ouvrait la liberté sur le couloir. Sansbouche était littéralement bouleversé, peut-être même abruti, mais quelque chose, dans les contorsions du corps féminin, lui disait que des temps meilleurs se préparaient ; et puis il y avait autre chose qui se trémoussait, impérieux, au milieu de ses cuisses.

– « Tu sais, » minauda Gorgone en s'installant mollement sous les draps, « le Directeur est un brave homme, tout d'une pièce ; mais il a l'esprit très étroit... pour tout dire c'est un bon réactionnaire. L'alcool, l'alcool et encore l'alcool ! Mon Dieu quelle mentalité bigote ! Il ne comprend pas du tout certaines choses ; nous, au contraire, nous sommes jeunes, modernes, à l'avant-garde, hein ? »

Sansbouche essayait de réunir les quelques concepts que la soirée avait inscrits dans sa mémoire ; mais outre que son esprit n'avait pas l'habitude d'être ainsi sollicité,

les événements continuaient à se dérouler à grande vitesse. Après avoir déposé le trépied, Marteau avait débouché la bouteille de *Ballantines*, la dénudant dans tout son érotisme. Puis, d'un geste rapide et sûr, il introduisit l'extrémité noire de l'objet en caoutchouc dans le col du divin flacon et en aspira le contenu. Un désagréable gargouillement sortait de la bouteille et la panse gonflée de la poire artificielle s'arrondissait de plus en plus, engloutissant le whisky.

Un beau et gros serpent turquoise dont la morsure pouvait être mortelle, s'inclina jusqu'à lui effleurer les oreilles. Le moment de terreur passa rapidement car la petite langue bifide qui lui caressait le lobe, lui donnait des sensations paradisiaques ; un, deux, trois, une infinité de ces serpents, qui servaient de cheveux à la gorgone, se mirent à lui chatouiller le cou, les yeux, le visage. Le désir le plus ardent du *freak*, en ce moment, était d'avoir une bouche pour pouvoir en avaler un.

– « Mais tu es délicieux ! », s'exclama langoureusement Gorgone dont les traits se contractaient déjà dans l'extase de l'orgasme. « Je le savais mon amour, je le savais... jamais je ne te mordrai, jamais. »

Marteau rappela sa maîtresse à l'ordre avec quelques discrets toussotements. Dommage pour le *freak*, car à ce moment précis, deux boutons de la chemise s'étaient brusquement défaits, révélant une grande partie de la rondeur angélique des seins. S'il avait possédé une langue, Sansbouche n'aurait pas hésité à les flatter des plus audacieuses évolutions. Hélas, il n'avait pas de langue, ni même de bouche d'ailleurs !

– « Le fait est, » marmonna Gorgone, se reprenant de sa violente jouissance et essayant de prendre une attitude sérieuse, « le fait est que notre Directeur n'aime pas les cérémonials mixtes ; il ne veut pas de sexe ; il est pour la pureté de l'idéal ; quelle barbe ! Moi, au contraire, avec ma petite distillerie clandestine, je fais des miracles, tu verras. Tu te déshabilles ? »

Marteau les fixait, les yeux exorbités. Il serrait la poire en caoutchouc et regardait surtout le *freak*. Quelque timide serpent se hasardait vers les rives de son cou non sans une certaine répugnance. Le corps de la presque-femme était prêt à s'offrir, serein, disponible. Qu'attendait donc le *freak ?* Enfin il retira chemise, pantalons, caleçons, ne gardant que ses chaussettes. Le domestique parut frappé par la foudre et il tendit la poire à Gorgone, à la vitesse de la lumière.

– « Oh ! Mon amour, » tonna Gorgone, « quel cul magnifique ! Oh ! goûte, goûte les délices de mon *Nuits Erotiques,* neuf degrés, sans colorant et sans conservateur ! »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le petit tube noir pénétra dans l'anus. Gorgone écrasa la panse en caoutchouc et un liquide irriga les boyaux du novice avec une puissance incroyable. Sansbouche aurait claqué des dents s'il avait pu, car le liquide qui lui inondait le corps dépassait toute douleur, tout plaisir : c'était comme se baigner dans une vasque d'alcool éthylique.

– « Oui, oui, » répétait la Gorgone en transe, « faisons-nous ce clystère, mon amour et rejoignons l'apogée de la jouissance suprême. Oh ! tu seras mon seul amant désormais ! »

Quand Marteau eût distillé la juste ration de *Nuits Erotiques,* il se consacra à Gorgone. Le splendide derrière de la luxuriante créature, libéré des voiles qui le recouvraient, trônait maintenant sur le lit ; la pointe de la poire le pénétra avec dévotion et respect. Les serpents se mirent à se contorsionner au milieu d'inénarrables spasmes. Sansbouche s'aperçut que le terrible liquide se portait au cerveau, après avoir enflammé ses viscères. Marteau, quant à lui, fixait, d'un regard cupide, le cul de Sansbouche exposé aux vents et aux intempéries.

– « Nous sommes trois, » gémissait Gorgone, « nous trois nous détruirons le vieux monde ; nous sommes la

seule, la vraie nouvelle vague, » et elle continuait de se tordre sous l'effet du clystère.

De son côté, Sansbouche planait complètement. Quand Marteau se fut injecté sa ration de super-alcool, il exposa la monstrueuse virilité dont il se vantait tant et, sans aucun doute possible, montra l'endroit où il voulait la loger : Sansbouche ne sut pas exactement comment réagir.

Alors, il s'évanouit, chose qui arrive même aux plus vaillants.

V

– « Mon fils, » lui confia le Directeur le lendemain matin tout en lui offrant un suppositoire à éclaircir les idées ; « je sais que des forces terribles sont à l'œuvre pour détruire le travail de tant d'années. Ne t'étonnes pas si je suis au courant de la façon dont tu as passé cette nuit. tous les nouveaux venus y ont droit désormais. »

Entraîné par son discours, le brave homme se mit à agiter frénétiquement les bras et, dans sa fougue, il éloigna le vocalisateur de sa gorge. Ses paroles se réduisirent à de vagues gargarismes incohérents dont le sens n'était pas du tout clair pour Sansbouche. Timidement, le *freak* expliqua, dans son propre langage, qu'il ne comprenait que dalle. Le Directeur rougit et rajusta le petit appareil à piles.

– « Cette maudite femme, » continua le Directeur avec sa voix artificielle, « est, hélas, la nièce du ministre des internés... et je dois la traîter avec déférence, malheureusement ! Mais elle ne perd rien pour attendre ; un remaniement ministériel se prépare et nous verrons alors comment nous remettrons les choses à leur place. A la première occasion, je la balance à coups de pieds. Je vais toujours au fond des choses, moi. »

Ils étaient assis face à face dans le bureau privé du Directeur, son Excellence enfoncée dans un conforable fauteuil derrière sa table et le pauvre *freak* recroquevillé, tant bien que mal, sur une chaise en bois et en paille. Il semblait être plus petit que le Directeur d'au moins un mètre bien qu'en réalité ils avaient à peu près la même stature. Le Directeur manipulait des objets, des coupe-papiers, des crayons, des timbres, avec cette indifférence qui naît de l'habitude du pouvoir.

– « Ce que je voudrais te faire comprendre, » continua-t-il à l'improviste en scrutant son interlocuteur d'un air mauvais, « c'est qu'ici nous formons un ordre religieux. En effet, notre communauté n'est rien d'autre qu'un couvent. Quel sens aurait ma mission s'il en était autrement ? Si je ne pouvais soulager les malheureux, les tourmentés, comment pourrais-je justifier mon existence ? »

Le Directeur se leva et s'appuya sur le bureau ; puis il retomba lourdement à genoux et tira de sa poche une petite image de Bacchus qu'il porta à ses lèvres plusieurs fois, l'embrassa avec une passion presque obscène. Enfin il se releva et pointa un index accusateur sur Sansbouche tout en fuminant :

– « Tu dois renoncer aux fastes de la chair ! Tu dois te libérer de cette misérable dépouille mortelle qui te contraint à te vautrer chaque jour dans le péché. Ici l'on adore Bacchus, et seulement Bacchus, et cela demande des sacrifices, des devoirs, de la conscience. T'ai-je déjà parlé de notre fête du remerciement ? »

Intimidé, le *freak* lui fit signe que non de la tête. Il sembla alors que le Directeur daignât enfin considérer sa nature humaine ; il le serra dans la chaleur de ses bras et le berça d'un mouvement plein d'attentions maternelles.

– « Mon fils, » susurrait-il en lui mettant presque le vocalisateur dans l'oreille, « tu crois avoir atteint l'extrême degré de la souffrance, n'est-ce pas ? Cependant tu te trompes. Suis-moi et je te montrerai notre abysse de

misère, là où seul l'alcool compte, là où tout est sacrifié à la divinité. »

Il entraîna le *freak* derrière lui. Une fois sortis du bureau, ils se retrouvèrent dans la grande salle centrale où Sansbouche avait été accueilli le premier jour. Quelques silhouettes squelettiques hantaient ces murs, s'affaissant parfois contre les parois couvertes de moquette ; un type sans tête secouait son cou çà et là, fouillait les plis de sa tunique immaculée ; un sphinx humain roulait sur un petit chariot de bois ; un ver à tête d'homme glissait sur le sol, abandonnant des traces de bave dans tous les coins. Sansbouche restait sans voix ; il est vrai qu'il n'avait jamais prononcé une seule parole dans toute son existence.

– « Voilà les plus fortunés, » lui confia le Directeur en s'inclinant gentiment vers son oreille. « Ils sont aussi bien installés que toi. D'autres sortent le matin pour gagner le prix de leur pension et reviennent le soir. Et vois-tu, ce que ces confrères fabriquent dehors ne me regarde pas. C'est leur affaire. L'important est que le Club puisse fonctionner et, comme je te l'ai expliqué hier soir, il faut bien un peu de sous, sinon ce serai la faillite. Tu t'en rappelles ? »

Le *freak* acquiesça. Le Directeur, satisfait, lui tapota l'épaule.

– « Très bien !, descendons maintenant ; par ici et attention à la marche. Allons voir nos frères les plus vieux, ceux qui consacrent toute leur existence à la gloire de la divinité. Tu dois te rendre compte, comprendre. Je n'hésiterai pas à affirmer que certains ont atteint les sommets de l'ascétisme, de la pureté absolue, au nom de Bacchus. Quant à moi, c'est ce que j'essaie de faire de toutes mes forces, mon fils ; crois-moi... »

Ils descendaient un large escalier sombre et autour d'eux régnaient l'obscurité et une odeur de moisi. Des gradins polis par le temps s'ouvraient sous leurs pas à la faveur des quelques torches qui éclairaient péniblement le

chemin. Sansbouche eut la nette impression d'être dans un temple, dans une église dédiée à la divinité. Même le vocalisateur restait muet de respect. L'air glacé frappait la joue du *freak ;* des chauve-souris aux cris rauques qui dansaient sous les plafonds bas s'empêtraient parfois dans leurs cheveux ; des soupirs inhumains montaient de tous les côtés ; il semblait que l'élégante entrée du dessus appartenait à un monde étranger.

– « Ici sont logés les pères fondateurs, » murmura discrètement le Directeur en réglant le volume du vocalisateur au minimum. « Moi, je ne suis qu'un humble adepte, un serviteur de leur volonté. Et je vais te montrer l'éclat du vrai courage dans toute sa splendeur. »

Ils s'arrêtèrent devant une vieille porte en bois pourri par le temps. Des scènes bacchiques, d'un goût pour le moins douteux mais à l'évidente efficacité, s'entrelaçaient entre les gonds. Il n'y avait ni naïades, ni petites femmes dénudées mais seulement des libations, des toasts, des ivresses à n'en plus finir.

– « Toi, tu es doté d'un beau trou du cul, » murmura le Directeur, « mais as-tu pensé aux autres ? Regarde père Bras, un des premiers parmi les plus saints, » ajouta-t-il en écartant le petit volet en bois qui faisait office de soupirail. Dans la rustique petite cellule, un vieillard à la barbe vénérable enfonçait dans ses bras et dans son visage les aiguilles de grosses seringues qui gisaient devant lui.

– « Il s'injecte de l'eau-de-vie, du pur *Cognac* directement dans les veines. D'ailleurs que pourrait-il faire d'autre ? Il n'a ni bouche, ni anus, et il veut pourtant boire. Le feu de Bacchus a tracé sa voix. »

Pendant que le *freak* s'attardait, saisi d'une religieuse stupeur devant la force d'âme de ce prophète, le Directeur s'était déjà précipité vers la porte suivante dont il ouvrait le petit orifice.

– « Frère Œil, frère Œil, prie pour nous ! » gémit le vocalisateur.

Sansbouche accourut à cette lamentation et découvrit un autre vieillard, à la barbe tout aussi vénérable, qui s'instillait dans les yeux le contenu de petites bouteilles en plastique : « Sa peau est trop dure, » révéla le Directeur, « l'aiguille de la seringue se brise et le pauvre n'a ni cul ni bouche. Comment pourrait-il boire autrement ? J'ai fabriqué de mes propres mains ce collyre de whisky. »

Un tourbillon de révélations et d'enchantements suivit alors. Frère Nez, chez qui un cérumen impénétrable obstruait même les pupilles, aspirait par le nez une solution de liqueurs amères, frémissant avec sainteté sous l'effet de la brûlure. Frère Oreille, éternellement ivre grâce à un cocktail explosif, s'enfilait des aiguilles dans le pavillon auriculaire. Enfin, frère Ombilic était directement relié à une machine qui charriait dans ses boyaux des hectolitres de champagne français, à travers la blessure, toujours ouverte, de la naissance.

Le Directeur était en proie à un délire de mysticisme : « Voilà ! Voilà nos martyrs ! Regarde mon fils et admire. Tes suppositoires les feraient ricaner s'ils pouvaient. Comprends-tu maintenant ? Cependant tu n'as pas vu le dernier, le plus grand, le plus digne. Viens ! »

Le Directeur s'avança vers la porte qui terminait le long couloir obscur. Sansbouche, en proie au doute, suivait son Maître : il doutait de tout, et même de son propre nom qui lui apparaissait maintenant comme une misérable appellation générique, sans aucune valeur, en comparaison de la sainteté des hôtes de ces cellules. Quand il atteignit la porte, il s'aperçut que le Directeur l'avait discrètement abandonné.

A travers la porte rouillée, sous laquelle filtrait une faible lueur, lui parvenait un gémissement presque diaphane. Cette voix à peine humaine avait quelque chose d'incroyablement sinistre et irrémédiable.

Sansbouche se présenta à la grille ; dans un cercle de lumière jaune qui inondait le milieu de la cellule, il vit tout d'abord le ventre nu d'un homme, vieux comme il n'est pas possible de l'être. Le reste du corps était invisible, plongé dans l'obscurité, exceptés les deux robustes cuisses repliées sous le ventre, une main qui s'agitait et, surtout, l'énorme et flasque pénis qui apparaissait, tout chagrin, entre les plis de l'aîne, bien en dessous du nombril.

Ce pénis semblait incarner, plus que tout autre chose visible dans ce souterrain, la souffrance que pouvait procurer le plaisir. Racorni, démesuré, l'extrémité rougie d'une manière invraisemblable, il penchait vers le sol, cherchant à s'y installer. Cependant, la main agile du propriétaire le tenait droit, faisant fi de la fatigue, et travaillait allégrement à découvrir le gland. Ce dernier rappela à Sansbouche la tête triangulaire des serpents de Madame Gorgone et la ressemblance était accentuée par la vitalité qu'il possédait (ou était contraint de posséder) par rapport à la verge qui, elle, restait désespérément avachie.

Soudain des paroles résonnèrent dans la cellule et Sansbouche crut, avec une immense stupeur, que c'était le pénis lui-même qui parlait, car ces paroles ne sortaient pas de l'ombre où se trouvait le visage du saint homme mais précisément de ce rond lumineux qui éclairait le ventre et ses divers attributs.

– « Sois le bienvenu, jeune Sansbouche ! Par Bacchus, il y a bien longtemps que je n'ai pas vu un nouveau ! Je m'aperçois que tu es beau et mignon et d'aspect cordial. »

Sansbouche aurait aimé répliquer par gestes, à coups de poing ou par tout autre moyen capable de manifester son étonnement et en même temps son indescriptible admiration.

– « Mon cher, tu te demandes par quel moyen je te parle. Allez ! ne te tracasse pas l'esprit avec d'inutiles questions ! Tu as un autre devoir à accomplir. » Ces mots

furent prononcés sur un ton ferme et convaincant mais n'assouvirent pas pour autant la curiosité du novice.

– « Je n'ai pas de bouche mais je suis ventriloque, » confia l'être de la cellule, non sans une certaine fierté qui ne compromettait pas la grandeur morale du personnage. « Je peux parler avec mon ventre, avec mon bassin et par conséquent avec... » Sa main glissa de nouveau vers le gland, « avec toute autre partie de mon corps ; mais le corps n'est que poussière, mon fils. Peu importent donc ses vertus et ses plaisirs. »

– « Ton discours est sage, » signifia Sansbouche avec ses gestes de pantin, mais alors pourquoi buvons-nous ? »

Le ventre mou et répandu sur le sol, se mit à frétiller dans le rond jaune et lumineux, comme s'il était devenu fou, et la réponse qui en sortit fut comme un pieux coup de fouet.

– « Nous cultivons notre esprit, insensé ! L'es-prit. Tu vois bien que l'alcool convient à l'esprit. Nous n'en usons pas uniquement à des fins corporelles. La fin est morale, si hautement morale qu'il te faudra un bon bout de temps avant d'en apercevoir seulement la moitié. « L'individu haletait, désormais. « Ah ! Pardonne-moi ma fureur... j'ai besoin de forces, maintenant. Des forces spirituelles. »

Le ventre se tut et se fut l'aîne, sans doute, qui proféra ces ultimes paroles : « Observe bien, mon fils ! »

La main gauche émergea des ténèbres (l'homme devait être gaucher) et non sans effort se mit à manœuvrer le flasque pénis jusqu'à lui faire abandonner sa condition vile et rampante. Enfin, l'organe atteignit, sinon l'orgasme, du moins une apparence d'honnête rigidité ; alors, d'un geste brusque, l'individu enserra dans le cercle de ses doigts, le gland dénudé tandis que, de l'autre main, il plantait l'aiguille, placée au bout d'un drain, dans sa chair ainsi mise à vif. Sansbouche était devenu Pasdeparole (chose qui du reste lui arrivait fréquemment). Il fixait l'incroyable stoïcisme de ce père qui transvasait directement l'alcool spirituel de la source

à la zone la plus délicate et la plus vulnérable de son corps ; face à cette douloureuse alchimie, l'observateur ne pouvait s'empêcher de presser de la main son propre bas-ventre. Au fur et à mesure que le liquide affluait sous la peau, le membre semblait se raidir réellement, se gonfler d'une vie nouvelle et frémissante (de plus il saignait) et, surtout, il se dressait, répondant ainsi au désir du saint. Le pénis parla ou, plutôt, se fit le réceptacle des paroles du père martyr.

– « Regarde-moi, mon fils ; je saigne et je souffre... mais je jouis... et sous peu, cette extase si pure et si douloureuse... sous peu, elle me révélera de nouveaux destins. » Les paroles qui sortaient des couilles (Sansbouche ne put s'empêcher d'appeler la chose franchement par son nom) étaient sifflantes et dotées d'une autorité que ne possédaient pas les paroles qui s'étaient échappées du ventre. Elles n'en étaient pas moins aimables, courtoises, en somme beaucoup plus incisives que tout autre forme de discours. Les couilles continuèrent :

– « Je peux lire des événements par l'esprit. Et j'en vois un, jeune Sansbouche, qui ne fait pas doute. Il y a un complot contre la foi et tu dois le détruire. » L'aiguille plantée dans le gland frémissait à l'unisson avec les flots alcooliques qu'elle véhiculait.

– « Le détruire ? Moi ? Monsieur, mon Père, je ne crois vraiment pas... » gesticula Sansbouche qui avait désormais détourné son regard, incapable de supporter plus longtemps une telle abnégation. La voix du pénis ignora sa réplique :

– « J'ai passé des années, des décennies, et peut-être plus encore, dans ce trou. Je suis arrivé dans la Fosse, novice comme toi. Mais cette échelle qui régit tout, la hiérarchie, m'a porté avec le temps à son sommet... qui est comme tu peux le constater, le fond de ce boyau. Je ne possède ni bouche, ni anus et je t'avoue que je n'ai même pas de « siège », dans l'acceptation commune du terme.

Ma peau est trop coriace pour les aiguilles. Mes oreilles sont obstruées par le cérumen, et je n'ai pas de narines. Quant à mes yeux... un curieux phénomène de cristallisation les a rendus semblables à deux blocs vitreux sur lesquels le banal collyre alcoolisé glisserait comme de l'eau. Tu vois toi-même que le seul endroit abordable est ce... Ah !... ce gland. C'est lui que je pique... et c'est de lui que je tire la sagesse mystique que l'esprit peut donner ; une sagesse maximale car le sacrifice est maximal... Ah ! »

Ce bref mais significatif hurlement mit fin à l'intervention du pénis et la main gauche enleva l'aiguille de son extrémité meurtrie. Le ventre prit alors la parole :

– « Une raison suffisante... Mais comment crois-tu que j'en suis arrivé là, mon garçon ? Grâce à la volonté et à l'ascèse. Quand j'arrivai au Club, je n'étais ni plus ni moins diminué que toi ou que tout autre *freak* de la ville. Mais vois-tu, je compris vite que cela ne suffisait pas. Les voies de l'esprit sont infinies. A l'époque vivait un chirurgien très sensible et perspicace ; un artiste. Je me fit raboter ce qu'on appelle vulgairement le derrière. Le reste est venu tout seul, si je puis dire, à force de vivre entre ces murs et de désirer m'élever. »

– « Tu veux dire que tu es devenu ainsi... petit à petit ? »

– « Et de mon plein gré, » ajouté le ventre plissé, jaune et palpitant. « De deux choses l'une : ou je succombais au vice ou je m'élevais. J'éliminai... » Là, le bas-ventre frémit à son tour, comme pour signifier un sourire ; « ...en ces temps lointains nous avions un Directeur qui était un serviteur du matérialisme, un sale traître. Après bien des bouleversements, je fus enfermé ici. Durant des années, ces saintes cellules furent considérées comme la honte du Club. Sais-tu qui m'a tiré de là ? Marteau, ce pauvre âne de Marteau. Alors... les choses changèrent ; mais c'est de l'histoire ancienne. »

Sansbouche s'était agrippé aux barreaux de la cellule, maintenant qu'il pouvait regarder de nouveau. De temps en temps il manifestait son étonnement ou les muettes questions qui lui traversaient le cerveau. Quant à la main gauche du saint homme, elle avait recommencé à chatouiller le gland, à le frotter, à actionner de haut en bas la verge redevenue flasque.

– « C'est le présent qui compte ; mon fils. Et aujourd'hui, sous des apparences de respect, de foi et d'ordre, de nouvelles conjurations couvent. Tu connais sans doute Madame Gorgone ? » Cette dernière question fut posée, non plus par le ventre, mais par les reins du saint.

Sansbouche acquiesça (un geste simple, universel qui n'exigeait pas de signes compliqués).

– « Bien ! » poursuivirent les reins d'une voix chaude et passionnée comme l'aventure que Sansbouche avait vécue en compagnie de la Gorgone. « Bien ! Le Directeur t'aura parlé de ses intrigues et elle-même, je pense, ne s'en sera pas cachée. Cette infâme mondaine aspire à l'empire des sens, à la négation de notre but. On l'a suffisamment tolérée ; et elle n'est pas seule... Ah je sens que de nouvelles révélations se préparent ! » Il empoigna d'un seul coup le drain et planta l'aiguille sur la pointe du gland, avant même que Sansbouche ait eu le temps de détourner la tête. Le pénis hurla de lui-même. Puis, pendant que l'alcool pur commençait à le calmer, il dit d'une voix à peine affaiblie par l'extase :

– « Le fidèle Marteau s'est rallié à la Gorgone. Ce gros cul ne rêve plus que de novices à dépuceler ! Le Comte Reille qui avait décidé de s'amputer des oreilles éléphantesques dont il est doté, a changé d'avis, maintenant, et utilise ses énormes appendices comme d'effrénés instruments de séduction sexuelle. Ahh !... le sexe... Ces traîtres ne veulent que du sexe... Et je soupçonne... »

Sansbouche remarqua que la verge palpitait maintenant comme dans un véritable orgasme. Néanmoins, le saint homme parlait sur le ton de la pure chasteté : « Je soupçonne que d'autres sociétaires, dans les plus hautes sphères sont mêlés à cette trahison ourdie pour nous renverser et abjurer la foi. Toi, Sansbouche, tu as une mission à accomplir. Ce sera ton premier pas vers le sommet de la hiérarchie. »

– « Mais comment dois-je faire ? Par où dois-je commencer ? » demanda Sansbouche. « Je ne connaîs rien de votre système et les personnes importantes ne se soucient pas de moi... » Cette phraséologie compliquée, qui ne pouvait s'obtenir qu'à coup de gestes outrageusement audacieux, ne découragea pas le saint de la cellule.

– « As-tu entendu parler de la fête du remerciement ? »

– « Monseigneur, oui. »

– « Eh bien, cela suffit ! Tu prendras avec toi quelques amis fidèles : frère Œil en est un, le Sphinx est également une alliée ; enfin je te recommande Monna Lisa qui est la meilleure de tous... » Il s'interrompit, proche de quelque chose qui ressemblait à la de jouissance ; l'aiguille s'agita dans la chair vive, au gré du rythme du membre, cependant que des gouttes de sang, à très haute teneur alcoolique, jaillissaient de ces chairs éprouvées.

– « Monna Lisa ? » demande Sansbouche qui n'était pas sûr d'avoir rencontré ce personnage. En guise de réponse, le saint père changea de position pour la première fois depuis qu'ils étaient ensemble ; il se croisa les jambes à l'indienne et montra, d'un geste, l'extérieur de la cellule. Les paroles n'étaient pas nécessaires pour signifier ce qu'il entendait par là et ses membres traduisaient également : « Tu la reconnaîtras à la fête. » Puis il saisit de nouveau le drain. Alors qu'il se retournait, Sansbouche entrevit ce qui se trouvait à l'autre extrémité du tube portant l'aiguille : non pas un tonneau ni même une outre ou tout autre récipient

de même genre, mais une chose vivante, grosse comme un homme, ronde comme un pépin de raisin et violette comme une immense envie de vin.

VI

La salle des fêtes se trouvait dans un souterrain dont la profondeur n'était pas facile à estimer. Les groupes d'invités se réunissaient devant les ascenseurs ; les plus audacieux arrivaient à moitié nus et se faisaient aider par les amis pour finir de se vêtir. Les couleurs criardes dominaient et tous les genres d'excentricités visuelles étaient représentées : tout ce qui en somme pouvait suppléer au manque de communication verbale. Quant au programme, il promettait de stupéfiants numéros de mime et un concours de masques qui n'aurait rien à envier à ceux des précédentes années. Le clou de la soirée aurait lieu évidemment plus tard, au moment des toasts.

Dans un coin sombre et retiré au fond de la salle, Sansbouche observait les invités qui prenaient place autour de tables en forme d'outre.

Dans ces tables, le novice découvrit le fruit du mauvais goût et du matérialisme qui régnaient au Club, comme l'en avait averti le saint père de la cellule. Les traîtres pouvaient être partout, parmi les larves blanchâtres qui caressaient leurs verres (purement décoratifs évidemment), parmi les femmes aux visages lisses qui embrassaient avec passion les effigies de Bacchus grossièrement sculptées par des artistes hyper-réalistes. Enfin, ils pouvaient même se cacher parmi les novices et les ministres du culte, aveuglés par des besoins sensuels. Frère Œil se tenait près de Sansbouche et restait muet dans sa barbe blanche ; son regard était devenu opaque sous l'effet de l'usage prolongé du collyre et de sa longue

réclusion en cellule. Devenu une créture de l'ombre, il était tourmenté, irrité par la lumière. Il contenait difficilement la fureur – lui un saint ! – que faisaient naître en lui les provocations et les rodomontades des invités. Sansbouche se demanda comment étaient les fêtes du remerciement dans sa jeunesse ; il espéra que la présence de frère Œil ne mettrait pas la puce à l'oreille de quelqu'un : le saint ne participait plus à de tels rassemblements depuis des siècles et, de plus, son malaise constituait une terrible menace. Heureusement, le Sphinx sauvait les apparences : elle était un personnage bien accepté, conventionnel et avait presque l'air d'une novice. Elle se limitait à avancer sur son chariot en bois, allongeant parfois une jambe et roulant ses terribles yeux sans fond. Les autres membres de la confrérie étaient-ils si bêtes, si veules, si incapables, si superficiels, au point d'ignorer que, sous leurs pieds, parmi les vulgaires confettis de la fête, gisaient les gardiens de la vraie foi. S'ils ne l'ignoraient pas, ils ne s'en préoccupaient guère, en tout cas. Ils feignaient la dévotion mais pratiquaient la duplicité. Ils arrivaient en grappes, gesticulant, cabriolant ; certains s'offraient même des libations illicites. Sansbouche vit le corps gracile mais coriace de frère Œil se raidir : sa vengeance promettait d'être terrible...

Le bien et le mal entrèrent en même temps dans la salle. Les serpents de Gorgone étaient tressés en un horrible *toupet* (1) et un vol de clystériques admirateurs, parmi lesquels trônait l'ex-fidèle Marteau, la suivaient, extasiés. De l'autre ascenseur sortit la plus séraphique et mystérieuse des créatures : Monna Lisa ; son nom était dû simplement à son extraordinaire ressemblance avec le célèbre chef-dœuvre. Elle s'avançait, jolie et honnête, sans jamais se départir de son sourire énigmatique qu'elle arborait avec une gracieuse originalité. Elle était un

(1) En français dans le texte.

double de la joconde mais elle la surpassait par ses manières avenantes, chaudes et exquises.

Le sourire ne la quittait jamais et frère Œil expliqua dans son langage particulier fait de coups de coudes :

– « C'est une fausse bouche. La presque invisible dentition ne cache que le vide, à ce qu'il paraît. Ou peut-être la plus monstrueuse des obstructions... »

Sansbouche l'arrêta car ses coups de coudes devenaient douloureusement insupportables.

– « Comment fait-elle pour boire ? », demanda-t-il.

– « Regarde ses cheveux. »

Monna Lisa provoquait dans la salle une admiration et un respect exceptionnels. Cependant, l'émerveillement de Sansbouche dépassa tout autre sentiment quand il remarqua que la chevelure de la jeune femme était constituée de milliers de fins petits tubes dont la couleur ambre était identique à celle d'un whisky supérieur.

– « Elle a toujours sur elle une réserve d'alcool, » précisa frère Œil ; « ses cheveux lui instillent directement sous la peau. »

– « L'imagination n'a pas de limite », gesticula Sansbouche.

– « Dis plutôt la foi. »

La jolie jeune fille, toujours souriante, s'approcha d'eux et salua frère Œil d'une profonde révérence. La chevelure bouillonna avec un léger gargouillis. Alors tous les invités prêtèrent attention aux paroles du Directeur qui, perché sur un podium entouré de grappes de raisins, croassait :

– « ... mes très chers frères. Nous sommes ici pour jouir des bienfaits de l'alcool, notre seule consolation. C'est pourquoi, cette année, les toasts seront portés avant toute autre manifestation et les formalités seront réduites au minimum. Permettez-moi, cependant, mes frères, de vous rappeler à l'humilité et à la continence. Ce que nous

faisons, nous le faisons au nom de la continence pour un élévation spirituelle. »

– « Oui ! Au nom de la continence ! Pour l'esprit qui est dans l'alcool ! » crièrent à l'unisson les voix d'un chœur potentiel, diffusées par des bandes magnétiques.

Le rituel s'arrêtait là ; mais la rutilante folie des toasts commençait.

– « Veux-tu boire quelque chose, Sansbouche ? » demanda le Comte Reille en secouant ses énormes appendices auriculaires. C'était le signal. Le Sphinx, frère Œil et Monna Lisa l'encerclèrent en gesticulant de colère.

– « Je ne bois pas avec toi, » répondit le novice. « Je ne trinque pas avec les saboteurs de la tradition. »

Rapide comme l'éclair, frère Oreille empoigna dans ses griffes robustes l'oreille éléphantesque du Comte Reille et l'arracha. Un flot de sang, presque marron, surgit de la plaie et la salle (déjà silencieuse) devint une tombe, pendant que des yeux et organes les plus divers virevoltaient à travers la pièce.

Malgré sa douleur, le Comte Reille trouva encore la force de s'exclamer : « Monsieur, tu m'as fait un affront. Moi, un saboteur de la tradition ? »

Son amertume s'exprimait par un balancement de son oreille énorme, mais il s'agissait d'un sentiment faux et conventionnel. Bien consciente de cette duplicité, le Sphinx s'approcha de ses pieds et lui mordit les mollets, pendant que Sansbouche lui enfonçait un long poignard dans le cœur. Le sang, abondant, s'écoulait sur le sol. Frère Oreille se lava les mains dans la flaque rouge et dessina dans l'air des signes terrifiants :

– « La mort est un rituel aussi vénérable que la libation, » dit-il. « Que les honnêtes buveurs ne se troublent pas. Ceux qui ont l'âme en paix n'ont rien à craindre. Celui-ci était un traître. »

Qui pouvait mettre en doute les paroles d'un saint ? Tous recommencèrent à boire et certains, imitant le justicier, léchèrent le sang noir répandu sur le dallage.

Sansbouche se porta vers Gorgone dont les serpents supportaient mal leur installation :

– « J'aimerais danser avec toi, avant qu'il ne soit trop tard. »

– « Trop tard, par rapport à quoi ? »

– « La vie passe d'un calice à l'autre ma chère... Elle passe et nous ne le savons pas. »

Gorgone accepta l'invitation et les bras de Sansbouche. Ils évoluaient d'un bout à l'autre de la salle, mais les bandes magnétiques entonnèrent une musique inconnue, difficile à suivre. Les autres couples se retirèrent sagement et la mégère aurait aimé en faire autant. Sansbouche la retint, tournoyant avec elle dans le lac pourpre où gisait le Comte Reille, énorme et défunt.

– « Je me salis les pieds et la robe », propresta Gorgone en frétillant du cul.

– « Quelle importance désormais. Tu n'es qu'une larve, un spectre... Je te condamne. »

Gorgone se libéra avec une pirouette, projetant son compagnon contre les tables en forme d'outre. Elle défit alors son *toupet* et les serpents sifflèrent méchamment devant le visage de Sansbouche.

– « Je vais te tuer ! » cria cette vipère. « Toi, maudite éponge d'alcool, indigne de Bacchus... »

Elle ne put achever sa phrase. Monna Lisa lui était tombée dessus ; elle était la seule personne au monde capable de faire face à sa chevelure mortelle. Les deux crinières s'emmêlèrent en un nœud épouvantable, inhumain. Les serpents mordaient les tubes microscopiques alcoolisés ; Monna Lisa, privée de sa lymphe vitale, devenait blême, mais résistait cependant. Alors le Directeur se jeta dans cette bagarre sauvage et tenta de les diviser, invocant ridiculement la paix. Cependant, frère Oreille dut trouver son intervention peu convaincante car il ne put s'empêcher de faire un bond ; il saisit Gorgone à la gorge et sépara, à sa façon les deux combattantes. Les serpents voulurent le mordre mais ils

trouvèrent dans la peau du saint un pain bien dur pour leurs dents. Frère Oreille serra la gorge de la méduse jusqu'à ce que le craquement sec des os le déclarât vainqueur. La tête gorgonesque s'affaissa sur un côté cependant que les serpents l'abandonnaient mystérieusement, la laissant nue et chauve pour l'éternité. Quant au Sphinx, elle dévorait Marteau dans un coin.

Il restait une dernière chose à accomplir et ce fut Sansbouche qui y pensa. Il enjamba les cadavres et rejoignit le Directeur qui, déjà, reculait. « Traître ! » mima Sansbouche en lui arrachant son vocalisateur.

– « Chh,hh, chh... »

Le justicier tira de son manteau une de ces aiguilles longues et fines utilisées pour les transfusions urgentes. Le Directeur se rejeta en arrière, mais il ne put éviter l'aiguille qui alla se ficher dans une de ses cuisses. Le Sphinx y adapta la seringue et ce fut Monna Lisa qui la pressa, jusqu'à la vider complètement. L'ambolie ne se fit pas attendre et le malheureux devint pâle irrémédiablement.

Sansbouche se hissa sur le cadavre :

– « Nobles *freaks,* le massacre est terminé. Les traîtres ont été exterminés. Reprenez vos libations le plus humblement possible. » Puis s'adressant à Monna Lisa il questionna : « Il avait essayé de te tuer, pas vrai ? »

Elle acquiesça. « Le Directeur a toujours mené double jeu... depuis des années. Il a toujours tergiversé entre le bien et le mal, » affirmaient ses yeux limpides, son seul moyen de communication. En fait, on pouvait lire dans l'expression de son visage tout ce qu'on voulait.

VII

Sansbouche était Directeur depuis tellement d'années qu'il ne pouvait même plus les compter ; les affaires du

Club étaient florissantes. Là-bas, dans les cellules, les pères fondateurs maugréaient comme d'habitude ; mais il croyait, à juste titre, qu'ils n'étaient pas mécontents de son œuvre. On pourrait penser que c'était là une attitude présomptueuse mais le Commandeur Sansbouche avait la certitude que sa pensée était le reflet de la pure vérité. Les récompenses de la foi n'avaient pas manqué au cours de sa longue et dévote existence ; ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse auraient eu du mal à le reconnaître aujourd'hui, après tant d'années et tant d'élévations dans l'échelle de la sainteté. Il n'avait plus d'oreilles, son nez n'était plus qu'une cicatrice et ses yeux étaient purement décoratifs (deux pupilles jaunes, énormes et félines) car il avait depuis longtemps fait murer les originaux. Ses mains étaient cousues ensemble dans le geste de la prière et Sansbouche ne pouvait bouger qu'au prix d'incroyables sacrifices.

En bref, il était isolé dans une cage de silence et de sainteté et comme frère Têtedenœud était en train de passer l'arme à gauche, il ne doutait pas de lui succéder sous peu, au sommet de la pyramide de l'honneur.

Sa vie avait été longue et une large perspective d'avenir s'ouvrait encore devant lui : il est vrai qu'en état de sainteté, les années et les décennies se métamorphosent en siècles. Sansbouche réfléchissait souvent à tout cela, dans le calme et la pénombre de son bureau, loin des vaines agitations des simples *freaks*.

Cependant, comme il était un homme sage et plein d'expérience, il était souvent tourmenté, au cours de ses lugubres méditations, par la pensée de l'amour. Alors, il portait ses mains jointes vers son bas-ventre et tâtait le néant car, des années auparavant, il s'était personnellement coupé la chose, par dévotion.

L'amour lui était donc à jamais refusé.

Cela l'attristait car, si près de la bacchique sainteté, il continuait à se sentir seul, le plus solitaire des êtres

vivants. Parfois, la pensée d'avoir pris sa mission trop à la lettre l'effleurait comme un vent malin ; mais naturellement, il n'y pouvait plus rien, désormais.

Titre original : Non ho bocca e voglio bere
Première parution : « Robot » spécial, n° 6
Janvier 1978 ; Editions Armenia.
Traduction : Angelina Berforini

MENACE OCCULTE

Gustavo GASPARINI

Dans une veine très anglo-saxonne qui doit sans doute beaucoup à Henry Kuttner et à Agatha Christie, voilà un récit qui pourrait aussi témoigner d'un climat politique éprouvant et pas nécessairement issu des rêves d'un auteur de science-fiction.

JE rencontrai Morgan dans une taverne du côté de Soho. Il était assis tout seul à une table, à l'écart, et contemplait d'un air absent une demi-bouteille de whisky, apparemment insensible au vacarme qui l'entourait. Dans cette ambiance saturée de fumée et de cris, sa table donnait l'impression d'une oasis de calme, aussi lui demandai-je la permission de m'asseoir en face de lui. Et je commandai un gin.

C'était un homme d'âge moyen, aux yeux gris clair surmontés de sourcils arqués et dont le regard vitreux, derrière les lentilles de contact, se levait de temps en temps de la bouteille et errait paresseusement à travers la salle sans s'arrêter sur aucun objet en particulier. Mais le flacon de whisky le récupérait très vite, comme s'il exerçait sur lui une attirance hypnotique. De temps à autre, il se versait à boire, portait le verre à ses lèvres puis le déposait, vide, devant lui, avec une sorte de lenteur rigide qui pouvait dénoncer autant une ivresse contenue que la célébration d'un rite rigoureusement personnel.

Je n'osai troubler son recueillement et je mis à feuilleter le journal qui traînait sur la table. A un certain moment, je l'entendis murmurer quelque chose.

– « Du bétail ! » grognait-il sourdement. « Une simple réserve de bétail ! »

Il paraissait faire allusion aux clients du local et sa voix révélait un ton presque attristé. Je pensai qu'il attendait de moi quelques mots d'assentiment.

– « Effectivement, » déplorai-je, « ils ont tous l'air plutôt abrutis. »

– « Ce n'est pas ce que je voulais dire, » s'anima-t-il, « mais je n'affirmerais pas que vous avez tort. »

Il sourit et nous nous présentâmes en échangeant une poignée de mains. Nous parlâmes de choses et d'autres durant environ une heure, ensuite Wrede prit congé poliment et quitta l'établissement. Bien qu'il n'ait fait que boire durant toute notre conversation, il ne m'avait pas semblé ivre le moins du monde.

J'étais en train de lire un fait-divers concernant une jeune fille trouvée décapitée au Pays de Galles lorsque je devinai sa présence dans mon dos. Il était revenu récupérer son journal

– « Continuez votre lecture, je vous en prie, » protesta-t-il vivement. « Je peux attendre. »

– « Merci, mais ce n'est pas nécessaire, » répondis-je, « j'en ai assez lu. Ne trouvez-vous pas que ces histoires se renouvellent un peu trop fréquemment ? »

Ses yeux brillèrent d'une lumière intense, vaguement hagarde. « Ce n'est rien encore, » affirma-t-il avec force. « Si les journaux étaient totalement libres, nous lirions tous les jours les jours des centaines, que dis-je ! des milliers de cas semblables dans le monde entier. »

Je dus le considérer avec une mine plutôt ahurie car il éprouva le besoin d'ajouter en guise d'explication : « Je suis le seul qui sache réellement ce que cela cache, » déclara-t-il sombrement en pressant une main sur sa poitrine, d'un air grave.

– « Vous me paraissez bien informé, » observai-je d'un ton sérieux. « Vous ne croyez donc pas qu'il s'agisse d'un crime de maniaque ? »

Il sourit. « Certainement pas ! » répondit-il d'un accent qui sous-entendait quelque mystère, tout en repliant le journal.

Nous sortîmes ensemble dans la nuit humide et brumeuse et je relevai le col de mon pardessus. Les réverbères formaient d'indistinctes taches jaunâtres parmi l'obscurité totale dans laquelle les mots de Wrede roulaient comme enveloppés d'une indéfinissable suggestion. Qu'est-ce qui le poussait à se confier à moi ? Je l'écoutai sans l'interrompre, intéressé, en marchant en silence à côté de lui.

– « Moi seul sais exactement de quoi il s'agit, » affirma-t-il, « et *eux* savent que je le sais. C'est pour cette raison qu'ils me traquent. Mais ils ne réussiront pas à m'avoir ! »

Je décidai de lui prêter attention. « De quoi parlez-vous ? » demandai-je.

Il m'adressa un rapide coup d'œil mais apparemment sans même me voir. « Il ne s'agit pas d'êtres humains, » déclara-t-il d'un ton péremptoire, « mais, dans une certaine mesure, ils sont en passe de le devenir. Pour ce faire, ils ont besoin d'une charge psychique qu'ils prélèvent dans le cerveau de leurs victimes. »

Je ne savais trop que répondre à une telle affirmation, aussi demeurai-je muet. Il continua :

– « N'allez pas croire que j'aie toujours été tel que vous me voyez à présent. » Il esquissa de la main un geste vague de haut en bas pour désigner son propre corps. « Autrefois, j'étais différent... »

Il s'interrompit brusquement en s'arrêtant devant une porte cochère. « Pourquoi ne monteriez-vous pas boire quelque chose ? » proposa-t-il. « Je devine que vous mourrez d'envie d'en savoir plus. »

Je ne pouvais pas prétendre le contraire et je le suivis à son appartement. Tandis que Wrede s'escrimait avec les verres, je m'arrêtai devant sa bibliothèque dont je parcourus les titres au dos des volumes : *Champs psychiques diffus dans la biochimie de la substance vivante, Polymorphisme structurel du quantum psychique indifférencié, Biologie psychomoléculaire* et d'autres choses de ce genre. Wrede s'approcha en me tendant un verre de Scotch.

– « C'était un cerveau magnifique, » déclara-t-il. Et je compris qu'il faisait allusion à l'auteur de ces ouvrages. « J'étais son assistant... Il fut leur première victime. »

Il vida son verre d'un trait et le remplit immédiatement. Je le regardai avec admiration.

– « Beinster était parvenu à réaliser en laboratoire une substance vivante, vous comprenez ? Une substance vivante et consciente ! De la matière organique indifférenciée, frémissante de vie consciente ! »

Le ton de sa voix monta en intensité.

– « Immergée dans une solution nutritive, elle croissait de jour en jour, docile, plastique, prenant successivement mille formes changeantes selon la suggestion de nos pensées. Une statue de chair continuellement remodelée, une créature vivante, informe et multiforme, encore inexprimée, encore à la recherche d'une structure biologique définitive, d'un modèle auquel s'accorder, et que nous façonnions au moyen de simples actes de pensée, tels des ivrognes, rendus fous par l'orgueil démesuré de la création, ignorants que nous étions comme des enfants inconscients qui jouent sans le savoir avec des explosifs terribles. »

Il marqua une pause pour se verser à nouveau à boire.

– « Obéissant à notre volonté, la créature fut tour à tour poisson, oiseau, monstre mythologique, arbre, nuage, femme. Elle devint docilement tout ce que lui suggéra notre imagination, dans un formidable kaléidoscope de métamorphoses. Quelquefois, je m'efforçais de pénétrer dans son esprit, mais cela m'était impossible. Si la créature s'était révélée capable de capter notre pensée, me demandai-je continuellement, était-elle également capable de penser ? A présent, je sais que son psychisme diffus lui permettait de comprendre et de vouloir, sans toutefois lui autoriser, en dehors de son milieu, une vie autonome durable. Pour cela, il lui fallait assimiler un cerveau humain ! »

Wrede alluma une cigarette et aspira profondément quelques bouffées.

– « Avec le temps, elle commença à se soustraire à notre contrôle mental. Elle avait énormément grandi, tellement que nous avions été contraints de rénover radicalement toutes les installations. Elle refusait d'épouser les formes que nous lui suggérions et elle demeurait inerte durant des jours et des jours, semblable à un énorme bloc de pierre vivante, pour exploser ensuite à l'improviste en une forme humaine. Elle voulait être HOMME ! Et elle imitait la créature humaine à la

perfection, du moins pour ce qui concernait l'apparence extérieure. Sauf le visage. En fait, le visage restait lisse, sans yeux, sans nez ni bouche : lisse comme la coquille d'un œuf. Toutefois, nous nous aperçumes qu'elles pouvait nous voir, comme si tout son épiderme était à même d'enregistrer les images, et à présent je sais que sans posséder de bouche elle pouvait aussi produire les vibrations sonores correspondant aux sons et aux inflexions de notre langage dont elle avait appris les schémas logico-sémantiques dans notre esprit-même, tout comme elle pouvait s'alimenter au travers de sa peau par un processus complexe d'absorbtion et d'assimilation des substances solides, liquides ou gazeuses. »

Wrede fit une pause et resta durant quelques minutes le visage immobile et le regard cloué sur mon épaule. Peut-être l'alcool commençait-il finalement à faire son effet, ou peut-être s'attendait-il à ce que je dise quelque chose. Mais que pouvais-je lui dire ? Ce que j'avais de mieux à faire, c'était encore de me taire et de le laisser parler. A la fin, il reprit sa narration.

– « Une nuit, Beinster me téléphona depuis le laboratoire, en proie à une vive excitation. Il affirmait que la créature lui avait parlé et il semblait complètement affolé. Je courus aussitôt auprès de lui. »

Wrede se passa une main sur les yeux, comme pour chasser une vision désagréable. « Lorsque j'arrivai au laboratoire, je le découvris mort : décapité. La créature avait disparu et, avec elle, la tête de Beinster. »

Wrede se leva et fit quelques pas de long en large. Il alluma nerveusement une cigarette qu'il éteignit aussitôt après. Puis il se versa à boire.

– « Je vécus des mois terribles. Mais je ne soupçonnais pas encore l'incroyable vérité et je ne réussissais pas à comprendre. Et puis, la police, l'enquête, les journaux... ce fut effroyable. La nature de nos recherches était restée secrète et je crus interpréter la volonté de Beinster en faisant en sorte que rien n'en filtre au cours de

l'enquête. » Il eut un sourire amer. « Fou ! Oui, fou que j'étais ! Je ne savais pas que je faisais leur jeu ! »

– « Le jeu de qui ? » ne pus-je m'empêcher de demander.

– « Mais vous ne comprenez donc pas ? Je me suis tu alors, mais si j'avais raconté tout ce que je savais, peut-être m'aurait-on cru. A présent, au contraire, plus personne ne me croit ! »

Il s'assit à nouveau devant moi.

– « La vérité me fut révélée presque un an après. Je pensai devenir fou ! Cela dépassait l'entendement... Mais il vaudrait mieux que je raconte tout cela dans l'ordre. »

L'homme fit une pause et, encore une fois, je me demandai s'il n'était pas opportun de ma part d'intervenir par quelque observation, mais je n'en fis rien : il était désormais tout à fait lancé.

– « C'est arrivé dans le train, près de Liverpool. J'étais seul dans le compartiment. A un certain moment, un homme entra, dans la cinquantaine et d'une allure plutôt distinguée, et il s'installa en face de moi. Je regardai son reflet dans la vitre et, presque immédiatement, je sentis son regard se poser sur moi avec une insistance inhabituelle. Je n'avais pas envie de parler et je décidai de l'ignorer, mais je me rendis bien vite compte que c'était tout à fait impossible. A la fin, je me résignai à subir sa conversation. Et peu à peu je m'aperçus... »

Wrede se pencha en avant et approcha son visage du mien. Son haleine était insupportable. « Vous ne me croirez pas, » chuchota-t-il, « mais je vous jure que c'est la pure vérité : cet homme, c'était Beinster ! »

– « Beinster ! » m'exclamai-je. « Mais n'était-il pas mort ? »

Wrede s'abandonna, comme épuisé, contre le dossier du fauteuil. « Il ne lui ressemblait pas tout à fait, mais pourtant c'était lui. Ou, pour être plus exact, il s'agissait de la créature enfuie du laboratoire, celle qui avait assimilé l'esprit de Beinster.

– « Mais son visage ! » protestai-je. « Ne m'avez-vous pas dit tout d'abord que le visage de cet être n'était pas parvenu à reproduire le faciès humain ? »

– « Il portait un masque, » expliqua Wrede, « un invisible masque d'une subtile substance plastique qui reproduisait les traits humains à la perfection. Naturellement, je ne m'en serais jamais rendu compte, mais Beinster me le fit comprendre. »

– « Je n'arrive pas à vous suivre, » répliquai-je. « Si l'esprit de Beinster avait été, pour ainsi dire, absorbé par la créature, comment avez-vous fait pour le reconnaître ? »

– « Il se trouvait prisonnier dans le corps du monstre mais il n'avait pas encore entièrement perdu sa propre individualité. Il se dévoila peu à peu, au travers de détails presque insignifiants mais qui ne pouvaient échapper à quelqu'un comme moi qui avait vécu près de lui durant tant d'années : sa façon toute personnelle de parler, de choisir les mots, de construire les phrases était inimitable. Je parlais donc à Beinster. Et dès que je m'en rendis compte, ce fut comme si une décharge électrique venait de me traverser. J'étais bouleversé, mais je n'arrivais pas encore à comprendre. A la fin, la vérité illumina mon esprit en une atroce explosion. L'horreur me bouleversa. J'aurais voulu hurler mais aucun son ne sortait de ma gorge contractée. Pendant ce temps, Beinster continuait de bavarder tranquillement comme si de rien n'était. Alors je compris qu'il ne pouvait pas se révéler ouvertement à moi car la créature ne le lui permettait pas ! Patiemment, feignant de ne pas me reconnaître afin de ne pas éveiller les soupçons de son propre geolier, Beinster tentait de communiquer avec moi, de me révéler son secret. Je devais jouer le jeu, et je pris garde à ne pas trahir mon agitation. »

– « Mais êtes-vous vraiment certain qu'il s'agissait de Beinster ? » objectai-je. « Ne pouviez-vous pas vous être

trompé ? Vous admettrez que ce récit est peu crédible, pour ne pas dire invraisemblable. »

Wrede me lança un coup d'œil furibond mais il réussit à se dominer : « Bon Dieu oui, c'était lui ! C'était lui sans le moindre doute ! Il était prisonnier de cet horrible monstre qui, grâce à lui, parvenait à demeurer en vie et à se faire passer pour un être humain. Et ainsi, j'en vins à connaître l'épouvantable vérité : la créature se reproduisait, s'était déjà reproduite de nombreuses fois ! Par scission. Elle abandonnait alors momentanément la forme humaine. D'autres monstres étaient déjà disséminés de par le monde à la recherche de proies et ils se multipliaient rapidement, selon une progression géométrique : à la fin, l'humanité entière devait tomber complètement en leur pouvoir. »

– « C'est horrible ! » réussis-je à articuler. « Mais c'est une histoire trop fantastique. Elle ne peut être vraie. »

Wrede se tordit les mains dans une attitude désespérée. « Vous *devez* me croire ! L'humanité entière est devenue désormais un seul et immense pacage pour ces immondes vampires. Bientôt, ils auront peuplé toute la Terre et les hommes auront complètement disparu, engloutis par ces horribles créatures. Ils se reproduisent selon une progression géométrique, parvenez-vous à vous en rendre compte ? »

Il avait la voie empâtée caractéristique d'une ébriété avancée : je remarquai qu'il avait absorbé à lui tout seul plus d'une demi bouteille de Scotch. Il tenta de se soulever du fauteuil mais en fut incapable : l'ivresse subite et violente l'empêchait d'accomplir le moindre mouvement. Ses yeux vitreux attachaient sur moi un regard absent, vide.

– « Si on ne réagit pas immédiatement pour faire face à cette situation, si on ne trouve pas au plus vite un moyen efficace pour se libérer de ces monstres, c'en est fini de la race humaine, » conclut-il d'une voix chargée d'angoisse.

– « Que faudrait-il faire, selon vous ? » demandai-je, intrigué.

– « En premier lieu, soumettre à de périodiques contrôles biologiques toute la population adulte. Oui, je sais, c'est une entreprise énorme, de longue haleine, coûteuse et, peut-être, tout à fait inutile. En second lieu... Oh, mais pourquoi est-ce que je vous parle de tout ça ? A quoi cela sert-il ? Personne n'a jamais voulu écouter mes propositions. Les hauts fonctionnaires, les chefs de gouvernement auxquels j'ai adressé mes lettres ne les ont jamais prises en considérations, me jugeant sans doute exalté ou fou. Peut-être aurais-je dû me faire connaître en personne, tenter de les convaincre par moi-même. Mais je ne le pouvais pas parce que cela signifiait sortir à visage découvert et m'exposer à l'attaque de ces êtres effrayants, lesquels n'auraient pas tarder à m'éliminer. Je dois rester dans l'ombre parce que je suis le seul être humain à connaître leur secret. Je constitue pour eux leur unique point faible, la seule possibilité à plus ou moins longue échéance de péril réel. »

– « Vous n'avez jamais craint de vous adresser à des personnes qui seraient déjà tombées sous le contrôle des monstres ? » observai-je. « Compte-tenu de leur importante position dans le domaine politique ou social, leur assimilation devrait constituer pour ces créatures l'un de leurs premiers objectifs. »

Je me rendis compte que mes paroles l'avaient impressionné. Il me regarda avec un air égaré. « Ce serait terrible ! » balbutia-t-il. Ses mains semblaient agitées d'un tremblement incontrôlable.

Je me levai et me penchai sur lui en posant mes mains sur les accoudoirs de son fauteuil. « Ne craignez-vous pas de vous faire repérer par ces monstres en allant ainsi raconter autour de vous votre dangereuse découverte ? » lui reprochai-je. « Pourquoi le faites-vous ? »

– « J'ai besoin de me confier à quelqu'un, » se lamenta-t-il. « C'est terrible de supporter seul le poids d'un aussi

atroce secret ! Mais je ne parviens à convaincre personne : on ne me croit pas, on me rit au visage, on me prend pour un ivrogne... Vous, vous me croyez, n'est-ce pas ? »

– « Vous ne devriez pas vous laisser aller de la sorte, » continuai-je. « Il se pourrait que je sois moi aussi l'une de ces monstrueuses créatures. »

– « Impossible ! » protesta-t-il. « Je vous aurais reconnu sur l'instant. Ils ne sont pas capables de me tromper. »

Il avait un rire stupide, émoussé, typique de l'ébriété extrême.

Alors, j'ai enlevé mon masque.

Titre original : Minaccia occulta
Première parution : Cosmo Informatore
n° 1-2 mars/juin 1976
Traduction : J.P. Fontana

CAVALIER

REMO GUERRINI

*L'*heroic-fantasy *n'est pas un privilège réservé aux seuls anglo-saxons. Récemment, Giuseppe Pederiali, par exemple, a publié un livre étonnant :* La Città del Diluvio. *Voici, sous la plume de Remo Guerrini dont les lecteurs de FICTION ont déjà pu apprécier récemment une autre nouvelle :* Carnaval, *un récit remarquable par le ton comme par l'indéniable poésie qui caractérise le plus souvent l'écriture de nos voisins.*

LA première nuit de printemps, les loups-garous sont descendus au village, blancs comme la lune, et ils ont égorgé le mouton du vieux Grieg. Les aïeux des aïeux de Grieg sont arrivés du couchant voilà plus de cent ans, ils ont taillé les branches des chênes à l'orée du bois et ont dressé la première palissade. Les aïeux de Grieg sont nos ancêtres à tous.

Les mâles de nos troupeaux donneront des agneaux aux femelles de Grieg durant de nombreuses années encore, mais c'est bien la première fois que les loups-garous ont descendu les pentes des monts azurés pour venir jusqu'à l'intérieur du village.

Grieg a donc réuni l'assemblée. Nous avons mangé ensemble les restes du mouton puis, quand le vent a fraîchi, les femmes ont apporté les châles et les peaux d'ours et les chefs de famille se sont rassemblés autour du feu, sur la place. Il n'a pas été nécessaire de faire de longues phrases, entre nous. « Une épée ». « Des flèches ». « Des armes d'argent ». Certes, l'argent les consume et fait devenir grise et noire leur robe de lait ; mais qui a de l'argent au village ? « Nous pouvons faire fondre l'icone de grand'mère Lara, une poignée d'alliances, une cuillère... et nous n'armerons qu'un seul guerrier. » Seulement, ceux qui ont de l'argent, dans les villages d'au-delà des monts azurés, le mettent à l'abri. A minuit, les loups ont hurlé sur les pics : ils riaient de nous qui retournions à nos cabanes, la tête basse.

Il existe un endroit, aux limites du monde, à huit jours de marche vers le levant, où l'on trouve de l'argent dans les tuiles des toits, dans la vaisselle et jusque sur la dentition des gens. C'est le pays des Seigneurs du Temps. Chaque année ils disputent un tournoi, et le vainqueur reçoit justement une grande armure d'argent, et un estramaçon, une pique, un écu et un poignard, tout en argent aussi.

Je me le rémémorai à l'improviste, avant de m'endormir, ce même soir : c'était écrit dans un vieux livre, dans la poussière d'une malle héritée d'un autre écrivain. J'enfilai mes chausses en peau de chèvre, j'ouvris la porte et le vent siffla dans la cheminée, envoyant des braises dans toute la pièce. Je n'avais pas envie de trouver les loups en chemin, aussi je courus dans le sentier obscur et frappai furieusement à la porte de Grieg.

Une semaine plus tard, Cavalier partit.

Il ne s'appelait pas vraiment Cavalier, mais il était le seul d'entre nous à avoir jamais possédé un cheval. Un matin – cela doit faire à présent une vingtaine d'années – grand'mère Lara s'était présentée sur la place avant les rayons du soleil et elle avait vu, près des pierres du foyer désormais éteint, un grand cheval gris, et un paquet informe. Le paquet, c'était Cavalier : quelqu'un l'avait apporté durant la nuit et avait disparu ensuite dans l'obscurité. Cavalier grandit et le cheval vieillit. Quand le jeune garçon atteignit dix-huit ans, le cheval mourut. Ainsi Cavalier partit-il à pieds pour le pays des Seigneurs du Temps, avec deux chèvres en laisse.

Les jeunes filles lui avaient brodé une casaque verte et le forgeron avait démonté une charrue pour façonner l'estramaçon. Grand'mère Lara, qui avait été un peu sorcière dans sa jeunesse lorsqu'il suffisait d'assagir les nigauds et de faire disparaître les verrues, grand'mère Lara, donc, avait achevé à son intention le plus grand charme jamais exécuté durant sa vie entière : un ruban rouge qui nouait ses cheveux réunis en tresse. « Tant que tes cheveux seront ainsi serrés, il ne pourra rien t'arriver de pire qu'un petit rhume ». Personne n'y croyait bien entendu, Cavalier lui-même sourit et serra le nœud de la laisse des chèvres. Puis il s'éloigna, accompagné jusqu'aux premiers arbres par les cris des enfants.

Toute l'histoire pourrait s'achever là puisque je dois bien avouer n'avoir pas vu de mes propres yeux ce qui est

arrivé ensuite. Pourtant, dans le livre du village que je tiens à jour grâce aux nouvelles qu'apportent les voyageurs, la suite a été rédigée. C'est le fruit des récits des pèlerins, des phrases poussées par le vent, des rêves qui se forment à l'approche de l'aube, quand le songe devient prophétie, et quelquefois aussi, des inventions nées dans ma propre tête. Et lorsque quelqu'un lit dans le livre, ou bien que je raconte cette histoire, je m'empresse toujours de le préciser. Jusqu'à cet endroit, je garantis personnellement la véracité des faits, mais pour le reste... eh bien !, il faut avoir foi dans les dires des pèlerins, du vent et des rêveries matinales.

Cavalier détermina sa route selon les carrefours, ignora la vision des demoiselles près de la source qui l'attiraient avec leurs seins d'albâtre, et il s'enfonça dans la forêt où le ciel est couleur d'émeraude et où la terre se couvre de mousse verte : là, il tua la première chèvre et la fit rôtir.

Au crépuscule du huitième jour, il grimpa sur une branche, regarda vers l'horizon et ne vit rien. « C'est sans doute vrai qu'il y a huit jours de marche mais, même dans les fables, les cavaliers ne font pas le chemin à pieds, » maugréa-t-il en redescendant au sol.

Le matin suivant, la route commença à monter. La pente avait surgi à l'improviste dans la brume que le soleil n'avait pas encore dissous. Mais Cavalier attendit en vain les rayons dorés : le ciel s'éclaircit un peu, puis il devint gris, et enfin blanc comme durant les mois de neige. Et le soleil resta caché. « Et la route monte... monte. Où va-t-elle me conduire, misère ? » Lorsque la deuxième chèvre ne voulut plus rien savoir, stupide chèvre !, il la tua et la fit rôtir elle aussi.

Enfin le sommet fut atteint, une glaciale plaque d'ardoise. Dans la brume claire, sa vision ne dépassait pas les dix pas. Il s'assit pour se reposer, déposa sa besace et planta l'épée dans le tronc d'un laurier. Quand il retira la lame de l'écorce, celle-ci se referma comme

une blessure qui se cicatrise ; Cavalier frissonna et commença à descendre. Pour se donner du courage, il chercha un nom drôle pour baptiser ce monde si étrange, plein d'ombres qui surgissaient soudain de nulle part et devenaient des arbres desséchés, des roches. Il n'y parvint pas. Dans sa tête ne virevoltaient que des noms aux consonnances lugubres.

La descente dura un jour et une nuit. A l'aube du second jour, il émergea du brouillard et au bas de la pente, sur le rivage d'une mer limpide et calme, il découvrit le Pays du Temps.

Il est difficile d'imaginer un tel lieu, m'ont expliqué les pélerins : des maisons basses faites de marbre, des rues droites et couvertes de poussière qui mènent toutes à la plage. Près de l'eau, entre le bourg et les digues, le château des Seigneurs est armé de tours de verre, fines et comme agrippées au ciel par leurs créneaux acérés, avec plein de canons dirigés du côté de la mer.

Assis sur un rocher, Cavalier doit avoir contemplé toutes ces choses avec stupeur. Puis les corbeaux albinos l'aperçurent et portèrent la nouvelle en ville. Les Seigneurs du Temps ont appris à parler à leur corbeaux et ils en ont fait d'excellents messagers, aussi lorsque Cavalier s'attacha l'épée au côté et recommença à descendre vers le fond du val, les oiseaux retournèrent en grand vacarme vers les tourelles du château.

Il rejoignit la cité en hâte et il y pénétra, plein de curiosité. Vêtu de vert, avec ces armes ridicules qui pendaient dans son dos, il chemina lentement dans les ruelles blanches. Les couleurs, dans la Cité du Temps, ne sont que nuances dans un océan blanc. Et la casaque de Cavalier paraissait véritablement provenir d'un autre monde.

Enfin, un corbeau descendit du ciel et se percha sur son épaule. « Viens au château, » dit-il, « la reine t'y attend. »

Cavalier entra dans le salon et les dames, les magiciens et les seigneurs rirent tous de bon cœur.

– « Viens ici ! » fit la reine.

Comment se comporte-t-on devant une reine, Cavalier ? Au village, la seule personne d'importance est Grieg, et aussi grand'mère Lara. Mais cette reine-là ? Il resta immobile cloué par l'émotion et regarda cette femme aux cheveux longs et noirs assise sur un trône d'ivoire. Il inclina la tête, jeta son épée sur le dallage et dit : « Je suis venu pour le tournoi. »

Les éclats de rire se perdirent dans les corridors et résonnèrent jusque dans les oubliettes. Un vieillard au visage vide et qui ressemblait à l'enchanteur Merlin s'approcha avec un parchemin à la main. « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

– « Cavalier, » (nouvel éclat de rire). « Mais il faudra que vous me prêtiez un cheval. »

– « Tu es le treizième sur la liste. Mais tu as de la chance. Un jour de plus et il n'y aurait plus eu de place pour toi. Reviens demain au crépuscule. »

Lorsqu'il sut quel était le *véritable* prix pour le vainqueur, Cavalier pâlit. Les pièces du palais avaient de hautes murailles et des plafonds d'onyx. La reine le regarda avec des yeux rieurs : pelotonnée sur la vaste fourrure d'un animal que Cavalier n'aurait pas su identifier, elle l'excitait et l'embarrassait tout à la fois.

– « Tu ne le savais pas ? » dit-elle.

– « Je croyais que tu étais déjà mariée, » fit-il. Il apprit ainsi que les Seigneurs du Temps étaient immortels – sinon quels diables de seigneurs auraient-il été ? – et que l'ennui était leur maladie la plus terrible qu'ils combattaient en mer.

– « Mais la reine est la plus atteinte, » dit-elle. « Aussi, chaque année, je mets ma propre couche en compétition.

Et l'armure d'argent n'est que la tenue habituelle de l'époux de la reine, du roi en somme. »

Cavalier dormit d'un sommeil agité dans un coin de l'antichambre du château. Il rêva qu'il combattait contre la grande armure, mais les coups de son estramaçon s'abattaient vainement sur la cuirasse d'argent qui résonnait sourdement, comme s'il n'y avait personne à l'intérieur.

Puis il se réveilla et descendit dans la cour. La nuit, au Pays du Temps, était sans étoiles, comme un manteau noir jeté sur le ciel, avec une lune minuscule et faiblarde suspendue au-dessus des flots.

A l'aube, un grondement secoua le château et les rues de la bourgade. La foule se précipita sur le môle : à l'horizon, sur l'océan dense comme du lait de chèvre, la caravelle grandissait rapidement, voiles déployées bien qu'aucun filet de vent ne soufflât sur le port. Au fur et à mesure qu'elle s'approchait, Cavalier distinguait de plus en plus nettement la membrure et le bordage, le mât principal, grêle et haut, les hunes qui ressemblaient à des ampoules de verre, le visage des guerriers penchés sur les rambardes.

La nef approcha en silence. Dans ses entrailles, à travers les flancs de cristal, on distinguait le butin d'une chasse fructueuse. Les matelots descendirent un à un, jusqu'au dernier, puis l'armure d'argent étincela sur la passerelle. La foule s'ouvrit et la reine s'avança au-devant de l'armure. Le roi ota le heaume avec difficultés, ses cheveux blancs se dénouèrent, il s'inclina et lui baisa les mains. C'était son dernier jour de règne : il donna le bras à la femme mais ce fut elle qui parut le soutenir tandis qu'ils se dirigeaient vers le château, devant les porteurs chargés des ballots et des caisses du buttin.

Quand le ciel se mit à virer au gris, signe du crépuscule, les corbeaux albinos volèrent dans les rues et

au-dessus des champs pour annoncer le tournoi. Les mains allumèrent des feux dans la cour du château, le trône d'ivoire fut porté en plein air et la reine s'assit en face des chevaliers. Merlin lut sur le parchemin les treize noms. Lorsqu'il prononça « Cavalier », simplement, sans aucun titre nobiliaire, les visages des seigneurs s'éclairèrent d'un sourire et leurs yeux coururent vers la casaque verte, si voyante, et vers l'épée de fer.

La première épreuve ne dura pas. « Plus brûlante que le feu, plus tranchante qu'une épée, plus acérée qu'une pointe de glace, » dit la reine. « Qu'est-ce ? ».

Un a un, les princes murmurèrent une réponse à l'oreille attentive de Merlin. « La langue », proposa Cavalier, et avec lui trois uniques concurrents qui passèrent donc avec succès le concours des devinettes. L'époux de la reine doit être fort mais aussi subtil.

Ce qui suit n'a pas été écrit dans le journal du village. C'est un épisode que l'on ne conte qu'aux amis sûrs et pas simplement par l'amour du mystère mais, comment dire ? par délicatesse. Pourtant, c'est peut-être l'épisode qui permet le mieux de comprendre la suite, au point que les lecteurs qui ne jouissent pas de ce privilège me contraignent à d'extravagantes paraphrases afin de donner quelque logique à une séquence boîteuse.

– « Il porte la mort sur lui, » dit la reine en regardant du côté de l'horizon obscur.

Cavalier était assis avec elle sur la plage sableuse, près des murailles du château. « Il fait froid, » murmura-t-il, et un nain s'approcha avec un vase de bronze dans lequel brûlait une flamme bleue.

– « Un combat s'est déroulé dans l'avenir, » expliqua la reine, « avec d'étranges hommes qui ne portaient pas des épées mais des arquebuses tirant des flèches de feu. Le roi a été touché. Depuis, il sent la mort sur lui. »

– « Il n'y a qu'un seul Seigneur du Temps, tu sais, de même qu'il n'y a qu'une seule Dame, » continua-t-elle. « Au château vivent des chevaliers, des princes et des magiciens, mais la plus grande partie des gens de ce pays ne possède rien. Elle vit dans des maisons de marbre uniquement parce qu'il faut des bras et des jambes robustes pour construire les palais, s'occuper des champs et manœuvrer la grande caravelle qui voyage dans la Mer du Temps, cette mer qui permet les incursions dans le passé et dans le futur, mais plutôt dans le passé parce que les guerres de l'avenir sont plus périlleuses, les peuples plus cruels et les armes plus meurtrières. »

Cavalier regarda ce visage blanc, aux grands yeux couleur de châtaigne et à la peau comme de la soie sous la tenue légère. « Tu es ennuyée pour lui ? » demanda-t-il.

La reine secoua la tête. « Je l'envie au contraire. L'éternité est une malédiction que les Seigneurs portent sur eux comme un manteau d'épines. Le roi va devenir l'un de ces privilégiés qui parviennent à en sortir. Je ne l'aime pas. On ne peut pas aimer quelqu'un que l'on connaît depuis toujours. »

Cavalier lui caressa une main : il retira aussitôt le doigt. « Excuse-moi, » dit-il, « je ne peux pas comprendre. Ma vie s'échappe comme l'eau d'une source, et elle s'écoule vite. »

– « Quand le ciel s'endort et qu'il semble s'étirer et s'allonger sur l'horizon, je pense à la vie dans le monde extérieur, » murmura lentement la reine. « Aucun de ceux qui, comme toi, sont arrivés jusqu'ici n'est jamais retourné en arrière. Nous les tuons et leurs os indiquent le chemin dans la montagne. Personne ne peut s'échapper du Pays du Temps. »

– « Les chevaliers de demain... »

– « Oh ! quelques-uns ont été miens, autrefois, d'autres ne sont jamais parvenus à gagner le tournoi. Les plus fortunés sont ceux qui me possèdent durant une seule

année après laquelle ils meurent au cours des épreuves suivantes. Ils ont tout, dans un bref laps de temps. Tu ne peux pas comprendre quelle tristesse c'est de devoir jouer ce rôle de... courtisane durant l'éternité. Tu dois vaincre, demain. Je te veux. »

Les gens du bourg applaudirent lorsque Cavalier planta son épée dans la poitrine de son adversaire. Le combat avait été facile : Polidoro avait empoigné l'épée avec élégance, il s'était moqué de la lame mal trempée de Cavalier et avait mimé une feinte pour déséquilibrer sa garde. Cavalier avait seulement poussé l'estramaçon, insouciant des esquives et des parades, et la cuirasse puis la poitrine de Polidoro s'étaient ouvertes comme une coquille de noix. Voilà quelqu'un de bien frêle, Cavalier, mais prends garde car, demain, l'ultime épreuve autorisera aussi l'usage de la magie.

Les armes de Cavalier disparurent durant les funérailles du roi. Les corbeaux avaient annoncé sa mort à la fin des duels. Son agonie a été douce, » dit la reine aux dames et aux magiciens. « Il a demandé qu'on lui rende les mêmes honneurs qu'à ses aïeux. »

C'est ainsi que Merlin dépouilla le grand corps de son armure, le vêtit d'azur et le disposa dans une chaloupe de verre, regard tourné vers la proue. A la poupe, il fit placer les armes disposées comme un trophée. Puis la minuscule voile se gonfla sous le souffle d'un vent qui n'existait pas, et le cercueil se perdit en mer, du côté du passé.

Ensuite, Cavalier s'aperçut du vol de ses armes. Dans l'antichambre du château, là où il dormait appuyé à sa besace, il y avait encore le ceinturon, mais le fourreau de l'épée et la gaine du poignard étaient vides.

– « Il n'y a pas de voleur en ce pays, » fit Merlin. « Sans armes et sans magie, quelle joute pourras-tu jamais soutenir demain, Cavalier ? Et il n'y a pas de gendarmes au château, rien que des seigneurs et des nains

malicieux. « Il interrogea les corbeaux albinos qui croassent et tournent en rond au-dessus du palais, du bourg et des champs, mais en vain. « Il n'y a pas de voleurs ici, » répétèrent-ils. « A qui pourrait servir ton épée, Cavalier ? »

La reine le consola. « Qu'importe ? » dit-elle en se déshabillant lentement dans sa chambre d'onyx. « Tu resteras au château, mes forgerons feront pour toi de nouvelles armes et tu triompheras dans le prochain tournoi comme tu le mérites. Une année est vite passée, ici, pour un étranger. Qui sait, peut-être t'emmènerons-nous avec nous à la chasse dans le Temps ? »

Le corps de la reine était tendre et blanc et ses seins étaient lourds dans les mains de Cavalier. Il lui dénoua les cheveux et l'étreignit. « Je ne puis attendre, » murmura-t-il. « Mon village a besoin de moi, et des armes. Les loups... »

– « Les loups descendent également jusqu'ici, quelquefois. Un misérable mâle qui s'est égaré dans la terre des brumes et ne retrouve plus le chemin du retour. Ce sont de pauvres bêtes effrayées... Et puis, tu le sais, on ne peut pas s'évader du Pays du Temps. »

– « Nous n'avons pas d'épées, ni d'arcs en argent, » répondit Cavalier qui sentait peu à peu s'éteindre en lui le désir de retourner. « J'aimerais combattre encore demain, » murmura-t-il.

– « Malheureux ! Gahlot est grand est fort, et c'est l'un de nos plus habiles magiciens, » expliqua la reine.

– « Quelqu'un m'aidera. » Ils s'endormirent ensemble et Cavalier rêva d'une caravelle chargée d'armes – ses armes – qui s'en allait dans le cours du temps malgré ses cris depuis le môle. Et elle emportait son épée et son poignard vers le passé. Et du côté du futur...

Il s'éveilla avec la fièvre au front, et une étrange sensation en lui.

– « Ne va pas combattre ! Reste ici ! » le supplia la reine en le caressant.

– « J'y retournerai au contraire. Oh ! oui j'y retournerai. »

Gahlot était vraiment gigantesque et solide. Son espadon était très long et de la grosseur d'une branche d'arbre, et il en donnait des coups violents. Cavalier se sauva et courut en faisant de grands cercles dans la grande cour. Les gens s'esclaffèrent. Jamais ils n'avaient assisté à une semblable finale de tournoi (et à dire vrai, même dans notre région on n'a jamais vu l'un des combattants d'un duel prendre ses jambes à son cou !). Gahlot était trop gros pour courir longtemps. Cavalier était maigre et léger : il s'arrêta à l'improviste et lança une poignée de terre au visage de son adversaire.

Gahlot utilisa alors son premier enchantement, et son espadon continua à combattre seul, en volant à mi-hauteur, tandis qu'il se frottait les yeux, immobile au milieu de l'arène.

Cavalier s'appuya du dos contre une porte. La lame se précipita. Il se jeta soudain de côté et l'épée se planta dans le bois avec force. Lorsqu'elle essaya de s'extraire du bois, Cavalier l'avait déjà solidement empoignée. Malgré tout, il n'est pas facile de combattre avec une épée qui se rebelle. Gahlot jeta alors le second sort : et l'espadon se transforma en serpent.

Cavalier le lui lança entre les jambes.

Les seigneurs ne sont pas accoutumés aux longs duels. Il arrive qu'ils meurent à la première passe d'armes. Gahlot hâletait et Cavalier recommença à courir. S'il avait de bonnes jambes, le combat serait vite fini et mes propres armes ne me serviraient vraiment à rien, pensa-t-il. Et c'est alors qu'il se souvint de son rêve et de son épée cachée dans le futur. Et il lui vint une idée, la seule qui pouvait encore le sauver.

Cavalier était le meilleur athlète du village. Il parcourait l'enceinte des maisons en moins d'une minute.

Il courut comme un fou en espérant avoir deviné juste. Et Gahlot n'eut pas le temps d'utiliser son troisième tour de magie.

Il franchit à la course le portail du château après avoir sauté les gradins quatre à quatre. Et il exulta parce que, à côté de sa besace, dans la vaste antichambre, son épée de bronze venait de réapparaître dans le fourreau en jetant alentour une bouffée de poussière de temps. Il avait eu raison en fin de compte : un magicien du Temps pouvait bien cacher quelque chose dans le futur mais il suffisait de patienter pour voir réapparaître le butin tôt ou tard. Et le voleur n'avait sans doute pas imaginé un aussi long combat !

Cavalier se glissa dans les appartements de la reine. Sur le carrelage, sur la vaste peau, il y avait son ruban. Il le noua en vitesse autour de ses cheveux.

Il retourna au dehors, et Gahlot cria : il lui jetait le troisième enchantement, le dernier autorisé à l'occasion des jeux, et une cage de cristal dressa autour de Cavalier des barreaux étincelants. Cavalier défit son ruban, et la prison disparut. Pour une fois, le charme de Grand'mère Lara avait fonctionné, il aurait dû s'y fier davantage dans son propre futur.

La tête de Gahlot vola au loin, tranchée net.

– « Tu as été splendide, » sussura la reine en le caressant. Mais son visage révélait sa préoccupation et en elle, il n'y avait pas seulement le plaisir qu'elle feignait d'éprouver ou qu'elle éprouvait réellement. « A présent, tu es mon mari ».

Cavalier sourit : « Je l'ai déjà été, hier. »

Il restait toujours une question dont il cherchait la réponse. « Qui lui avait dérobé ses armes ? Mais c'était facile à présent. Grand'mère Lara lui avait appris depuis qu'il était enfant à résoudre les devinettes et à tirer des déductions des choses même de la vie.

Il giffla la reine. Ce n'est que dans les contes que l'on ne frappe pas les reines. Cavalier la souffleta avec force. Puis il l'embrassa doucement sur les yeux et sur les joues trempées de larmes. « Tu n'aurais pas dû faire ça, » dit-il. « Tu savais que, de toute façon, je ne serais pas resté. Il m'était impossible d'attendre une autre année. »

Quelquefois, les rois et les seigneurs croient pouvoir s'amuser de ceux qui ne le sont pas. Et il arrive, quelquefois, qu'ils se fassent battre. C'est ainsi qu'une reine perdit le même jour un mari et un royaume pour un enchantement préparé sans précautions et un trop grand désir.

En fait, il existe une autre légende qui dit que si un mortel entre au Pays du Temps et parvient d'aventure à en sortir, malgré les sentinelles et la volonté des Seigneurs, alors le Pays du Temps lui-même redevient mortel comme aux origines. Cavalier démonta lentement la grande armure dont il fit un grand paquet. Il conserva seulement l'épée d'argent dans ses mains et plaça le paquet et la besace sur un cheval gris, puis il partit vers les montagnes.

Peu à peu, la légende se réalisa. Les tours effilées devinrent opaques, le verre vira au gris comme du marbre de cimetière et les murailles du château se couvrirent lentement de lierre sombre. La caravelle se transforma en pierre et s'enfonça dans les flots, mais le fond marin était bas et la nef devint un étrange récif que les crabes escaladèrent.

De même qu'une vague plus longue que les autres vient défaire les châteaux de sable construits en bordure de plage et dont les créneaux et les tours perdent très vite leur forme au point que la vague suivante nivelle le rivage, ainsi le Temps arriva au Pays des Seigneurs. Les arbres devinrent bruns, le môle fut submergé lentement et la lierre sécha sur la muraille. Les gens moururent de vieillesse, simplement.

Lorsque Cavalier atteignit la première cime et se retourna, il n'y avait plus qu'un amoncellement de roche noires sur le rivage. N'y aurait-il jamais eu de Pays du Temps, Cavalier ? Un corbeau arriva jusqu'à lui, aux plumes grises et à la voix désespérée. Le cheval à son côté et le corbeau sur l'épaule, Cavalier pénétra dans les nuées blanches.

Cavalier n'est pas encore revenu à notre village. Il s'est passé beaucoup de temps depuis qu'est survenu ce que je viens de raconter. Les loups-garous sont devenus plus audacieux et ont installé leurs tanières au milieu du bois, tout proche. Mais lorsqu'ils sortent au crépuscule pour enlever un agneau, nous espérons que Cavalier va apparaître à l'horizon, avec l'épée et l'armure d'argent.

Mais peut-être qu'une heure au Pays du Temps équivaut à mille ans dans le nôtre. Dans ce cas, Cavalier ne reviendrait que d'ici mille siècles, alors qu'il ne subsistera de nous pas même le souvenir. Ou peut-être ne vaut-elle qu'un instant, et Cavalier est peut-être revenu dans une telle hâte que nous ne l'avons pas vu. Il est arrivé voilà des années, très jeune, avec un cheval gris. Qui sait ? (Mais dans ce cas, où se trouve l'armure ?). En attendant, j'écris cette histoire.

Titre original : Cavaliere
Première parution : Anthologie « Oltre il tempo », Ed. Armenia – Robot Spécial, sept. 1977
Traduction de : J.-P. Fontana

LE PHÉNIX

UGO MALAGUTI

L'identité de chacun passe par le rattachement à la race ou à l'espèce. Elle implique probablement des relations avec d'autres êtres dont l'identité soit incontestable. Elle sous-entend l'existence d'un passé (mémoire) et ouvre un regard sur l'avenir. Mais ce n'est pas exactement en ces termes que Ugo Malaguti pose une question similaire.

DES cristaux de neige scintillent sous la pâle clarté des étoiles. Là-haut, sommeillent des constellations aux formes étranges, serties dans la lentille des horizons : grandes ailes déployées ou fines broderies tantôt carrées tantôt elliptiques, elles jettent leurs reflets pourpres et ondoyants sur les contours des montagnes qui se dessinent sous un ciel violine.

Il fait froid. La neige crisse sous les pas et son épaisse couverture efface toutes les formes du paysage. Dans le silence le plus complet, les étoiles et la plate étendue blanche se renvoient leur mutuelle splendeur.

La lumière est réapparue dans le ciel, au centre de ce rayonnant triangle de grosses étoiles qui constituent la constellation : *Aile de Phénix*. C'est moi qui l'ai baptisée ainsi, en souvenir d'une époque révolue depuis longtemps, où je croyais encore à l'histoire d'un être capable de renaître de ses cendres. On m'avait raconté cette histoire au tout début de mon existence, quand j'étais presque un enfant, et elle m'était toujours apparue comme étant le symbole de l'homme, jusqu'au jour où je découvris que le Phénix s'était évanoui avec les autres légendes et que les féeries que je m'inventais appartenaient désormais à un autre empyrée.

Cette lumière, je l'ai aperçue hier ; je la vois encore aujourd'hui et la nuit est tombée : un ciel aussi limpide est un des privilèges des plus précieux qu'offre le poste où je suis. Au centre de ma maison de verre, suspendue dans l'immensité vide, blanche et étoilée, je contemple cette lumière qui fait renaître un souvenir.

Dans ma maison, hélas, il n'y a pas de place pour les lumières.

Je sais bien de quoi il s'agit : un de ces complexes champs d'énergie qui se déplacent à grande vitesse ; un hameçon imaginaire piqué dans la courbe de l'espace-temps et qui se balance, çà et là, prisonnier de ce sillon particulier placé à mi-chemin entre la matière et la non-

matière ; un hameçon qui se promène lentement sur le courant du temps et de l'espace, à la recherche du gros poisson qui tendra le fil et établira le contact.

Mon explication n'est sans doute pas très scientifique mais cette comparaison me plaît beaucoup. La terminologie compliquée des techniciens ne me convient pas. Pour moi, le monde est composé d'hameçons, de poissons et de pêcheurs, de fusils, de gibier et de chasseurs, de guerriers, de cuirasses et d'épées. Au fond, le monde est bien ainsi, réduit à l'essentiel, et la fantaisie des savants s'applique à chercher de nouvelles formes, toujours plus élaborées, pour rendre la ligne plus solide, la cuirasse plus impénétrable et le fusil plus meurtrier.

Je me détourne de cette lumière dans le ciel et des étoiles pour regarder le plan transparent et brillant de ma table, les bobines bien ordonnées, l'antique papier que j'aime à recouvrir de ces signes qu'on appelle lettres et dont plus personne ne se sert car se fatiguer à écrire n'a aucun sens quand il suffit de penser pour concrétiser les idées qui vous viennent.

J'ai encore reçu un message, aujourd'hui. Quelqu'un du côté d'Achernan désirerait me rencontrer pour me soumettre un projet nouveau et original, qui ne manquera pas, dit-il, de solliciter « mon plus vif intérêt » et mon « plus grand enthousiasme ».

J'essaie de composer une réponse pour expliquer, avec le minimum de mots, que je n'ai jamais assisté à la naissance d'un intérêt ni pensé à décorer l'enthousiasme d'antiques grades militaires ; mais mon raisonnement serait trop subtil et trop banal, peut-être ; aussi j'y renonce. Il y a mille manières de dire : « Non merci ! », sans escamoter ni le premier terme pour ne laisser aucun doute, ni le second pour rester courtois.

Un autre message est enregistré sur une bobine en platine, une des plus raffinées et élégantes ; la qualité du son, les ornements de la bande traduisent la richesse, la classe et, également, la crainte de voir toutes ces choses

disparaître. La modulation de la pensée est celle, formelle et bien pesée, caractéristique du secrétaire général de mon agence. Un secrétaire général n'envoie pas ce genre de message sans motif grave, ou du moins, sans qu'une large part, très large part de sa fortune ne soit en jeu.

– « Je ne sais si tu écouteras mon message. Ton comportement est étrange, ces derniers temps, et je t'avoue que cela me préoccupe. Que signifie cette idée de t'installer, seul, sur ce monde périphérique, refusant tout contact ? Quelle est surtout cette fantaisie d'aller vivre en dehors de notre région pendant plus de cinq ans ? Tu n'ignores pas que tu es en train de compromettre la valeur juridique de ton contrat : cinq ans constituent la période maximum autorisée et quatre et demi se sont déjà écoulés. Dans six mois, nous n'aurons plus aucun engagement envers toi et il est inutile que je te rappelle que le salaire que nous t'accordons est l'unique moyen dont tu disposes pour satisfaire tes plus excentriques caprices, comme celui qui te possède actuellement. Quatre années ont été nécessaires pour te retrouver et six mois pour te faire parvenir ce message. Abandonne ta lubie immédiatement et reviens de toute urgence. »

Voilà le message tel quel : explicite, catégorique, sceptique, tout à fait digne de son auteur.

Quatre ans et demi : comme le temps passe ! Je ne m'en suis pas aperçu.

Quatre ans et demi et la lumière continue de jouer dans le ciel, entre les étoiles et les ombres de Phénix.

Quatre ans et demi, composés d'ondes aux parfums exotiques, d'univers aux frissons glacés, d'un fourmillement humain de voix, de visages de coutumes, d'images, de sons, de couleurs : un kaléïdoscope dans lequel le visage de l'Homme se fait et se défait sous toutes ses formes : grotesque, ridicule, courageux, héroïque, pathétique. J'ai connu les espérances de très peu d'individus, les astuces de beaucoup. J'ai vu resplendir les feux argentés sur le palais en cristal du roi de Véga et j'ai

vu ses souterrains en plomb : du plomb pour protéger les argousins contre les radiations qui détruisaient lentement les tissus vivants et les cerveaux des ennemis du roi de Véga. J'ai visité les forges d'Adelbaran, rougeoyantes de cuivre sous les rayons rouges d'une étoile rouge et j'ai vu le sang rouge des rebelles enfermés dans une éclatante cage de verre et d'acier, condamnés à être exterminés par la classe dirigeante qui avait assassiné les antiques propriétaires. J'ai connu les mines de diamants et de rubis de Betelgeuse, traversé la ceinture d'Orion et les jungles primitives d'Altaïr, immergées dans la candeur lactée d'un astre blanc auréolé de brumes opaques et je suis arrivé au bout de mon voyage, sous les rayons antiques de Dénébole. Tout au long de ma pérégrination, je n'ai cessé d'avoir peur devant le spectacle d'un monde rongé par la rouille, aux formes géométriques et incompréhensibles, constituant le muet message d'un peuple qui, des milliers d'années avant la naissance de l'Homme, a déserté la Galaxie, une Galaxie pourtant encore jeune, poussé soit par la crainte de cette jeunesse même, soit, hypothèse plus terrifiante, par le refus d'assister à l'errance inutile de nouvelles générations d'individus.

Quatre ans et demi, au cours desquels j'ai parlé et écouté de nombreux langages et dépensé beaucoup d'argent.

Quatre ans et demi, pendant lesquels j'ai visité des lieux anciens de quatre millions et demi d'années, connu les points de rencontre de quatre millions et demi de peuples qui parcourent les voies sidérales en quête de je ne sais quelles aventures.

La lumière est toujours là ; je la vois qui se fixe et se solidifie sur la platitude du ciel : l'hameçon a atteint sa proie ; l'énorme poisson planétaire a mordu ; un nœud d'énergie qui n'est pas de l'énergie, de matière qui n'est pas de la matière lie désormais mon refuge à quelque autre lieu. D'ici peu, un homme sortira par cette porte qui

s'est ouverte dans l'espace et dans le temps, un homme anxieux de me parler, de me juger, de me guérir de ma folie.

Avec un soupir, je me détourne une fois de plus des étoiles et j'abandonne mon bureau transparent : mieux vaut me comporter en hôte accueillant.

Ce n'est pas un fonctionnaire méticuleux et affairé, ni un banquier respectable et préoccupé, encore moins un journaliste désinvolte et sûr de lui. Une silhouette qui m'est familière, bien que je ne la reconnaisse pas immédiatement, surgit de la porte en titubant légèrement. Je l'identifie au fur et à mesure qu'elle se rapproche et ce ne sont pas quatre ans et demi qui nous séparent mais quatre siècles.

– « Je te cherchais, » dit-elle.

– « Tu m'as trouvé. »

Inutile d'édulcorer la simple vérité par des phrases superflues. Elle me cherchait et elle m'a trouvé. Sous la clarté des étoiles et sur la plaine blanche délimitée par le rougeoiement violine des montagnes, je n'éprouve pas le besoin de parler ; j'attends.

– « Tu es le centre des conversations, ces jours-ci, » dit ma visiteuse. « Certains pensent que tu soignes ta publicité, d'autres que l'argent t'est monté au cerveau. »

– « Peut-être. »

– « Quant à moi, j'étais curieuse de savoir. »

– « Tu étais curieuse. » Après une pause, j'ajoute : « Tu voulais savoir. »

Enfin, je regarde à nouveau les étoiles et je lui demande :

– « Les autres sont-ils au courant ? »

Elle sourit en hochant la tête :

– « Je ne crois pas. En fait, je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'ils te cherchent. Les avocats sont les plus mécontents car, prétendent-ils, tu as violé mille clauses de mille contrats et ils veulent te citer devant les tribunaux pour mille formes de préjudices. Les banquiers

s'agitent beaucoup désirant te proposer mille affaires, conclure mille tractations et te rendre mille fois plus riche. Ton agence reste très sérieuse, très professionnelle et très sévère et tes collègues, une fois les fenêtres closes, se cachent sous leurs vastes bureaux pour hurler leur rage et leur crainte de perdre toute leur fortune. »

– « Vraiment ! » Je souris. « Ce n'est pas digne d'eux, ou plutôt si. J'ai essayé d'effacer mes traces. »

– « Pourquoi ? »

– « Afin qu'ils ne puissent pas me trouver et me convaincre que je commets une sottise et que je ne dois pas cracher sur la chance que j'ai. »

– « La chance ? »

– « Oui, la chance. »

– « Tu appelles cela de la chance ? »

J'acquiesce : « Comment appellerais-tu cela, toi ? »

Dans ma maison de cristal, au cœur d'un univers d'étoiles, de neige et de montagnes, j'allume un feu qui ressemble à un vrai feu avec les circuits électroniques qui crépitent allègrement comme de vieux fagots secs dans une antique cheminée. J'allonge mes jambes pour m'installer plus confortablement, je prends une cigarette et je souris d'aise.

– « As-tu fait le tour de la Galaxie ? » continue mon interlocutrice », as-tu trouvé les réponses que tu cherchais ? »

– « Je ne peux pas dire que j'ai tout vu. En quatre ans on ne peut visiter que très peu de lieux. Je suis arrivé à la conclusion que personne, jamais, ne réussira à traverser la Galaxie entière ; mais au fond, cela n'a aucune importance. »

– « Aucune importance ? »

– « On a déjà dit qu'il n'y avait rien de neuf sous le soleil. J'irai même plus loin : il n'y a pas de nouveau

soleil, dans tout l'univers ; ils dispensent tous la même lumière ; alors à quoi bon chercher ? »

Elle me regarde songeuse :

– « Le grand disparu : le célèbre Hélios, qui, au sommet de son mythe, s'évanouit en une nuit, laissant les hommes dans le doute et l'incertitude. Tu es celui qui a eu le courage de tout abandonner pour poursuivre son propre rêve. »

– « C'est exactement moi, » dis-je en souriant.

– « Mais quel est ce rêve ? Nous nous sommes connus il y a bien longtemps, Hélios... Bien avant qu'on ne t'appelle ainsi. »

– « Et bien avant que tu ne sois Sélène et que ne commence ton propre mythe. »

– « C'est vrai. » Elle sourit à son tour. « Un mythe, c'est bien commode parfois. Que de chemins seraient interdits et que de portes fermées, sinon ! »

– « Tu cherchais quelque chose et moi j'avais déjà trouvé. C'est peut-être la raison de notre rencontre ; nous avons fait un bout de route ensemble. Maintenant, tu es ici... Et je n'aurais jamais pensé que, parmi tous les êtres de l'univers, tu sois celui qui consacrerait un peu de son temps précieux pour venir rendre visite à un ami que tu n'avais pas vu depuis si longtemps. »

Le feu est chaud, joyeux ; il donne un sentiment d'intimité. Je prends conscience que, dehors, la neige est froide et les étoiles lointaines. Ma compagne reprend :

– « Mais pourquoi ? Pourquoi avoir tout abandonné ? »

– « Pourquoi ? Connais-tu les motifs de tes actes ? Une envie. Je me suis demandé la raison de notre fatigue, de nos rêves, de notre obéissance à tout ce qu'on nous imposait. J'ai désiré être libre... Libre : un joli mot. J'ai voulu voyager, connaître le monde des étoiles et me retirer enfin dans ce lieu solitaire, en tête-à-tête avec mes pensées, sans une foule pour me bousculer, me dire ce

que je devais faire, se préoccuper de moi et de mes affaires. »

– « Tu as beaucoup voyagé », dit Sélène. » Tu as laissé ton souvenir dans chaque lieu important. Je crois avoir suivi ta route avec toujours une semaine ou un jour de retard. Je pense avoir connu les mêmes gens et les mêmes choses que toi. Il y a beaucoup de gens et beaucoup de choses dans ma mémoire et il en est que je comprends très bien, d'autres pas du tout. Ce qui m'a paru le plus difficile a été de trouver ton repaire, identifier ton propre monde parmi tant d'autres, déterminer, au milieu de tant d'émanations de vie, celle qui t'appartenait. »

Je souris encore :

– « Les autres m'ont également trouvé, mais personne n'est venu ; j'ai reçu une quantité de messages me demandant de rentrer. »

– « Oh ! Ils se préoccupent beaucoup de toi. Ils étaient déjà inquiets quand je suis partie, peu de jours après ta disparition. »

– « Je crois qu'ils se soucient surtout de l'argent que mon retour pourrait leur faire gagner. Tu es venue aussi pour me dire de rentrer ? »

– « Non ! Je pense que non. Je suis venue plutôt pour te conseiller de t'en aller. »

– « M'en aller ? »

– « Loin ! Là où personne ne pourra te trouver ; dans le système le plus reculé ou dans un astronef lancé au-delà des limites de la Galaxie, peut-être sur les traces de nos Ancêtres, ceux qu'on appelle nos Ancêtres mais qui n'avaient sans doute rien de commun avec nous et qui ont fui car ils ne voulaient pas entendre parler de nous. »

– « Toi aussi, tu as pensé à cette hypothèse ? »

– « Oui, et à bien d'autres choses, encore. » Ses yeux s'animent et elle continue d'une voix calme et sincère : « Où allons-nous, Hélios ? Vers quelles histoires, quels futurs, nous conduisent nos machines, nos ambitions ? » Un frisson la secoue : « La Galaxie est bien petite, Hélios,

et elle est surpeuplée et les communications sont rapides et le deviendront toujours plus. Je tremble de savoir que mon visage et mon corps sont connus dans cette immensité et que des flots d'argent se dépensent sur des milliers de planètes pour acheter ce que je produis... J'ai peur de ma solitude. »

Je contemple mes mains que je connais bien, et je m'étonne de leur tranquillité : aucun tremblement ne les agite.

– « Moi, j'avais peur de la vitesse, de l'urgence quotidienne. J'avais envie d'un peu d'infini... Je voulais me soustraire, pour quelque temps, à cette vie frénétique qui était la nôtre. »

– « Et alors ? »

– « Alors... J'ai peut-être découvert qu'il m'est facile d'agir comme je le fais. Il est facile, pour moi, de trouver la liberté des étoiles, de sortir du fleuve, d'aller, venir, changer. Tout est facile pour des gens comme toi et moi. »

– « Toi et moi ? »

– « Tout cela nous est permis, à nous », lui dis-je lentement. » Regarde les gens qui vivent dans l'univers des étoiles : tous ces peuples primitifs ou civilisés, humains, humanoïdes ou préhistoriques sont entraînés dans une course folle, trop rapide, trop pressante ; ils n'ont aucune liberté et nous non plus. Cependant, nous pouvons, nous, prendre de longues vacances, connaître autre chose et revenir. »

– « Revenir ? »

– « Oui ! Revenir, » dis-je.

La plaine est blanche et le ciel étoilé. La porte sur les autres mondes est ouverte ainsi que le chemin du retour. Sélène est assise et ne dit rien, comme si elle n'avait pas compris quelque chose. Avec ses grands yeux, elle est telle que je l'ai connue autrefois ; en ce temps-là, nous

avions encore peu d'années, beaucoup de certitudes et d'espérances.

– « Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, » lui dis-je. « Pourtant, le passé ne signifie rien. Tu es Sélène, je suis Hélios, l'univers est vaste et nous avons eu la meilleure part. »

– « Oui, et tu as lutté avec acharnement, Hélios. »

– « Toi aussi. »

– « Cela n'a pas toujours été facile. J'ai essayé de faire au mieux, surtout pour ne pas trop m'éloigner de toi, pour ne pas trahir les rêves que nous avions faits ensemble, t'en souviens-tu ? »

– « Bien sûr. »

– « Quand tu montais, je te suivais comme on nous l'a appris dès l'enfance. Tu te rebellais pourtant, je m'en rappelle... C'est ce qui m'a toujours attirée en toi. Tu réussissais à te soustraire à tant de choses et, cependant, tu étais toujours vainqueur. »

– « Nous sommes nés à une époque étrange mais qui n'était guère différente des autres, en fin de compte. Nous jouissons de la liberté dans la Galaxie qui est faite de voix ; j'ai écouté ces voix, je suis allé à leur source. »

– « Moi aussi, je pense avoir connu cette source. »

– « C'est une source de larmes et d'amertume. Nous sommes des artistes. C'est ainsi qu'ils nous appellent et peut-être ont-ils trouvé la définition exacte. Nous engendrons les rêves, poétisons les souffrances et concrétisons les mythes. C'est pour cela qu'ils nous aiment, même si la réalité, qui n'a pas changé depuis des millions d'années, n'est que cruauté. La splendeur cache toujours la laideur ; toute beauté se paie de sacrifices et d'injustices. »

Sélène rit :

– « Quel discours ! Je te sens sincère mais, vois-tu, je crois que tu t'es trompé : la source est faite d'espérance. »

– « D'espérance ? »

– « Mais oui ! » Brusquement, son visage s'anime et

elle me regarde dans les yeux : « N'as-tu pas vu avec quelle force combattent les rebelles de Véga pour transformer la splendeur artificielle de ce règne ? N'as-tu pas entendu le chant de lutte des ouvriers-esclaves d'Aldebaran pour tuer ceux qui ont trahi un idéal, pour rendre justice à leur monde ? Ne comprends-tu pas combien la vie est forte à travers la Galaxie ? Le cycle est en perpétuel mouvement, toujours en quête d'un équilibre fondé sur la justice et la sagesse et qui nous conduira, dans un lointain futur, sur les traces de nos Ancêtres et nous poussera à abandonner ce monde imparfait pour en trouver un meilleur. »

– « Et tu prétends avoir vu tout cela dans les étoiles ? »

– « Effectivement, et je croyais que, toi aussi, tu l'avais vu : c'est tellement clair... tellement limpide. Nous avons été les premiers à rejoindre les étoiles et que nous reste-t-il de nos espoirs ? Une impulsion irrationnelle... Un jeu... Rien qui ait un sens dans la réalité. Nous autres terrestres, nous sommes les jongleurs de la Galaxie : banquiers et artistes, écrivains et chanteurs, acteurs et poètes, nous sommes ceux qui autrefois vivaient de la charité des cours, composant des œuvres pour le plaisir des souverains et administrant l'argent pour le compte d'autrui. N'as-tu pas compris que nous sommes devenus ce que nous sommes, parce que nous, qui fûmes les premiers, nous n'avons pas su devenir les meilleurs ; nous amusons la Galaxie qui nous paie cher pour cela et c'est nous seuls qui accordons beaucoup d'importance à l'argent. »

Je la regarde, incertain :

– « Tu penses vraiment cela, Sélène ? C'est réellement ce que tu as lu dans les étoiles ? »

Elle acquiesce puis continue :

– « Tu es prêt à revenir, n'est-ce pas ? »

– « Certainement ! Ma place est sur la Terre, ainsi que la tienne. Sans notre art et notre travail, que serions-nous

devenus ? Peut-être serions-nous en train de mourir comme les révoltés de Véga ou déjà morts comme les esclaves d'Aldebaran. Nous donnons un sens à la vie en la revêtant de mélodies, de paroles, de lumières, d'images ; puis nous la cachetons du sceau de la richesse et nos banques prospèrent, nos agences s'enrichissent et nos artistes sont les meilleurs de la Galaxie. »

– « Et voilà ce qui nous perd, » dit-elle avec amertume. « Nous offrons des images, des mélodies, de la fiction alors que la Galaxie est action, réalité et vie, comme je l'ai constaté dans les étoiles, Hélios. »

– « Nous n'avons pas vu les mêmes choses, Sélène. »

– « Et tu as décidé de revenir ? »

– « Bien sûr et tu rentreras avec moi. J'ai vu des images merveilleuses et j'ai pu méditer tranquillement dans ce lieu solitaire et enchanté. Ma mémoire est pleine d'images et de sons ; mes œuvres dépasseront celles du passé et je sens le besoin de les composer. Je suis resté trop longtemps absent. »

Sélène me contemple, puis se tourne vers la neige, les étoiles et cette lumière qui est une porte ouverte entre deux mondes. Enfin, elle hoche la tête :

– « Moi, je reste, Hélios. »

– « Où, ici ? »

– « Pour quelque temps. Je suis fatiguée : j'ai vu trop de gens, trop d'images, trop de couleurs. Mon esprit est en révolte. Je dois penser, réfléchir ; il est trop tôt pour que je rentre. Je t'ai suivi pour avoir une réponse et je l'ai eue. Maintenant, tu t'en vas. » Elle me regarde étrangement tout en poursuivant : « Tes chansons seront géniales, tes poésies inoubliables, tes livres rapporteront des mines d'or, des mines fabuleuses qui t'enrichiront encore plus, ainsi que la Terre. Les métropoles de la Terre seront un peu plus grandes, ses rêves un peu plus angoissés et toi parfaitement heureux. Puis un jour, tu auras envie de partir et tu pourras te le permettre avec tout cet argent... Tous t'applaudiront, s'extasieront sur

ton audace et ton romantisme et tu deviendras un peu plus célèbre. C'est bien cela que tu veux ? »

– « Pas toi, sans doute ? »

– « Moi... » Elle hésite un moment : « Je ne crois pas. Peut-être que si, après tout. Ou peut-être donnerais-je tout en échange d'un fils. »

– « Un fils ? »

– « Pourquoi pas ? »

– « Allons, Sélène, » dis-je, amusé ; « tu sais très bien que ce n'est pas possible... que nous sommes stériles. »

– « Alors... Alors, je donnerais tout contre une vieillesse tranquille ou la mort. »

Je la regarde, de plus en plus étonné :

– « La mort ! Vraiment... Vraiment, tu es étrange, Sélène. Tu oublies que nous sommes immortels. »

– « Mais les autres vivent et meurent... Ils peuvent avoir des enfants, rire et pleurer. »

Son expression est maintenant désespérée ou du moins elle m'apparaît ainsi, bien que cela soit impossible : « Ils peuvent vivre tout ce que nous racontons et chantons... »

– « Je sais... Mais la Terre est très riche grâce à notre art et c'est notre rôle dans la Galaxie. Quand nous avons renoncé à ce que tu sais, nous l'avons fait pour la juste cause. Notre monde est riche, important. »

– « Parfois... Je voudrais qu'il ne le soit pas. »

Son regard est redevenu normal. Son corps est une bonne machine : elle a bien absorbé les humeurs, les sentiments, les couleurs du voyage. Maintenant, sa mémoire prodigieuse, capable de filtrer les impressions, de soupeser les atmosphères, de déchaîner les mythes, est au travail pour recueillir des faits, produire de nouveaux sentiments, de nouvelles émotions, de nouveaux drames à raconter aux peuples de la Galaxie. Au fond, quand nous avons fait notre choix, en ce jour lointain dont je ne me souviens que fugacement, nous avons trouvé notre voie.

Il n'y avait pas d'autre place pour un peuple qui avait détruit son propre univers, brisé ses propres espoirs et

était arrivé aux portes de l'espace, trop vieux, trop stérile, trop avide.

Les yeux de Sélène s'illuminent d'expressions qui lui sont familières. Nous avons voyagé et c'est très bien. Maintenant, nos corps d'androïdes verseront des sensations dans les circuits parfaits de nos âmes artificielles et de nouveaux chefs-d'œuvre rendront les nombreuses générations de notre Galaxie plus joyeuses, plus tristes, plus heureuses ou plus soucieuses. »

Les trois étoiles de Phénix scintillent dans le ciel.

– « Allons-y ! Il est temps de rentrer, Sélène. »

Titre original : La fenice
Première parution : Nova S.F., n° 37, janvier 1978.
Traduction : Angelina Berforini.

VIANDE D'ETAT

GIANNI MONTANARI

Les rouages de la bureaucratie administrative sont tout aussi impénétrables que les ténèbres des mondes souterrains. Cette sorte de space-opéra, qui ne manque pas de garder les pieds sur Terre, illustre parfaitement la distance qui sépare le haut commandement des agents d'exécution, les seuls vraiment au fait de la réalité.

LA Salle de Contrôle était sans doute la pièce la moins illuminée du vaisseau. Elle était, en effet, éclairée uniquement par la faible lueur du tableau principal dont les cadrans scintillaient dans la pénombre comme autant d'horloges antiques.

Dans cette salle, tous les individus étaient sous surveillance au cours de leurs activités, grâce à la paroi translucide et magnétique du plafond. Les techniciens chargés de l'observation des cadrans avaient reçu l'ordre impératif de ne pas se distraire de leur travail, ne fût-ce qu'une fraction de seconde. Le tableau principal servait uniquement aux examens du Coordinateur et aux contrôles de la Section Diagnostic. Personne ne devait, sous aucun prétexte, se détourner du cadran qui lui était confié. L'observation devait être constante et ne permettait aucune erreur. Les longues périodes de repos, octroyées aux techniciens, avaient précisément pour but d'éliminer l'inattention et la fatigue. En outre, aucun technicien n'avait la permission de regarder le siège du Coordonateur situé dans un angle à côté de l'entrée. Ce siège était placé face à une rangée d'écrans et à un agrandisseur qui permettait d'étudier de plus près le tableau principal.

Bélaès occupait ce poste pour la troisième fois en douze heures et ses yeux étaient fixés sur les bobines transmises par les Diagnostiqueurs. Leur lent mouvement contraignait Bélaès à une immobilité quasi hypnotique et lorsqu'elles s'arrêtèrent, celui-ci eut du mal à se secouer. Son esprit enregistra cependant un fait marginal : la faible voix qui lui parvenait s'était tue. « Rien à signaler. »

Bélaès se frotta les yeux, les enfonçant dans leurs orbites. Il n'avait pas reçu l'entraînement des techniciens et la pénombre le dérangeait. Il cligna plusieurs fois des yeux avant d'acquérir une vision normale de la vaste salle. Ses paupières lui brûlaient et chaque mouvement le

faisait souffrir. Il se reposa un instant en fixant la rangée d'écrans qui s'étalait devant son siège.

Ce jour-là, il n'y aurait rien de nouveau, à moins qu'un évènement exceptionnel ne se produise dans la colonie. Il préféra néanmoins vérifier rapidement la situation et parcourut les résultats partiels des observations quotidiennes. Aucun sujet n'avait montré de réaction anormale ; une tempête venue du sud, se préparait mais personne, dans la colonie, ne semblait s'en douter. Bélaès attendit d'avoir vu l'information du cadran 23 avant de s'en convaincre : le graphique était constant et Bélaès se sentit presque déçu. Par le passé, Duca avait eu un comportement plus intéressant. Sa sensibilité innée lui avait permis de déceler une tempête avec au moins deux heures d'avance sur les instruments de la colonie. Peut-être dormait-il...

Bélaès se pencha sur le chronographe et se livra à un rapide calcul : la colonie devait être effectivement plongée dans le sommeil. Tant mieux ! Le sujet 23 n'avait pas failli à sa réputation. Bélaès s'apprêtait à passer en revue chaque cadran en particulier quant il entendit arriver quelqu'un par le tapis roulant, dans son dos. Sans se retourner, il sut, à la respiration haletante du nouveau venu, qu'il s'agissait de Vulture, son second. Vulture était le seul membre de l'équipage qui trouvait fatigant le trajet entre sa cabine et la Salle de Contrôle. Méprisant, indiscipliné, trop enclin à des réactions non maîtrisées, il était l'exemple classique d'un esprit efficace enfermé dans un corps déficient.

– « Rien de neuf, commandant ? »

Bélaès ignora le manque de respect que son second manifestait habituellement, dans cette façon de l'appeler par un grade désuet. Même si pour l'instant, Bélaès n'était qu'un « faisant fonction », il avait droit au titre de Coordinateur, mais les remarques qu'il avait pu faire à Vulture semblaient avoir rebondi contre sa massive silhouette.

– « Rien ! Je vérifie les derniers cadrans. »
– « Le 23 a-t-il prévu la tempête ? »
– « Pas encore. »
– « Dommage ! »

Bélaès se retourna pour toiser son second. Comme de coutume, les traits flasques du visage de Vulture ne trahissaient aucune émotion, excepté ce souffle haletant qui était désormais familier à tous les membres gradés de l'expédition. Vulture savait-il quelque chose, se demandait souvent Bélaès ? Les entretiens qu'il avait eus avec son subordonné n'avaient pas apporté de réponse à cette question. Vulture paraissait bien informé sur les buts réels de leur mission. Il semblait être en possession de détails que le Coordinateur de la mission Cardesio lui avait communiqués seulement au cours de leur dernier tête-à-tête.

– « Il dort. Ses sens ne répondent pas entièrement. »

Vulture fit une grimace, chose qui déplaisait toujours terriblement à Bélaès. « Tant mieux ! Il a le temps. »

L'impression de Bélaès était peut-être fausse. Il était *impossible* que Vulture en sache plus que lui-même sur cette expédition. Certes, Bélaès n'ignorait pas que des inspecteurs surveillaient les Coordinateurs non titulaires. Vulture était-il l'un deux ? C'était plausible et Bélaès avait souvent considéré cette éventualité. C'est pourquoi, il se défendait de tout geste brusque envers son second. Il était bon de veiller à la discipline et au bon déroulement de l'expédition mais il n'était pas nécessaire de faire du zèle. On ne pouvait accuser Vulture de faute grave ou réelle. Il était simplement répugnant. Son esprit cependant fonctionnait à merveille. Comme pour confirmer les pensées de Bélaès, Vulture fit une seconde grimace et dit :

– « Les Diagnostiqueurs ont examiné les derniers prélèvements : en biopsie, les cadavres n'ont rien révélé d'important. Les cobayes continuent de manger des vers et il ne se passe rien. On a découvert une légère

modification dans les acides aminés et une petite anaplasie dans les corps ; mais il semblerait que le gonflement des tissus soit dû à la composition atmosphérique de la planète ; des broutilles, pour l'instant ! »

Broutilles ! Ce mot fit sursauter Bélaès. Vulture venait sans doute de faire un faux pas. En qualité de Coordinateur en instance de titularisation, Bélaès avait le droit de consulter les Annales Interdites de toutes les bibliothèques. Le terme employé par Vulture avait agité une clochette dans son cerveau. Une expression analogue figurait dans un texte ancien accompagné de l'annotation : *hostilité manifeste et dangereuse ou négation absolue.* Qui pouvait connaître une telle forme linguistique sinon un homme situé bien au-dessus de son propre grade hiérarchique ? Bélaès serra les dents » Vulture venait de se trahir. Peut-être. Il ne pouvait en être sûr à cent pour cent. Restait la possibilité que Vulture n'était que ce qu'il semblait être : un personnage répugnant, anticonformiste et rarement discipliné mais en possession de notions interdites. Si cela se confirmait, Bélaès n'hésiterait pas à le faire mettre aux arrêts et même à lui infliger un châtiment plus terrible. Mais tant que le doute subsisterait, Bélaès ne se compromettrait pas.

– « Donc, tout est normal, » dit-il, « je peux passer les consignes. »

– « Bien sûr, Monsieur ! »

Bélaès fixa son second pour la deuxième fois. Vulture faisait-il preuve d'amendement ou se moquait-il ? Bélaès décida, en soupirant, que la prochaine fois il prendrait une position plus nette. Il quitta son poste.

Une nouvelle tempête se préparait. Duca s'était réveillé au milieu de la nuit et il l'avait sentie. Il alla prévenir Irène qui dormait à côté de leur enfant, dans l'odeur de

vers répandue dans le refuge. Irène l'écouta silencieusement. Elle se contenta de hocher la tête et se pencha pour prendre l'enfant. Elle l'enveloppa dans une couverture et suivit Duca.

Duca se dirigea vers la coupole du docteur pour l'avertir ainsi que toute la colonie, de l'arrivée imminente de la tempête. Antonyi, le vieux médecin de bord gardait le sismographe, sauvé du naufrage, constamment branché. Il savait, cependant, qu'il pouvait se fier aux prémonitions de Duca. Il connaissait le fonctionnement du sismographe électronique car, avant de partir avec l'expédition Nordcall, il avait travaillé, pendant cinq ans, dans une base sismologique sur une lune située au-dessous de Céphis. La tempête devait être annoncée par de légers mouvements telluriques que l'aiguille de cadmium transmettait sur un graphique. Le sentiment de Duca constituait une anticipation précieuse.

Irène n'avait pas un long trajet à parcourir pour atteindre les grottes. Sa coupole était sans doute celle qui était la plus éloignée du centre du campement où la radio fonctionnait en permanence. Irène ne recevait pas d'autres visites que celles, fréquentes, de Duca, mais elle ne s'en plaignait pas. C'était elle qui, dès le début, avait coupé court à toute amitié avec les survivants. Elle préférait l'isolement, la tranquillité et la solitude. Son enfant lui suffisait et Duca ne lui était pas spécialement indispensable, sur un plan matériel. Elle était capable de pourvoir à sa propre nourriture. Quand Duca vint la rejoindre, la colonie était en train de se rassembler dans les cavernes. Duca pouvait prévoir une tempête sans instrument. Pour les autres, un système de sonnerie électrique, dont les commandes se trouvaient chez le médecin, était installé dans chaque coupole. Il suffisait qu'Antonyi appuie sur un bouton pour que tous les habitants de la colonie s'enfuient vers les cavernes, sans se soucier s'ils devaient remercier le sismographe ou la sensibilité psychique de Duca. Tout le monde était

conscient du danger depuis que les premières tempêtes avaient décimé les deux tiers de la colonie.

Vulture observa de nouveau l'écran 45. Il assistait à un autre exode et cela signifiait qu'il devait appeler le Coordinateur à son poste. Il pressa un bouton placé sur l'accoudoir du petit fauteuil capitonné et se lécha les lèvres avant de parler : « Monsieur, le sujet 23 a annoncé la tempête. La colonie marche vers les cavernes. D'ici peu les vers sortiront de terre. »

Irène serrait le bébé dans ses bras avec une force inhabituelle comme si elle craignait de l'échapper à la faveur d'un sursaut ou d'un geste brusque. Elle fixait les parois nues. Les murs des cavernes avaient été aménagés en rayonnages et casiers pour ranger le minimum d'objets utiles aux réfugiés et seule la galerie latérale qui accueillait Irène en était dépourvue. Duca vint s'assurer qu'elle ne manquait de rien ainsi que l'enfant. Il chercha ensuite une place adéquate pour la longue lance de quartz qu'il avait taillé au cours des premiers mois du naufrage. La lance ressemblait plutôt à un lourd javelot dont la pointe acérée était polie selon les règles de l'art ; Duca en avait fait son porte-bonheur, son arme, un fétiche contre toute divinité mauvaise qui pourrait s'acharner sur lui et les siens. On connaissait l'habileté de Duca à chasser les grands vers qui, après chaque tempête, émergeaient du terrain rouge. La vie de la colonie dépendait de cette adresse depuis que les premiers imprudents s'étaient aventurés hors des cavernes, en pleine explosion de la tempête. Seul Duca savait déterminer la fin d'une tempête et par conséquent il était seul à pouvoir sortir de son refuge pour frapper les grands vers au moment où ces derniers déposaient leurs œufs. Ces vers constituaient la nourriture essentielle de la

colonie. Duca ne prélevait que le strict nécessaire à l'alimentation d'Irène et du petit. Occasionnellement, il pensait également à lui-même et il se réservait alors sa part. La colonie, connaissant l'insouciance de Duca, se cotisait pour assurer sa survie jusqu'à la tempête suivante.

Cependant, personne ne s'alliait à Duca et à Irène au cours d'une tempête. Les cavernes, creusées dans la roche, bifurquaient à une vingtaine de mètres de l'entrée : une galerie au sol plat conduisait à une vaste grotte qui pouvait accueillir l'ensemble de la colonie, et une autre, plus profonde, descendait vers les Puits, nom donné aux trous qui s'ouvraient dans les rochers, à l'extrémité de cette galerie. Personne ne s'y risquait depuis que trois membres de l'équipage avaient disparu en voulant les explorer, au début de leur arrivée. Ces trois morts avaient suffi à la colonie et les Puits étaient devenus tabou. A quoi bon s'y précipiter pour échapper à la tempête si quelque chose, dans ces trous, vous engloutissait irrémédiablement ? Par beau temps, on avait remarqué que les Puits n'offraient aucun danger : rien n'en sortait. Les trois membres disparus y étaient descendus en toute confiance en plein milieu d'une tempête imprévue. Aujourd'hui encore, certains reprochaient à Duca de ne pas les avoir avertis à temps. Mais la sensibilité de ce dernier ne s'était développée qu'ultérieurement. Depuis, Duca avait eu maintes fois l'occasion de convaincre la colonie de ses dons.

Le boyau qui conduisait aux Puits mesurait une quarantaine de mètres. Une passerelle rudimentaire, destinée aux courageux, s'étendait le long de la paroi, sur un bref tronçon. La dernière partie était complètement nue mais elle était également la plus sûre : la galerie formait un angle, en descendant, et constituait une protection parfaite contre les ondes de choc de la tempête qui se trouvaient ainsi considérablement amorties.

Duca aida Irène à s'asseoir sur le sol nu et rocailleux.

L'enfant semblait dormir entre les bras de sa mère, sous la faible lueur de la lampe apportée par Duca. Duca et Irène n'éprouvaient aucune crainte de ce voisinage avec les Puits. Du reste rien n'effrayait Irène. Si, pour Duca, la peur était réservée aux situations que sa lance et sa sensibilité ne pouvaient résoudre, pour Irène, il s'agissait d'un sentiment superflu.

Une série d'épidémies épouvantables avaient décimé la colonie mais Irène n'avait jamais quitté sa coupole. Pendant les périodes les plus virulentes, la colonie émigrait sur les pentes de la Montagne Noire. Irène restait dans son refuge où elle recevait les fréquentes visites de Duca et jamais aucune maladie ne l'avait contaminée. Duca avait été touché une seule fois. Son corps s'était recouvert de pustules, deux jours avant que le médecin n'annonce la fin de l'épidémie et reconduise les survivants dans leurs coupoles. Duca avait senti les premières attaques du mal au cours d'un après-midi consacré à Irène et au petit. Les pustules étaient apparues lentement et s'étaient gonflées selon une progression constante et visible à l'œil nu ; elles étaient nées sur les joues et le cou puis avaient gagné les mains et les poignets. Duca avait voulu s'éloigner mais Irène, sans rien dire, l'avait retenu par un bras et lui avait fait signe de s'allonger sur une paillasse. Vers le soir, les pustules avaient éclaté et s'étaient vidées de leur humeur jaunâtre et Duca, dévoré par une soif inextinguible, avait beaucoup souffert. Irène lui avait administré sa propre ration de substance extraite des vers et l'avait veillé toute la nuit. Aux approches d'une aube verdâtre, Duca avait retrouvé quelques faibles forces. Il s'était levé et était parti en quête de nourriture. Ils n'en avaient jamais parlé à personne. Duca avait-il guéri grâce à l'assistance d'Irène ou par ses propres moyens ? Ou à cause des deux ? Duca ne s'attarda pas à y réfléchir plus longuement.

Bélaès prit la place de Vulture sur le siège. Quand on l'avait appelé, il essayait de s'endormir sur sa couchette et cet empêchement à se reposer le rendait irritable.

– « Qu'est-il arrivé ? Le 23 a donné des signes d'anormalité ? »

Vulture se pencha au-dessus de son épaule :

– « Non commandant. Le sujet 23 a donné l'alarme et rejoint le sujet 49. Ils sont près des Puits. »

– « Combien de temps avant que la tempête n'éclate ? »

– « Neuf minutes. »

– « La colonie est-elle à l'abri ? »

– « Oui. »

Bélaès fit tourner son siège afin de faire face à son second :

– « Et alors, pourquoi m'avez-vous appelé ? N'êtes-vous pas capable d'assurer vos fonctions ? »

Vulture hocha la tête :

– « Il ne s'agit pas de cela commandant. Jetez un coup d'œil sur le tableau principal. »

Bélaès se sentit pris en faute : il venait de commettre une imprudence. Le règlement exigeait qu'on examine d'abord les conditions générales avant de passer en revue les écrans particuliers. Il observa la paroi magnétique qui se trouvait au centre de la salle et eut le souffle coupé :

« Ils bougent ! » Bélaès réalisa avec un instant de retard qu'il venait de crier. Il se mordit aussitôt les lèvres et regarda rapidement dans la salle : aucun technicien n'avait levé la tête.

– « Prévenez la Section Diagnostic et les Olographes, » ordonna-t-il sèchement à Vulture.

– « C'est déjà fait, commandant. Ils arrivent. »

Bélaès fut sur le point de protester. Lui seul avait le droit de prendre ce genre d'initiatives mais devant le fait accompli il préféra se taire, une fois de plus. Vulture était peut-être un inspecteur... sinon, il se chargerait de signaler ce fait dans son rapport.

– « Très bien ! Tous les écrans en activité et observation et analyse directe de tous les photogrammes ! Je veux une documentation complète. »

– « Les premiers ologrammes sont déjà là. Dois-je alerter les Cellules de Sécurité ? »

Le Coordinateur tressaillit et prit enfin conscience de la situation, dans toute sa gravité. Les vers montaient vers la surface et il ne s'agissait pas d'une simple sortie mensuelle, à la période de la ponte, mais d'un véritable exode en masse. Dans ces conditions, la colonie rassemblée dans les cavernes pouvait être poussée à des gestes extrêmes. Les Cellules de Sécurité avaient pour but de prévenir tout acte nuisible à la bonne marche de la mission : elles déclenchaient les sacs pyrotechniques introduits dans le corps de chaque membre de l'expédition Nordcall. *Peut-être que chacun de nous possède un tel sac,* pensa Bélaès pendant une fraction de seconde. Il chassa aussitôt cette pensée et appuya sur un bouton : « C'est fait ! », murmura-t-il. Puis il dicta l'ordre au magnétophone automatique. Cela faisait aussi partie des prérogatives personnelles d'un Coordinateur. La mission avait été amputée de trois cobayes, les trois hommes qui, les premiers jours, avaient voulu descendre à la rencontre des vers. Les sondes thermiques du vaisseau ne pouvaient pas permettre de voir au-delà de cinquante mètres de profondeur : tout individu qui dépassait cette limite mettait en danger la mission : il était donc nécessaire de le détruire. Une petite flamme suffisait. Les Cellules de Sécurité connaissaient le code électronique qui amorçait les sacs pyrotechniques. En quelques secondes, les déserteurs et les transgresseurs étaient carbonisés.

A ce moment, la cabine située sous le siège de Bélaès émit une légère luminosité : Bélaès tendit l'oreille vers l'un des écouteurs situés sur le dossier du fauteuil : « Diagnostiqueurs, au rapport ! »

Ces derniers se nommèrent un à un : ils étaient tous présents. Bélaès jeta un coup d'œil sur le tableau principal pour confirmer ses décisions. Vulture était toujours là mais, désormais, il n'avait aucun droit d'intervenir. Il pouvait assister Bélaès par sa présence mais seul le Coordinateur pouvait diriger les opérations. Bélaès actionna un interrupteur pour informer tous les membres de l'équipage que l'opération pouvait commencer. Cette alerte générale avait été donnée une seule fois, aussitôt après le naufrage forcé du vaisseau qui transportait l'expédition Nordcall. Cependant, elle ne prenait tout son sens qu'aujourd'hui seulement, du moins pour ceux qui étaient au courant du but de la mission. *Nous y voilà,* pensa lentement Bélaès ; *les vers montent ; l'ordre obscur auquel ils obéissent a été donné. Ils arrivent en masse et nous saurons bientôt s'ils peuvent réellement nous guérir.*

Duca appuya la lance de quartz contre la paroi. Il s'assit près d'Irène. De sa longue veste coupée dans la peau blanchâtre d'un énorme vers qui s'était laissé tuer sans difficulté, il sortit un petit flacon métallique. Il l'offrit à Irène qui l'accepta en silence. Le flacon était sale et cabossé. Juste sous le bouchon en plastique, le goulot était maculé par l'extrait, noir et un peu acide, que Duca tirait des plantes et mélangeait à la substance des vers, dans ses moments perdus. Irène en but une gorgée et le rendit à Duca qui en fit autant avant de le faire disparaître dans une de ses larges poches. Duca ferma les yeux, agité par un malaise : « Ils arrivent », murmura-t-il, la langue pâteuse. Irène sans bien comprendre, le regarda sous la lumière de la lampe. Duca n'avait pas parlé depuis si longtemps ! L'enfant bougea dans son sommeil. Irène se mit à le bercer et commença, elle aussi, à se sentir mal. L'atmosphère était devenue froide et oppressante. Duca se frotta la tempe droite. La

palpitation qui le tourmentait parfois était revenue, semblable à des coups de marteau sur une lame de fer. La tempête s'abattait sur le campement. Irène se pencha sur son enfant et le visage menu et gracieux lui parut insolite sous cette lumière. Le bébé avait ouvert les yeux.

Duca se frotta de nouveau la tempe : il ne pouvait pas s'agir seulement de la tempête. Une espèce de pulsation, de picotement qu'il n'avait jamais éprouvé agaçait son cerveau. Ce n'était pas douloureux mais cette sensation, inconnue jusqu'à présent, le tracassait. Irène sourit à l'enfant et leva lentement les yeux vers Duca : « Pour notre fils ? », murmura-t-elle.

Quelque chose ne tournait pas rond. Bélaès se mordit les lèvres et observa encore le tableau principal. Les hommes qui vivaient à la surface de la planète étaient représentés par des points d'un rouge franc : ils étaient 51. Les vers enfouis à quelques mètres sous terre, apparaissaient, quant à eux, en une myriade de points d'une couleur plus douce, presque jaune paille. Il était humainement impossible de les compter et Bélaès avait déjà eu recours au computer : plus de deux mille. *Ils se sont enfin décidés,* pensa Bélaès, *mais pourquoi ne bougent-ils pas ?* Les petits points jaunes, qui avaient commencé à virer au rouge au fur et à mesure de leur ascension, semblaient s'être immobilisés à une dizaine de mètres de la surface comme s'ils attendaient quelque chose. *Pourquoi ne sortent-ils pas ? Pourquoi ne vont-ils pas vers les grottes ?* Deux points rouges étaient isolés des autres : il s'agissait des sujets 23 et 49, installés dans la galerie que le reste de la colonie évitait.

– « Duca et Irène ont l'air confiants, » articula une voix derrière Bélaès. « Je me demande si nous n'avons pas commis une erreur ? »

Bélaès sentit les muscles de son cou se contracter.

– « Quelle erreur ? Vous êtes prié d'exprimer vos doutes plus clairement, Vulture ! »

Bélaès le tenait : un second n'avait pas le droit de s'adresser, sans y avoir été invité, à un Coordinateur, pendant une alerte générale ; et ce d'autant plus si on ne lui avait assigné aucune attribution particulière. Qu'il ait affaire ou non à un inspecteur, Bélaès pouvait en référer à un règlement de fer et, bien décidé à devenir Coordinateur titulaire, il était déterminé à le faire.

– « Je pense à l'enfant. Il est né sur la planète et il ne porte pas de sac pyrotechnique. Nous avons pris un risque. Je l'avais pourtant conseillé. » Bélaès triomphait : une critique ouverte à l'action d'un Coordinateur pouvait conduire tout droit à la salle de lobotomie. Si Vulture était vraiment un inspecteur, il pouvait l'éviter à condition que ses avocats soient en mesure de faire prévaloir leurs raisons sur un règlement confirmé par la cour terrestre la plus haute. Vulture pouvait se permettre d'émettre une critique à condition de décliner *d'abord* sa qualification pour le faire ; mais pas *avant*. Même un inspecteur était tenu de respecter les lois.

– « Je ne vous comprends pas ! Quel mal pourrait nous occasionner un enfant qui est à peine sevré ? »

Bélaès négligea l'étrange immobilisation des vers sur le tableau principal et lança un regard oblique à son subalterne : désormais il n'avait plus rien à craindre.

– « Un enfant peut aussi être dangereux. Ce n'est pas à moi de vous l'apprendre ! »

De mieux en mieux ! Après l'insubordination, voilà l'insolence ! Les magnétophones enregistraient chaque parole.

– « Où voulez-vous en venir, Vulture ? Nous accomplissons une mission sanitaire. Il ne s'agit pas de réprimer des rebelles sécessionnistes. Nous devons observer et étudier ces parasites étrangers qui semblent posséder d'inexplicables vertus thaumaturges et ce, grâce à l'examen de quelques cobayes. »

– « Votre frère est-il l'un de ces cobayes ? »

Bélaès resta pétrifié. Il ne sut que lancer un cri :

– « Vulture ! »

– « Votre frère, commandant ! Le sujet 23 ! Avez-vous sérieusement cru que cela passerait inaperçu, à bord ? Mais comment pouvez-vous être si ingénu ? »

– « Vulture ! Je vous interdis ! »

– « Mettons fin à cette farce, commandant ! », répondit placidement Vulture. « Et si vous songez à m'incriminer devant une cour pour ce que je viens de vous dire, je vais vous donner tout loisir pour méditer sur un acte d'accusation, dans une cellule de ce vaisseau. »

Bélaès observait silencieusement Vulture pendant que ce dernier tirait de sa poche un petit appareil et appuyait sur un bouton : quelques secondes plus tard, quatre officiers de la sécurité ouvraient la porte située derrière le siège.

– « Suivez-les, commandant, et je vous conseille de ne pas aggraver l'accusation d'incompétence qui pèse désormais sur vous et dont les grandes lignes sont déjà enregistrées par l'ordinateur du vaisseau. »

Vulture succéda aussitôt au Coordinateur.

Duca frissonna. Beaucoup d'hommes étaient morts au début de leur séjour sur cette planète. Les épidémies les avaient emportés inexorablement et parfois, Duca en cherchait les raisons dans sa mémoire morte depuis longtemps. Ils avaient subi les vaccinations réglementaires avant leur départ et les maladies contagieuses qui s'étaient développées dans la colonie présentaient les symptômes de diverses affections que la médecine avait déclaré pouvoir vaincre. Leur malheureux naufrage sur la planète avait pratiquement réduit à zéro l'équipe médicale et détruit appareils, médicaments et vivres. Heureusement, les vers étaient apparus aussitôt après la première terrible tempête. Très peu d'individus

avaient échappé aux trois premières tempêtes imprévues. Un tiers seulement était encore en vie, grâce aux œufs abandonnés par les vers. Duca n'éprouvait aucune hostilité à l'encontre de ces vers. Dans un coin obscur de son cerveau, il savait que ces vers étaient les légitimes propriétaires de la planète, mais les tuer pour survivre était un fait biologique inéluctable.

Le rythme de la pulsation dans sa tempe s'était accéléré. Duca serra la lance de quartz et la douleur sembla se calmer. Irène s'agita contre la paroi et installa son enfant plus confortablement dans ses bras. Duca savait qu'Irène venait de prononcer quelques paroles mais il était incapable de les répéter. Il ne proposa même pas de soulager la femme de son fardeau : il s'était offert une seule fois et il avait reçu un unique refus. Ducca serra plus fortement la lance dont les contours irréguliers et taillés en facettes s'imprimèrent dans la paume de sa main. Au même moment, des coups sonores résonnèrent dans la caverne. Les parois vibraient imperceptiblement, au gré des secousses que la tempête provoquait à l'extérieur. Puis Duca entendit un halètement semblable aux rafales d'un vent qui, pourtant, n'existait pas, aussitôt suivi par le ronflement sourd et rythmé des basses fréquences. Dans ces cas-là, Duca comparait toujours les grottes résonnantes à des gorges humaines agitées vainement pour donner du souffle à d'invisibles cordes vocales.

« *Maintenant il est temps de parler,* pensa Duca. *Parlons vous et moi ; nous qui sommes les représentants de nos peuples. Quoi qu'il m'arrive, songez à celui qui pourra me représenter, demain, parmi vous. Prenez soin de mon fils !*

Duca échappa la lance qui tomba le long de la paroi. Irène blottit son enfant contre sa poitrine.

– « J'exige que vous me donniez votre avis immédiatement ! », hurla Vulture dans le micro, et le cri se répandit dans la Salle de Contrôle comme un joyeux serpentin, répercuté par l'écho dans les coins les plus éloignés.

– « Il me faut connaître votre opinion, » insista le nouveau Coordinateur, sur un ton plus calme. « Nous avons là plus de deux mille vers et je veux savoir si cela vaut la peine que nous allions les chercher ! Je veux également savoir s'ils pourront nous être réellement utiles et si leurs vertus thaumaturges ne s'évanouiront pas dès que nous nous serons éloignés de cette planète. Voilà ce que je vous demande ! »

Un bref conciliabule animé parvint de la Section Diagnostic située juste en dessous. Puis, quelqu'un interrompit la communication. Vulture s'appuya brusquement au dossier de son fauteuil ; il suffoquait. Le tableau principal illuminé de points rouges et jaunes, scintillait sous ses yeux. Une occasion unique s'offrait peut-être à lui... Il avait brigué ce poste pour pouvoir éliminer Bélaès et un succès personnel, dans cette mission, effacerait tous les doutes quant à ses capacités. Il lui suffisait que les Diagnostiqueurs émettent un avis qui viendrait corroborer son désir de descendre ramasser tous les vers présents sous quelques mètres de terre rougeâtre...

Un Diagnostiqueur parmi les plus âgés, peut-être Roven, toussa dans le micro.

– « Alors ? », éclata Vulture.

– « Nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer », balbutia le vieil homme. « Les données que nous avons sont rares. Nous connaissons quelques propriétés évidentes des indigènes de cette planète mais rien ne nous permet d'affirmer qu'elles ne varieront pas, dans un milieu différent. »

– « Mais c'est impossible ! L'ordinateur peut nous fournir tous les détails concernant la première expédition

et les découvertes des explorateurs. Vous avez les résultats de ces six derniers mois d'observation ; vous avez les rapports communiqués par la Terre ainsi que la certitude qu'une substance, contenue dans ces vers, peut guérir bon nombre de maladies humaines. Pourquoi ne vous est-il pas possible de prendre une décision ? »

– « Je regrette, Monsieur », murmura le Diagnostiqueur. « Nos éléments sont encore insuffisants. Nous ignorons de quelle façon nos cobayes ont échappé aux épidémies que nous avons provoquées au sein de la colonie. Les corps récupérés révèlent un processus de mort très voisin de celui que nous connaissons déjà mais nous ne sommes pas en mesure de déterminer ce qui a permis aux autres de survivre. » Le Diagnostiqueur toussa avant de poursuivre : « En outre, je me permets de vous rappeler, Monsieur, que les premiers explorateurs de cette planète étaient des militaires ; beaucoup d'entre eux regagnèrent leur base, guéris de diverses malformations congénitales, mais on n'a pas découvert encore le *fait* qui est à l'origine de cette transformation. »

Vulture respira profondément, cherchant à garder son calme. Ils tenaient la situation sous contrôle, Bélaès ne pouvait plus nuire et les vers qui étaient ardemment attendus sur Terre se trouvaient à portée de la main.

– « Très bien, » murmura Vulture. « Je vais donc vous poser la question sous une autre forme : vous avez observé nos cobayes pendant des mois, alors qu'ils se nourrissaient de ces vers ; vous les avez vu vivre dans le même milieu que ces vers et résister malgré les virus dont nous les avons bombardés et qui auraient dû les détruire, les uns et les autres. Pouvez-vous au moins affirmer que les vers *ne sont pas* dangereux pour l'homme ? »

Il y eut un long silence. Enfin, la même voix, toujours celle de Roven, sans doute, abdiqua : « Oui ! Sur ce point, aucun doute n'est possible. Les indigènes de cette planète ne sont pas nuisibles au genre humain. »

Irène bougea ; Duca entendit le frottement de son manteau contre la paroi rugueuse. Il se tourna vers l'enfant et constata que lui non plus ne dormait pas, mais il ne pleurait pas. Irène se leva. Duca l'imita, en silence, et l'accompagna vers une ouverture des Puits. La descente ne serait pas difficile : le conduit suivait une ligne oblique et les parois offraient suffisamment d'aspérités pour éviter la glissade. Ils commencèrent à s'y enfoncer.

Vulture s'aperçut à retardement que les deux lumières rouges isolées étaient en train de changer de couleur : elles viraient au jaune.

– « Ecrans 23 et 49 ! Que signifie cette augmentation de profondeur ? »

Sur les deux écrans qui lui faisaient face apparurent les informations demandées : il y avait les habituelles annotations biologiques des sujets et dans un angle, en bas, à droite, la profondeur à laquelle se trouvaient les mêmes sujets : sept mètres.

Vulture essaya de se rappeler la profondeur maximale des grottes qui conduisaient aux Puits ; il savait qu'elles étaient les plus profondes mais elles ne pouvaient pas dépasser cinq mètres. Quelque chose ne marchait pas.

– « Contrôle ! Où en est la tempête ? »

– « Dix-huit minutes et vingt secondes depuis le début ; on présume qu'elle durera encore vingt-cinq minutes, suivie de secousses secondaires assez fortes. »

– « Quand sera-t-il possible de faire sortir les sujets ? »

– « Dans des conditions de sécurité suffisantes, pas avant vingt minutes. »

Vulture se sentit perdu et ce sentiment se fit plus oppressant lorsque son regard tomba de nouveau sur le tableau principal : les points jaunes et minuscules, les milliers de vers qui avaient commencé à monter

s'éclaircissaient, pâlissaient de plus en plus à l'exception d'une seule zone, celle située juste sous les Puits.

Sa grande occasion lui échappait. Les vers magiques retournaient dans les viscères de la terre et deux de ses cobayes les suivaient. Désormais, les silhouettes des deux êtres humains privés de mémoire et contraints au naufrage sur la planète, s'évanouissaient toujours plus. Dans un accès de rage, Vulture ordonna :

– « Cellules de Sécurité ! Préparez-vous à amorcer les sacs pyrotechniques des sujets 23 et 49. Cellules logistiques ! Préparez-vous à reprendre contact avec les indigènes. »

L'opération avait échoué. L'ordre donné au groupe logistique n'était qu'un expédient pour gagner du temps : Vulture avait eu ce contact à portée de la main et il n'avait pas su le saisir. Il existait, cependant, la possibilité que dans les six mois à venir, l'occasion se représente et il ne la laisserait pas s'échapper. Dans l'immédiat, il devait achever l'épuration des fruits dangereux ; il devait éviter toute corruption des cobayes.

– « Cellules de Sécurité ! Feu ! »

Les vers ne trouvèrent que deux masses noires et fumantes et une petite créature qui gigotait sous l'effet des brûlures. Ils emportèrent seulement cette dernière cependant que de jeunes vers s'attardaient à renifler et à goûter les restes de Duca et d'Irène.

Titre original : Carne di Stato
Traduction : Angelina Berforini
Première parution : Anthologie « Universo e dintorni » – 1978 Editions Garzanti

IDENTITES REMARQUABLES

GILDA MUSA

Après l'Amour, le Divorce, le Rapt... à l'italienne, *voici une façon de camouflage qui procède d'une démarche identique. Il est sûr en tous cas que Gilda Musa se méfie fort des enlèvements, des techniques trop élaborées et, par-dessus tout, des apparences.*

QUAND les deux hommes se déplacèrent, leurs combinaisons d'électricien, toutes neuves, lancèrent de doux reflets bleu-métallisé. Une humidité quasi automnale tombait des sapins encore imprécis dans la pénombre du matin. Au-delà du mur d'enceinte, dans le parc, se cachait la somptueuse villa des De Gromo.

Ils lancèrent une échelle de corde et grimpèrent avec agilité puis, une fois la cime du mur atteinte, ils sautèrent de l'autre côté où leurs pieds s'enfoncèrent dans la mousse.

Ils demeurèrent immobiles quelques instants dans le sous-bois silencieux. L'un des deux, le plus grand, regarda le ciel dont les étoiles pâlissaient. L'autre, plus petit, scruta les fourrés du parc, alluma une torche et projeta le faisceau des rayons çà et là sur le terrain.

– « Voilà le sentier. Vite ! Suis-moi ! »

Ils longèrent la trace qui se segmentait au pied des énormes troncs d'arbres, d'un sentier stratifié et mou qui bruissait à peine sous leurs semelles de matière synthétique.

Au bout du sombre labyrinthe végétal, ils se blottirent derrière une haie de myrtilles et éteignirent la torche. A présent, ils n'avaient rien d'autre à faire que d'attendre.

Dès qu'il fit un peu plus clair, ils tirèrent de leur sacoche les masques de plastique ; ils les enfilèrent, les tirèrent sur le visage avec des gestes rapides et énergiques, ils les firent adhérer au moindre de leurs traits, les tendirent avec force sous l'attache des cheveux et sous le menton, puis ils les fixèrent avec soin autour des paupières, de la bouche et des narines.

Ils se dévisagèrent alors réciproquement : le déguisement parfait et naturel, dont l'adhérence et la finesse en faisait un second épiderme, les rendait méconnaissable l'un à l'autre. Quiconque les aurait regardés n'aurait jamais soupçonné que ces visages-là n'étaient pas authentiques.

Les deux hommes attendirent encore patiemment.

Ils surveillaient l'alentour à travers le feuillage de la haie. Au-delà s'étendait un espace d'herbe rase sur lequel commençaient d'apparaître dans la transparente lumière du matin des installations de jeu : un toboggan parabolique, une balançoire multiple, les armatures d'une échelle suédoise composite et un étrange arbuste aux brillantes couleurs vert-émeraude qui paraissait être en plastique.

– « Est-ce qu'il est vraiment en plastique ? » demanda l'un des hommes.

– « Evidemment ! »

– « Je me demande à quoi il peut bien servir dans ce parc. »

– « A grimper dessus, non ? C'est un jouet comme les autres, même s'il est plus gros et plus coûteux. »

Pour les deux étrangers cachés derrière le buisson, le temps n'avançait guère. Les masques commençaient à les gêner et à leur irriter la peau du cou.

Finalement, lorsque le soleil commença à resplendir à la cime des pins et des bouleaux, ils entendirent le gravier crisser et se firent plus attentifs.

Au-delà de l'aire de jeux, dans la courbe de l'allée qui provenait de la villa, une jeune femme déboucha, en pantalon et chandail couleur bordeaux. Elle cheminait d'une allure élastique et faisait balancer un petit sac à raies blanches et rouges.

– « C'est l'institutrice, » précisa le plus petit dans un souffle.

La jeune femme avança jusqu'au pré, puis elle se retourna vers l'allée.

– « Marinella ! » appela-t-elle à haute voix. « Dépêche-toi ! Tu cueilleras les fleurs au moment de rentrer. »

A quelque distance monta une voix enfantine :

– « Tout de suite, mademoiselle ! »

Pour l'attendre, l'institutrice fit quelques pas sur l'herbe coupée de frais ; elle leva la tête vers le soleil en

inspirant l'air chargé de senteurs de résine. Elle battit ensuite des paupières deux ou trois fois et traversa le pré jusqu'à un banc à l'ombre qui se trouvait à environ deux mètres en avant de la haie de myrtilles. La femme s'y assit et tira un livre de son sac.

Dans le silence presque total, les deux hommes perçurent le bruissement des pages et un faible gazouillis entre les branches.

Quelques minutes s'écoulèrent encore : les deux étrangers apercevaient le dos, la chevelure noire rassemblée en chignon et le cou délicat et incliné de l'institutrice. D'un bref clin d'œil, ils se comprirent. Ils s'élancèrent en rampant vers les limites extérieures de la haie, l'un d'un côté, l'autre à l'opposé.

A peine en eurent-ils rejoint les extrémités qu'ils se précipitèrent, ensemble et agressèrent la jeune femme par derrière. Le plus grand des deux lui plaqua un gros tampon imprégné de chloroforme sur les narines ; le plus petit la baillonna.

Ils la traînèrent ensuite derrière la haie et lui lièrent les mains et les pieds avant de l'allonger sur l'herbe où ils l'abandonnèrent, endormie, sur les aiguilles de pins et les feuilles délavées, avec le livre et le sac. Et ils retournèrent s'installer à leur poste d'observation.

Le plus grand commenta :

– « Voilà une bonne chose de faite ! »

L'autre répondit sur le ton du commandement :

– « D'accord, Orio, mais à présent, ferme-là ! » La tension faisait battre ses tempes sous la pellicule de plastique du masque.

A ce moment, ils entendirent le gravier crisser en cadence : une fillette apparut dans l'allée, qui sautillait en avançant à cloche-pied. Elle était blonde, rosée, joufflue et elle était vêtue d'un survêtement gris-cendré. Elle rejoignit à petits bonds l'aire de jeux, s'y élança au pas de course, passa devant la balançoire et l'arbuste de plastique et grimpa à toute allure l'échelette du toboggan.

– « C'est elle ! » fit le plus petit des deux hommes. Et il allait tendre l'index pour dire à son complice de passer à l'action lorsqu'il lui sembla entendre un autre et inattendu bruit de pas sur le gravier. Il retint son associé par la manche.

– « Ouhouh ! » cria la gamine avec enthousiasme et en s'élançant, les jambes tendues, le long de la piste concave du toboggan. « Viens, toi aussi ! »

De l'allée déboucha une autre fillette, blonde, rosée et joufflue, qui tenait à la main un bouquet de dahlias. Elle portait elle aussi un survêtement, mais de couleur rose foncé.

– « Qui c'est, celle-là ? » fit Orio abasourdi. « Les De Gromo n'ont-ils pas une fille unique ? »

– « Mais si, nom de Dieu ! Les informations, les photos et tout le reste l'ont confirmé, et l'Organisateur n'a rien négligé. Une fille unique ! »

– « Peut-être, mais regarde-les, Brando ! Ne sont-elles pas identiques ? Par hasard, est-ce que ce ne serait pas des jumelles ? »

– « Il n'a jamais été question de jumelles. »

– « Alors, que faisons-nous ? »

– « Qu'est-ce que j'en sais, moi, nom d'un chien ! »

– « C'est toi le chef, Brando. Tu dois décider. »

– « Et si tu décidais de la fermer ? »

La transpiration provoquée par cette situation anormale et non prévue dans le plan se figeait dans les pores de la peau surchauffée, et elle faisait se tendre le plastique du masque.

Brando bredouilla : « Laisse-moi réfléchir... Il faut prendre une décision. »

Les deux gamines glissaient à qui mieux mieux sur le toboggan, l'une derrière l'autre. Elles poussaient de joyeux cris d'effroi, se laissaient tomber dans l'herbe, cabriolaient comme des animaux en liberté.

Tout à coup, la fillette en rose ramassa le bouquet de

fleurs qu'elle avait posé sur le pré et scruta l'alentour. « Où est la demoiselle ? Je veux lui offrir les dahlias. »

La gamine au survêtement gris, totalement captivée par l'euphorie du jeu, lui répondit avec désinvolture : « Bah ! Elle doit faire un tour dans le parc. Allez ! Viens ! » Et sans le moindre répit, elle courut derrière le toboggan et grimpa les degrés de la petite échelle : « Tu les lui donneras après, les fleurs ! »

Prenant soudain une décision, Brando ordonna à voix basse : « Allez ! Dehors ! »

Orio ne lui demanda pas ce qu'il avait l'intention de faire ; il obéit en récapitulant mentalement les instructions du plan.

Ils sortirent de derrière la haie, la sacoche en bandoulière et ils avancèrent avec désinvolture en discutant épissures et courant alternatif.

A peine les aperçurent-elles que les fillettes, surprises, s'immobilisèrent devant la glissière et les étudièrent avec curiosité.

Les deux hommes s'approchèrent d'un air dégagé.

– « Laquelle de vous est Marinella De Gromo ? » demanda Brando.

Les gamines répondirent ensemble : « Moi ! » Puis celle habillée de gris ajouta : « Et vous, qui êtes-vous ? »

Sous son masque, Brando se tirailla les lèvres en un difficile sourire amical : « Des électriciens, bien sûr ! Tu ne vois pas nos tenues ? »

– « Eh oui ! » observa celle en rose. « Il y a l'écusson de l'usine sur leur pochette. »

– « Exact ! Mais ce n'est pas gentil de vous moquer de nous. Vous ne pouvez pas être toutes les deux Marinella. Alors, laquelle s'appelle Marinella De Gromo ? »

– « Moi ! » déclarèrent-elles à nouveau, ensemble.

Les regards des deux hommes passèrent successivement de l'une à l'autre en cherchant à relier les traits des fillettes avec ceux qu'ils avaient vus et étudiés sur les photos en couleurs jointes au plan.

– « Vous êtes jumelles ? Cousines ? »

– « Non ! » répondirent-elles toutes deux.

L'épineuse situation aurait nécessité une profonde réflexion, mais les deux hommes n'avaient pas de temps à perdre. D'un moment à l'autre, quelqu'un pouvait apparaître, même s'il était établi que le majordome se trouvait en ville à cette heure et comme à l'habitude pour les achats quotidiens.

Brando parla avec douceur : « S'il vous plaît, conduisez-nous au portail. Il y a une panne là aussi. La sonnette. »

La fillette en gris l'observa attentivement et demanda, soupçonneuse : « Un instant ! Comment vous êtes rentrés, vous deux ? »

Brando avait déjà préparé sa réponse : « C'est Monsieur Luigi qui nous a ouvert... »

Orio compléta : « ... et ensuite, il est allé en ville avec la voiture, pour faire des commissions qu'il a dit. »

La fillette en gris sembla rassurée ; celle en rose proposa : « D'accord ! Nous vous accompagnons. »

Mais l'autre intervint : « D'abord, nous devons prévenir Mademoiselle. Allons la chercher ! »

Les deux hommes se placèrent de part et d'autre des petites tandis que Brando affirmait qu'ils avaient rencontré l'institutrice peu auparavant qui flânait dans le parc. Elle portait un pantalon et un chandail avec un sac à raies blanches et rouges.

– « D'accord ! » finit par répondre la petite fille en survêtement gris, désormais libérée du moindre doute.

Ils traversèrent la pinède et arrivèrent au portail de derrière. Subrepticement, Brando introduisit un passe-partout dans la serrure et fit un signe à son compagnon.

C'est alors qu'ils les baillonnèrent et les transportèrent à bout de bras hors de l'enclos. Sur la petite route déserte, la voiture, au volant de laquelle se trouvait un troisième complice, se mit aussitôt en marche.

Jetées sans égards sur le siège arrière, les fillettes

ruaient et se débattaient comme de beaux diables en ouvrant tout grand des yeux terrorisés, incapables de comprendre le changement brutal de situation et offusquées d'avoir ainsi été bernées.

Le conducteur se retourna un instant et demanda, préoccupé et râgeur : « Mais qu'est-ce que vous avez combiné, vous deux ? »

– « Ça va ! On le sait qu'on est dans le pétrin. Impossible de savoir laquelle est la bonne ! »

– « Nous en avons trouvé deux au lieu d'une seule, tonnerre ! »

Les petites victimes pleuraient, martelaient de coups de poings le torse des ravisseurs, se tortillaient. Leurs cris, étouffés par le baillon, ressemblaient à des gémissements. Celle en gris tenta de se jeter contre la portière et Brando fut contrait de lui tenir les mains dans le dos. Celle en rose projetait contre Orio le moulinet désespéré de ses bras et de ses jambes.

– « Soyez sages ! Soyez sages, nous ne vous ferons pas de mal ! »

Le chauffeur rappela à haute voix : « Brando ! Tu sais bien que tout a été préparé pour une seule gamine. »

Orio tenta d'apaiser la fillette en survêtement rose et il lui caressa les cheveux. Elle se rebella en se renversant en arrière pour fuir le contact et en poussant des pieds le dossier qui se trouvait devant elle.

Brando s'énerva : « Je vous attache avec une corde, vous deux ! » Puis il ajouta : « Mais si vous restez tranquilles, j'enlève votre baillon. »

Quand elles cessèrent de s'agiter, il se calma lui aussi : « Un peu de courage ! » fit-il. « On ne vous mangera pas. »

Les baillons furent dénoués.

A peine libérée, la fillette en gris posa sur Brando des yeux bleutés chargés de haine et déclara : « C'est un enlèvement. Vous nous avez menti. »

– « Mais non ! Tu te trompes. Nous voulons seulement savoir laquelle de vous deux est Marinella. »

Celle en rose bondit sur lui et lui planta ses ongles sur la figure : « Et pourquoi, que tu veux le savoir ? »

L'homme porta immédiatement une main à sa joue qu'il tâta de la pointe du doigt : par chance, le plastique n'avait pas cédé.

– « C'est une vraie panthère, celle-là ! »

La fillette en rose se mit à hurler à pleins poumons ; l'autre qui s'était calmée, résignée semblait-il devant l'évidence, répéta plusieurs fois : « Un enlèvement ! C'est un enlèvement ! » Puis elle leva une tête ébouriffée et, déterminée, défia les deux hommes : « Il n'empêche que je suis Marinella De Gromo. » Et, désignant la fillette en rose. « Et elle aussi est Marinella De Gromo. »

– « Toutes les deux ? »

– « Toutes les deux ! »

Brando lâcha : « Je deviens fou ! » et il secoua la tête. La fillette en rose en attendant continuait de s'agiter en appelant sa maman, son papa et sa demoiselle. Il ajouta : « Et je ne supporte plus les cris de celle-là. »

Orio essaya les menaces. « Si tu n'arrêtes pas tout de suite, je te baillonne à nouveau et je t'attache tellement serrée que tu ne réussiras même pas à remuer un petit doigt. »

Brando s'adressa à la fillette en gris : « Toi qui est une fillette raisonnable, » il se pencha sur elle, « dis-moi, petite, c'est toi, Marinella ? »

La gamine le fixa avec une froideur offensée et l'examina. Brando éprouva le sensation physique du poids d'un regard adulte et instruit sur son propre visage, mais ce malaise indistinct se matérialisa en un sursaut de consternation lorsque les lèvres enfantines s'entrouvrirent pour affirmer avec une vindicative supériorité :

– « L'une de nous est un cyborg ! »

Le conducteur serra impulsivement le volant et la voiture sursauta dans un soudain écart : « Cyborg ? » reprit-il.

Orio stupéfait, cherchait à comprendre. « C'est comme de dire une fausse gamine... Une fille artificielle, cybernétique ! Un robot, quoi ! »

– « Estce possible ? » s'interrogea Brando. « Elle paraissent aussi authentique l'une que l'autre. »

Celle en rose s'était arrêtée de crier depuis le moment où la petite en survêtement gris avait parlé. Serrant les poings hystériquement et dévisageant sa propre image renversée dans le miroir du rétroviseur, elle déclara à son tour :

– « L'une de nous deux est un cyborg. »

– « C'est inadmissible, tout à fait inadmissible ! » se lamenta Brando. « Le plan ne faisait aucune mention de jumelles, de cousines ou de cyborg. Quel foutu plan ont-ils préparé ? Tu parles d'un plan *parfait !* Saloperie d'Organisation ! » Ensuite, mais sans grande illusion, il essaya : « Bon ! Et laquelle de vous deux est le cyborg ? »

Les petites s'exclamèrent : « Moi ! » d'une seule voix, puis elles recommencèrent à se lamenter, conscientes qu'elles étaient tout à la fois prisonnières de leurs ravisseurs et de leur naïveté. La fillette vêtue de gris, pelotonnée sur elle-même, tenait ses poings fermés sur les genoux et sanglotait à intervalles réguliers ; son sosie habillé de rose semblait précipité dans un effroi plus grand encore qui atteignait jusqu'aux racines mêmes de son énergie et provoquait une incontrôlable convulsion, depuis les pieds qui se heurtaient l'un l'autre aux mains qui se tordaient et s'entrelaçaient et jusqu'aux dents qui s'entrechoquaient dans un claquement glaçant. Son visage était d'ailleurs déformé par la crise nerveuse et congestionné comme une poussée de fièvre.

Brando pointa l'index contre la fillette recroquevillée et accusa tromphalement :

– « C'est toi, le cyborg ! »

Elle n'ouvrit pas la bouche mais continua à gémir en se couvrant la tête et en cachant ses yeux. Celle en rose cria

avec des accents déchirants comme si on lui arrachait la peau.

Brando l'examina une fois encore, puis il confirma non sans fierté sa découverte : « A mon avis, le cyborg est bien celle qui a le survêtement gris. »

– « C'est aussi le mien ! » acquiesça Orio.

Le conducteur lorgna un instant du côté de la fillette et déclara : « Je suis d'accord aussi ! »

Pour dominer le diapason des cris perçants de la gamine en rose, Brando dut hurler à l'oreille du chauffeur : « Freine ! »

La voiture ralentit brusquement. Brando ouvrit la portière, empoigna la fillette en gris par les aisselles et il la déposa sur la route, comme s'il s'agissait d'un paquet.

Il repartirent à toute allure le long de la route solitaire qui surplombait le lac. Orio se retourna pour surveiller derrière eux par la lunette arrière : dans le lointain, au milieu du vert des champs, le cyborg semblait un petit tas gris abandonné.

– « Chloroforme ! » ordonna Brando. « A présent, nous pouvons l'endormir. »

Obéissant, Orio imbiba un tampon d'ouate et l'approcha des narines de la fillette. La petite tenta de se rebeller mais, finalement, elle cessa de hurler et de ruer et elle s'affaissa sur le siège. Elle aussi ressembla à un pauvre tas de chiffons, couleur rose foncé.

Et tout fut silencieux durant quelques secondes, excepté le battement du moteur qui accélérait encore.

Brando rassembla ses pensées et commenta : « C'est certainement elle, la vraie fille des De Gromo. L'autre n'avait pas très peur et elle raisonnait trop bien pour son âge. Elle pleurait bien, elle aussi, mais ce n'était pas naturel. Comme si elle avait été programmée. Et puis, elle avait une façon de regarder qui en disait long sur ses connaissances. Et à huit ans, on ne peut pas avoir un tel regard de grande personne. »

– « Sans compter, » rappela Orio, « que celle en rose avait ramassé les fleurs qu'elle voulait offrir à la demoiselle. Un tel geste spontané ne peut provenir que d'un être humain, pas d'une machine. Quoique, à y bien réfléchir, l'autre aussi semblait bien une vraie fille en chair et en os. »

Le chauffeur voulut ajouter sa propre opinion : « Celle-là appelait sa mère et son père. L'autre avait l'air plus intelligente, plus calculatrice. »

Ils rejoignirent le carrefour prévu, presque caché dans une végétation luxuriante, et ils bifurquèrent le long d'une chaussée abandonnée. Ils atteignirent ainsi une clairière où un hélicoptère les attendait. C'était un petit appareil transparent, en forme de libellule. D'un saut, le pilote descendit de la cabine.

– « Vous êtes en retard ! »

– « Ça va ! On le sait... »

Le pilote sortit une malle d'osier tressé à larges mailles qui semblait fabriquée sur mesure pour un enfant. Avec des gestes sûrs, les hommes y installèrent leur victime endormie, bloquèrent le couvercle, soulevèrent la malle et l'encastrèrent dans le petit espace prévu à cet effet dans l'hélicoptère.

Trois minutes avaient suffi pour mener à bien l'opération. Tout était en place. Un battement de pales étouffé et l'appareil se souleva de biais pour prendre aussitôt de la vitesse.

Orio souffla : « Enfin, nous pouvons enlever ces masques. J'ai cru que j'allais y crever ! »

Brando se massa le front, à la naissance des cheveux. « L'Organisateur nous versera une part plus importante quand il saura comment les choses se sont passées. »

– « On ne l'aura pas volée ! »

– « A vrai dire, le plan n'était pas exactement parfait, mais nous nous en sommes tirés aussi bien. Il suffisait de faire preuve d'un peu d'intelligence et d'esprit d'observation pour pouvoir distinguer un être humain authentique

d'une personne artificielle, aussi perfectionnée qu'elle puisse être. »

– « Ouais ! Mais tout le monde n'aurait pas été capable de percevoir les différences, » conclut Orio.

Après une course interminable à travers bois, la petite fille en gris atteignit une hutte sur la rive du lac. Elle s'aggripa à la poignée et appela, d'une voix forte et méconnaissable : « Stefano ! »

La porte s'ouvrit sous la violente poussée nerveuse de l'enfant qui, précipitée à l'intérieur, tomba mains en avant sur le parquet.

Le vieux Stefano revernissait une barque de pêche, un travail de morte saison. Il laissa tomber le gros pinceau enduit de blanc et s'empressa de relever la gamine. Elle pleurait sans larmes et le regardait avec des yeux pleins de pensées étranges.

– « Qu'est-ce que tu as, Marinella ? Qu'y a-t-il ? Comment se fait-il que tu sois ici ? Et pourquoi es-tu seule ? La demoiselle ? »

Il s'efforçait de la calmer avec de légères caresses sur les cheveux. Elle s'accrochait à lui avec une obstination frénétique et finit par sangloter tout de bon sans parvenir à décrocher un mot. Le vieux Stefano l'interrogea encore, préoccupé et ému. Finalement, il parvint à la faire asseoir à côté de lui sur le banc et la persuada d'avaler un doigt de rhum.

– « Ils voulaient m'enlever... Ils m'ont enlevé... »

– « Mais qui ? »

– « Deux hommes. Mais j'ai quand même pu m'échapper. »

– « Et comment as-tu fait ? »

Elle l'étreignit, de la façon dont on étreint un vieil et cher ami, un grand'père, une personne à laquelle on peut confier ses secrets les plus intimes.

– « Stefano, tu te rappelles le secret ? Celui que tu ne devais dire à personne ? »

– « Oui, Marinella, et alors ? »

– « Ça a marché ! Quand j'ai vu que les ravisseurs n'avaient de la place que pour une seule d'entre nous, j'ai compris qu'il fallait en profiter. Si je voulais m'en tirer, je devais prévoir un plan pour les tromper, pour les berner, comme ils l'avaient fait avec nous. »

– « Et la cyborg ? »

– « La cyborg-Marinella se comportait à merveille, exactement comme une vraie fillette épouvantée. C'est pour cela que j'ai décidé de me tenir tranquille et de feindre la peur. Elle avait tellement peur, du reste... tellement peur qu'elle avait peur pour moi. Elle jouait mon rôle et j'essayais de tenir le sien. Elle semblait être la vraie fillette alors que je pouvais passer pour le cyborg. »

– « Et ils s'y sont laissés prendre ? »

– « Oui ! »

Le vieux Stefano se remit de ses émotions à l'aide d'une gorgée de rhum : « Il était évident que ton cyborg était excellemment programmé pour faire face à toutes les situations possibles et interpréter le bon rôle au moment opportun... Et te voilà ici saine et sauve. Tu as été courageuse, Marinella. »

Le petite réfléchit longuement, en silence. Puis ses yeux bleus et ronds s'agrandirent et, tout à coup elle se mit à fixer, au-delà des vitres poussiéreuses de la cabane, les ondulations du lac sous la brise.

Elle se tenait parfaitement immobile, sans le moindre mouvement, comme si les neurones de son cerveau étaient pris dans un enchevêtrement de conjectures tarabiscotées.

Lorsqu'elle se secoua, quelques mots atones s'échappèrent de sa bouche : « Tu crois qu'ils la tueront ? »

– « J'ai peur que oui. Ils la détruiront lorsqu'ils comprendront qu'ils se sont trompés. »

Les pupilles de la fillettes roulèrent vers les yeux de Stefano : « Mais ils ne comprendront jamais. Elle est tellement *vraie,* tellement *fille.* »

Stefano ne releva pas l'ambiguïté des dernières paroles et poursuivit son raisonnement : « Ils le comprendront autrement, lorsqu'ils verront que tes parents ne paient pas la rançon. »

La petite faisait basculer sa tête de haut en bas, d'une manière mécanique. « C'est vrai ! Nous n'y avons pas pensé... Mais, » ajouta-t-elle d'un ton énigmatique, « ils paieront quand même. »

– « Pour racheter une fillette-cyborg ? » demanda Stefano avec stupeur. « D'accord elle doit coûter cher mais je ne crois pas que ça en vaille la peine. »

Elle se réfugia dans un silence dont le vieil homme ne parvenait pas à interpréter le sens, silence ponctué par cet automatique et mystérieux rythme de la tête.

Enfin, comme si elle avait recouvré son énergie, la petite sortit de son évanescence, et elle rationalisa lentement les intersections de ses noyaux logico-moraux.

– « Je me suis sauvée. Pourtant... pourtant je suis contrariée à cause d'elle... Je l'aimais tant... C'était une amie si gentille et intelligente... Une fille sympathique... »

Stefano sursauta sur le banc. Pris de soupçon, il la scruta en frissonnant : « Mais... toi... » balbutia-t-il, « Qui es-tu en réalité ? »

La cyborg sourit :

– « Marinella De Gromo. Qui devrais-je être ? »

Telle était la réponse qui avait été programmée.

Titre original : Mascherature parallele
Première parution : Cosmo Informatore n° 1/2, mars-juin 1976
Traduction : J.P. Fontana

VIVRE AVEC UN JBS

GIUSEPPE PEDERIALI

On connaissait la faune de l'espace et les tinounours, voici à présent le JBS. Qu'est-ce qu'un JBS ? L'homme est en tout cas une créature remarquablement instable. A quoi sert un JBS ? Demandons-nous d'abord pourquoi il devrait nous *servir. A quoi songe un JBS ? Ne devrions-nous pas auparavant nous interroger sur nous-mêmes ? Bref, en attendant, regardons-nous...*

« C'EST moi Gennaro Kowalsky ! »

L'expression de la vendeuse ne changea pas. Sans doute pour ne pas abîmer l'épais revêtement de fond de teint vert, à moins tout simplement qu'elle n'ait pas très bien compris.

– « Gennaro Kowalsky ! » je répète. Et j'indique le disque en vente au milieu des autres. « L'auteur de *Crépuscule Sidéral.* »

Elle prend le disque et l'enveloppe.

– « Mais non, je ne veux pas l'acheter. »

Elle le rdpose sur le présentoir.

Je m'éloigne, offensé. Si ces voraces consommatrices de musique planante ne connaissent pas même mon nom, comment puis-je me considérer comme un compositeur à succès ? Il faudrait un gros coup : composer l'indicatif d'une émission de variété par exemple, ou entrer dans le circuit des musicassettes de poche.

Au Grand Bazar des produits interplanétaires, le rayon le plus encombré est celui de l'alimentation. Algues vénusiennes en boîte et truffes géantes de Mars. De la camelote insipide que les industriels rendent savoureuse par des additifs chimiques de fabrication terrestre, naturellement. Même du point de vue gastronomique, la conquête des étoiles a été une déception. Des milliards de dollars, de roubles, de marks jetés dans le cosmos pour des clous.

– « Vous désirez acheter ces cristaux d'andromyte ? Ils sont aphrodisiaques. Succès garanti. »

Si encore nous avions rencontré une autre race intelligente et assez sage pour nous conseiller de laisser tomber et de résoudre d'abord les problèmes de notre planète ! Les rares minerais utiles aux industries ne sont économiquement pas transportables. Reste la curiosité ou des bêtises du genre de ces cristaux d'andromyte, jolis tout plein avec leurs reflets bleu clair mais parfaitement inutiles, surtout comme aphrodisiaques.

Un vendeur essaye de convaincre une femme des avantages de l'herbe bleue de Sirius, bien plus chic que la moquette et qui se renouvelle toute seule... si elle ne crève pas.

Des marchandises de série B, importées par des astronefs privés dont le coût de construction et d'entretien est devenu accessible aux industriels moyens grâce à la propulsion Finmore.

– « Messieurs ! Vous souffrez de rhumatismes ? Avez-vous essayé le sable rouge de Mars ? »

Le libéralisme économique absolu dégénère en une concurrence impitoyable. Les gens, fascinés par l'exotisme, remplissent leurs appartements de souvenirs spatiaux. Mais, tôt ou tard, ils s'en lasseront et, alors, les astronefs seront désarmés et l'herbe recommencera à pousser sur les routes du ciel.

Quelle tristesse !

J'achète un paquet de cacahuètes – terrestres – et je monte au dernier étage, celui du marché-zoo. Les animaux sont plus intéressants que les objets.

Le wuwu est à la mode. Il est en train de supplanter le chien : moins intelligent, il a en contrepartie une robe merveilleuse qui change de couleur toutes les heures. Certains s'en servent comme d'une horloge. Je caresse un beau spécimen adulte au poil rouge. Il me lèche la main et me regarde de son œil énorme. J'ai bien envie de l'acheter. Il coûte cher mais il vit longtemps. Et depuis que Catherine m'a quitté, je souffre de la solitude dans mon petit appartement sous les toits. Idiot. Et un peu vache aussi. Au fond, c'est bien ma faute : un compositeur de musique ne peut espérer s'entendre avec une jeune fille qui chante faux. J'espérais néanmoins qu'elle me reviendrait avec la sortie de mon *Crépuscule Sidéral*. Mais ce disque a été un tel bide qu'elle ne s'est sans doute même pas aperçue de sa sortie. La route du succès est plus difficile que celle des étoiles.

Un animal pourrait me tenir compagnie et, qui sait, apprécier ma musique sans maugréer. Bien sûr, pas un kinan.

– « Dépêchez-vous, messieurs, ces kinans sont les derniers spécimens débarqués par l'astronef de la Compagnie Benson. Vous rendez-vous compte du nombre de problèmes que nous devons résoudre ? »

Gras et informes, ces boules de poil bleu perpétuellement affamées ne savent qu'ouvrir leur gueule. Jamais rassasiés, ils dévorent toutes les substances organiques : viande, légumes, fruits, et même les mets avariés ou putréfiés, les os ou les épluchures. On les utilise comme poubelle.

Un vendeur devine mes pensées. Il sourit. « Ici, vous pourrez trouver un ami. Fidèle et pas cher. Que diriez-vous d'un pseudochat de Cygnus ? J'en ai vendu un la semaine dernière à Barbara Dale. Oui, l'actrice, bien entendu ! Tenez, regardez ce pelage. Dommage que nous ne puissions éteindre la lumière : la phosphorescence serait plus marquante. Et puis, il extermine les souris en les attrapant au vol avec sa langue rétractile. »

Je me laisse convaincre. Le pseudochat plaît beaucoup aux actrices, aux écrivains et aux gens biens. Ce n'est pas pour rien que l'éditeur Columbus s'en sert comme ex libris.

– « Combien ? »

– « Dix mille. Mais il les vaut largement. »

Il s'apprête à extraire le pseudochat de la cage lorsqu'un collègue l'arrête.

– « Il est déjà vendu ! »

– « Ça m'ennuie beaucoup ! » fais-je.

– « D'ici un mois, il devrait en arriver d'autres par l'astronef de Cygnus. Je vous conseille de le réserver dès à présent. Une simple petite caution... »

– « Je suis pressé, » dis-je. « Et je me connais aussi : si je ne l'achète pas tout de suite, je changerai d'avis. »

– « Nous avons beaucoup d'autres animaux. Un couple de pterokini, par exemple. Ils sifflent mieux que les rossignols et ils ne sont pas salissants. De plus, ils se reproduisent si vite que vous pourrez revendre les petits et rentrer dans vos frais. Et, entre nous, préparés à la chasseur, ils sont divins. »

Je tente d'imaginer les deux pterokini déplumés et rôtis à feu doux au milieu des tomates et du céleri. Comment savoir si les bubons charnus se jettent ?

– « Et celui-là ? »

Je désigne l'angle opposé de la salle. Le seul que la foule n'occupe pas.

Le vendeur fait une grimace. « Celui-là ? » Nous nous approchons. « C'est un JBS. » Il me dit ça sans enthousiasme et ajoute, presque avec répugnance. « C'est une bestiole qui vient d'Alpha du Centaure. »

– « Combien ? »

– « Vous ne voulez pas l'acheter ? »

– « Par curiosité. »

– « Mille ! Cage comprise. »

– « JSB ? »

– « JBS, » corrige le vendeur. « L'animal le moins vendu du Grand Bazar. »

– « Il n'est pourtant pas vilain. »

– « En effet ! Dommage qu'il ne le soit pas. L'un des animaux les plus recherchés, le Dragon Nestorien, est épineux, cornu et dégage une odeur fétide. Il fascine les amateurs d'émotions fortes. Mais le JBS, lui, il est... il est seulement insignifiant. »

Définition adéquate. L'animal ne nous entend pas. Il se moque même de notre voisinage. Il continue à somnoler, couché sur ses minuscules pattes. Le corps, massif, est recouvert d'une fourrure grise et opaque, un rien plus dense sur sa queue plate comme celle d'une loutre. Le museau rappelle vaguement celui d'un pékinois, sans en avoir le côté renfrogné.

– « Il est affectueux ? » demandé-je.

– « Ma foi... »
– « Féroce ? »
– « Pas du tout. »
– « Gentil ? »
– « Indifférent. »
– « Il siffle ? Chante ? Rugit ? »
– « Il émet des bruissement, tout bas, lorsqu'il en a envie. »
– « Est-il rapide ? »
– « Nous ne l'avons jamais vu courir. »
– « Il sent mauvais ? »
– « Parfaitement inodore. »
– « Et la nourriture ? »
– « Ce que l'on veut. Il est omnivore et pas gourmand du tout. »
– « Male ou femelle ? »
– « Hermaphrodite. » Le vendeur rit. « Ce qui élimine la probabilité que le rut puisse l'arracher à son aboulie. »

C'est devenu une sorte de jeu. Je cherche une autre question pour cataloguer le JBS par un adjectif.

– « Peut-être a-t-il la nostalgie de sa planète ? »
– « Selon le rapport des marchands qui l'ont prélevé, sur Alpha Centauri également il se comporte de cette façon. »
– « Et que veut dire JBS ? »
– « Son nom scientifique est Ceratodus Centaurano. JBS sont les initiales de l'astronef qui est arrivé le premier à cet endroit, le John Barnett Singapour. »
– « Je l'achète. »
– « Si c'est à cause du prix, nous pouvons vous accorder un crédit sur le pseudochat ! »
– « Je prend le JBS. »
– « Avez-vous vu la mante géante de Procyon ? »
– « Puis-je l'emporter tout de suite ? »

Il se résigne. « Naturellement ! Nous sommes fatigués de l'avoir encore entre nos jambes. Tenez ! Voici un petit livret rédigé par des scientifiques qui vous donnera tous

les renseignements utiles pour l'animal. Encore qu'il n'y ait pas grand chose à savoir. »

– « C'est sûr que le JBS ne fait rien ? »

– « Absolument rien. C'est la créature la plus inutile de l'univers. »

Il allonge les mains dans la cage privée de couvercle et soulève le JBS. Celui-ci ouvre un œil, regarde le vendeur puis baisse à nouveau la paupière.

– « Il aime dormir ! »

– « Non. Parfois il reste des journées entières à nous regarder travailler. C'est assez pénible de se sentir épié continuellement. »

Il me le tend.

L'animal ne pèse pas beaucoup. Le poil n'est pas rugueux, mais pas soyeux non plus.

– « Du courrier pour Gennaro Kowalsky ? »

Le concierge me tend trois lettres. Je reconnais aussitôt celle de la Maison d'Editions Musicales Mondiales. Et l'émotion me gagne : peut-être ont-ils accepté de réunir mes symphonies sur un *10 tours*.

– « Qu'est-ce que c'est ? » fait le concierge.

– « Qu'est-ce que c'est, quoi ? »

– « Ce truc que vous avez dans les bras. »

– « Un JBS. »

– « Il mord ? »

– « Non. Et il ne fait pas de bruit non plus. Il reste tranquille. »

– « A propos de bruit... M. Vender, du sixième, s'est plaint. Il dit que vous feriez mieux de ne pas jouer du piano durant la nuit. »

– « D'accord. »

Au diable ! Je suis incapable de dormir quand l'inspiration me vient. Et c'est presque toujours après minuit que ça m'arrive.

– « Quels emmerdeurs ! » dis-je à JBS tandis que l'ascenseur nous emporte vers l'appartement. « Et dire qu'un jour prochain ils se vanteront d'avoir logé sous le même toit que Gennaro Kowalsky et de l'avoir entendu composer ses merveilleuses musiques. Pas vrai ? »

Il me regarde fixement. Peut-être a-t-il compris, mais il ne se trahit pas.

– « Catherine elle-même se mordra les doigts de m'avoir plaqué. Mais à ce moment-là, j'aurai tellement de femmes sur les bras qu'il me sera impossible de trouver une seule minute à lui consacrer. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu t'en fiches, naturellement. C'est parce que tu n'as pas de problèmes de jalousie ou de conquête. Tu ne peux pas en avoir. Mais pour moi, c'est différent. Le sexe et le succès. Ne sais-tu pas que l'ambition est un stimulant sexuel ? »

Je dépose le JBS sur le carrelage de l'entrée. Durant un instant, il vacille sur ses pattes, puis il redresse le museau pour me regarder.

– « Bienvenue dans l'appartement du compositeur Gennaro Kowalsky. Suis-moi ! »

Il me suit. Comme un petit chien. Mais lorsque, parvenu dans la salle de séjour, je tourne à droite, il s'en va à gauche. Puis il se couche sur le tapis.

– « L'appartement ne t'intéresse pas ? » fais-je. « Il te faudra bien y vivre, pourtant, que ça te plaise ou non.

J'ouvre la lettre des Editions Mondiales.

– « Ils sont d'accord ! »

Je fais une pirouette, je saute, je tape des mains. Un *10 tours* pour moi tout seul. Tiré à deux cent mille. Et cinq pour cent des droits. Ce qui fait... ce qui fait un tas d'argent. Sans parler de la gloire. »

– « Tu sais ce que c'est, la gloire ? C'est la plus délicieuse et la plus garce des amantes. Eh bien ! Que fais-tu ? Tu fermes les yeux maintenant que je te parle ? »

Mais je suis trop heureux pour m'en offenser. Au contraire, je cours à la cuisine prendre un petit morceau

pour JBS. Que préfèrera-t-il : un fruit, des gâteaux, du lait, de la viande ?

Je lui mets sous le nez un bonbon au chocolat. Il ouvre la bouche.

– « Tu as la langue bien blanche. Est-ce que tu digèrerais mal ou es-tu toujours comme ça ? » Avec ces animaux extra-terrestres, on ne peut jamais savoir.

Il mastique le bonbon au chocolat avec calme, l'avale. Puis il referme les yeux.

Je regrette déjà de ne pas avoir réservé un pseudochat de Cygnus, le chouchou des vedettes.

– « C'est Zéro qu'ils auraient dû t'appeler ! » lui dis-je.

A chaque nouvel échelon, comme celui du *10 tours* par exemple, il me semble que j'y suis arrivé. Mais l'échelle de l'ambition n'a pas de fin. Et le succès, il faut le mériter avec de la fatigue et de l'ennui.

Hier, j'ai fait la connaissance d'une blonde qui se dit folle de mon *Crépuscule Sidéral.* Bavardages, sourires, rendez-vous. Mais les femmes adorent être courtisées, calinées, gâtées. Et je n'en ai pas le temps : l'éditeur m'oblige à refaire trois des morceaux du *10 tours* avant de le presser. Il dit, et je n'ose pas le contredire, qu'il faut absolument simplifier *Magma, Les monts de Vénus* et *Ballade pour la mort d'un astronaute.*

Au lieu d'être avec la blonde, me voilà donc encore dans mon appartement, assis devant le piano, en compagnie, si l'on peut dire, de JBS.

Je recommence.

Je pourrais changer le tempo et faire de *Magma* une valse. Un deux trois, un deux trois... Atroce !

– « Tu t'en fiches toi, pas vrai ? »

Je regarde JBS qui me regarde.

– « Un morceau de pain, une gorgée d'eau et un coin peinard pour roupiller... Les scientifiques se sont

drôlement gourés à ton égard. Tu es un végétal, pas un animal. »

Il me sourit, heureux.

Du moins, il me semble. De temps en temps, le JBS entrouvre en effet les lèvres. Mais peut-être s'agit-il simplement d'une contraction des muscles faciaux indépendante de sa volonté. Le résultat ressemble néanmoins à un sourire.

– « Une capture pour des prunes ! »

Et si je mettais *Magma* en mazurka ? Les critiques pourraient me comparer à Chopin.

Je me prépare un whisky. Copieux et sans soda. L'alcool me restitue un peu d'optimisme mais il n'atténue pas ma rancœur envers JBS.

– « Tu m'es antipathique, » lui dis-je. J'approche le verre de ses lèvres. « Tiens ! Bois ! Saoûle-toi ! Jouis des bonnes choses de la vie et danse, chante, dégueule... »

Il renifle, ferme les lèvres puis un œil. De l'autre, il me fixe.

– « Animal stupide et inutile. Si encore tu me regardais avec de la haine. Ou de la peur. Ou du mépris. Non ! Rien de rien. »

Je lui lance à la tête le fond de verre de whisky. En plein dans son œil ouvert.

Il se frotte avec la patte, soigneusement, avec calme.

Je retourne au piano.

– « J'ai rendez-vous demain matin à sept heures avec l'esthéticienne pour un masque et un peeling. Ne sais-tu pas qu'un homme célèbre doit aussi être beau, ou du moins très soigné ? Ensuite le tailleur pour mon nouvel habit de soirée. A huit heures et demi, je retrouve Nunez de la *Gazzetta*. Il m'a promis un compte rendu sur deux colonnes. En échange, je dois recommander sa maîtresse à Gorin. Elle chante mieux que Fiamma Coley m'a dit Nunez. A onze heures, j'assiste à la répétition d'un concert au Mémorial Hall. Ils y seront tous. Et en début d'après-midi, je passe aux Editions Mondiales.

J'essaierai de ne pas trop m'y attarder car la blonde m'attend à quatre heures. Malheureusement, pas question de lui proposer de faire l'amour en une demi-heure, et sans les préliminaires par-dessus le marché. Bref, après ça, retour à l'appartement et, si je m'en sens le courage, je travaillerai à rendre plus pop le second morceau. En admettant que j'aie fini d'arranger *Magma* dans la journée. Voilà. Ce programme te plaît ? »

JBS se tait.

Je poursuis : « Voyons à présent ton programme à toi pour demain. Tu te réveilles à huit heures. Promenade hygiénique sur la terrasse. Brève collation puis petit somme au soleil. Dans l'après-midi, observation des chats sur le toit de la maison d'en face. Retour à l'intérieur de l'appartement dès que la femme de ménage s'en est allée. Tu lui es sympathique à cette vieille imbécile parce que tu ne salis pas les pièces. Pour ce qui est du reste de la journée, vagabondage entrecoupé de siestes et tu regardes aussi par la fenêtre ce petit carré de ciel : mais qu'est-ce que tu y trouves de beau ? Les oiseaux en cage eux-même ne sont pas aussi passifs que toi. Ils chantent, ils regrettent la liberté, ils s'accouplent, se disputent. »

C'est exactement comme de s'adresser à un mur. Il écoute, on dirait qu'il comprend. Il contracte les muscles faciaux pour ce maudit sourire.

Je suis las et écœuré.

Tout s'est pourtant déroulé comme je l'avais programmé. Elégant et déodoré, j'ai déjeuné à huit heures trente précises avec Nunez. Il m'a assuré du compte rendu. Au concert, j'ai réussi à me faire photographier avec Billy Fereman. Aux Mondiales, mon idée de transformer *Magma* en mazurka les a enthousiasmés. Quant à la blonde, comme prévu, elle s'est révélée une amante aussi passionnée qu'intéressée.

– « C'est de ta faute sale bête, si je ne suis pas content. Demain, je te ramène au Grand Bazar. Comment est-il possible que je me sois intéressé à un animal aussi insignifiant, aussi ennuyeux et inutile que toi ? »

Il est heureux. Il suffit de le regarder en face pour s'en rendre compte.

J'ai bu trop de drinks et la tête me tourne.

– « Si tu ris, je te tue. »

Il rit.

Je prends un bâton de bambou incrusté, un souvenir de Java. Et je frappe le JBS sur l'échine, de toutes mes forces. Et encore. Et encore.

Il se protège la tête avec les pattes.

Sur le pelage gris apparaît une tache. Du sang. Je me précipite à la cuisine pour prendre la trousse de Premier Secours.

Je désinfecte la blessure puis je la recouvre. Je fais ça très bien. Avec la bande de gaze nouée sur son dos, le JBS ressemble vaguement à un œuf de Pâques.

Il ne sollicite aucune excuse. Il attend.

Je le prends dans mes bras. Il contracte ses muscles faciaux.

Mais ce n'est sûrement pas un vrai sourire. C'est seulement du je-m'en-foutisme. Du je-m'en-foutisme à l'échelle cosmique.

Titre original : Vita col JBS
Première parution : E. Dall'Oglio, anthologie « Zoo-Fantascienza », oct. 1973
Traduction : J.P. Fontana

MONICA, MONICA

Gianluigi Pilu

La frontière qui sépare le fantastique de la science-fiction est quelquefois si ténue qu'en Italie, par exemple, l'un et l'autre sont souvent recouverts par la même dénomination : Fantascienza. *Il aurait donc été regrettable qu'un échantillon de la tendance fantastique ne figure pas dans ce recueil, d'autant que voici un jeune auteur à l'indéniable talent.*

« MON Dieu », souffla Stéfano en contemplant l'état lamentable de la cuisine après qu'un employé eut installé le nouveau compteur du gaz. « Il m'arrive de me demander *quand* nous aurons enfin terminé. »

Monica, sa jeune épouse qui aimait cette impression de provisoire, cette idée qu'il y avait encore quelque chose à faire, une porte à peindre, un tableau à accrocher, répondit :

– « Jamais, j'espère ! »

Elle n'avait pas souvenir, dans toute son existence, d'une période plus heureuse que celle-ci. Il lui semblait que tout allait bien, merveilleusement bien, même si cela était dû au fait que sa vie de jeune mariée commençait à peine.

Bien sûr, ils avaient eu un bel été. De retour de leur voyage de noces, ils s'étaient lancés, avec une certaine joie, dans le travail que constituait l'aménagement d'un appartement de quatre pièces. Ils avaient eu la chance de trouver un logement dans une rue du centre-ville, au dernier étage d'un vieil immeuble qui s'ouvrait, par un large porche en bois surmonté d'une rosace colorée, sur une grande entrée silencieuse et des escaliers aux gradins polis. Les plafonds étaient hauts et le sol recouvert de parquet. Les pièces, longues et étroites, étaient vaguement irrégulières et on ne s'attendait pas, logiquement, à y trouver tant de recoins et de niches. Les poignées de porte étaient en cuivre et les fils électriques, ainsi que les tuyaux du chauffage central, apparaissaient le long des parois. Il avait fallu changer la chaudière, le chauffe-eau et l'évier de la cuisine. Ils avaient également repeint les murs et ils avaient choisi un blanc lumineux qui mettait en relief le ton chaud des parquets et celui plus foncé des meubles en bois, brillants et bas. Ils avaient suspendu des lustres et des tableaux aux épais encadrements métalliques et posé de nouveaux carreaux de céramique dans la salle de bain.

Oui, ils avaient eu un bel été, des journées claires et des nuits profondes mais maintenant l'hiver approchait, et bien que Monica se réjouisse de le passer dans sa maison avec son mari, elle ne pouvait s'empêcher de trouver que les nuits étaient en quelque sorte plus noires, plus opprimantes et pour tout dire, « pourquoi s'en cacher », *inquiétantes*.

C'était encore cette vieille histoire.

Monica n'avait jamais eu un sommeil facile et profond ; particulièrement maintenant, elle restait éveillée des heures entières dans son lit, à écouter le souffle lent de la ville, les rares automobiles qui parcouraient les rues, l'activité des balayeurs. Immobile, les yeux ouverts, elle éprouvait continuellement le besoin de sentir la présence de son mari, même si ce dernier dormait : elle craignait de s'assoupir un instant et de se retrouver soudain seule, dans l'obscurité.

Il n'était plus possible de nier que les choses étaient en train de perdre leurs proportions réelles ; sinon, comment expliquer l'anxiété que lui occasionnait un fait aussi banal qu'une panne d'électricité dans le débarras ? Stéfano avait essayé d'y remédier ; après avoir vainement remplacé l'ampoule, démonté et remonté plusieurs fois l'interrupteur, il s'était finalement résigné. Ils avaient d'abord songé à recourir à un électricien mais ils n'étaient jamais passé à l'acte ; étant donné le peu d'usage qu'ils faisaient de ce débarras, ils pouvaient se contenter de la lumière, plus que suffisante, qui provenait du couloir.

En vérité, le réduit, bien que ne possédant pas de fenêtre, était une pièce aux dimensions respectables dont ils n'avaient pas trouvé l'utilité et dans laquelle ils rassemblaient tous ces objets qui, jour après jour, s'accumulent dans une maison : paquets de journaux et de revues, chiffons, boîtes vides qui pourraient servir à nouveau et ainsi de suite.

Il était situé au fond du couloir, entre les deux autres

chambres. Quand elle sortait précisément d'une de ces pièces, Monica n'aimait pas se trouver en face de cette porte ouverte qui révélait un angle d'obscurité, noir comme le fond d'un puits. L'inquiétude la gagnait surtout quand elle était seule à la maison, c'est-à-dire en fin de journée, après cinq heures : de retour de la banque, elle devait attendre deux heures avant l'arrivée de son mari. A ce moment-là, elle était obligée littéralement *obligée,* de tenir cette porte fermée et d'allumer toutes les lampes de la maison ainsi que la radio ou encore de mettre un disque sur la chaîne stéréo. Elle ne pouvait supporter l'idée que l'obscurité se soit conquis un territoire dans sa propre maison.

Cependant, en attendant son mari, Monica préparait le dîner et faisait le ménage. Elle n'y consacrait jamais beaucoup de temps : en n'y regardant pas de si près, Monica trouvait qu'entretenir la maison était un travail moins fatigant que ce qu'elle s'était imaginé. Du reste, son mari et elle cuisinaient et nettoyaient l'appartement à tour de rôle. Ainsi, il restait toujours à Monica une demi-heure ou plus pour lire, écouter de la musique ou prendre un bain.

Depuis que le manque de temps l'avait contrainte à se limiter à une simple et hâtive douche matinale, s'offrir un long bain chaud était devenu pour Monica un véritable luxe, un luxe qu'elle savourait jusqu'au bout, avec calme et recueillement : le transistor posé sur le petit meuble à côté du miroir, la baignoire presque pleine, le subtil parfum du savon, les serviettes éponges préparées d'avance, à portée de la main.

Un soir, pendant qu'elle se prélassait dans l'eau chaude ses cheveux courts ramassés dans une serviette enroulée autour de sa tête comme un turban, la radio émit un léger crépitement, un bruit de décharge électrique et se tut quelques minutes : la belle humeur indolente et paresseuse de Monica s'envola. Ce n'était pas la première fois que des parasites dérangeaient le poste mais

ce jour-là, le petit incident prit une signification tout à fait particulière. La maison fut plongée dans le silence, l'espace d'un instant, et Monica fut brusquement parcourue par une sensation de froid, comme si un courant d'air, provoqué par une porte qui se serait ouverte quelque part, avait caressé sa peau.

Monica frissonna et s'immergea dans l'eau chaude, jusqu'au cou.

Elle ne vit le miroir que plus tard, alors qu'elle se frottait avec une serviette, après être sortie de la baignoire. L'atmosphère de la petite pièce était chaude et humide comme celle d'une serre où l'on cultive des fleurs tropicales. Monica regarda dans la glace éclairée par quatre ampoules sur chacun de ses côtés comme celle d'une loge d'artiste, et elle découvrit une inscription sur la surface embuée. Un prénom. Son prénom. *Monica.*

La radio s'était remise à fonctionner comme s'il ne s'était rien passé. Seulement, maintenant, il y avait ce mot écrit sur le miroir : de grandes lettres un peu hésitantes qui évoquèrent pour Monica une sorte de plainte. *Monica...*

Cette nuit-là, Stéfano fut éveillée par la pression du bras de sa femme sur sa propre poitrine. Il écouta sa respiration et comprit aussitôt que Monica était éveillée.

Elle avait les yeux ouverts qu'elle clignait de temps en temps et elle était accrochée à son mari, se collait contre lui, comme si elle sentait le besoin de s'ancrer, par peur d'être entraînée au loin.

– « Cela ne va pas ? » demanda Stéfano.

Elle ne répondit pas aussitôt mais s'écarta de lui d'un air coupable et alla rejoindre sa moitié de lit, dans un froissement de draps. Toutefois, Stéfano remarqua qu'elle s'obstinait à laisser une main sur son épaule.

– « J'ai peur du noir, » entendit-il ensuite. « Je ne m'en suis pas rendu compte. »

– « Peur du noir ? » dit-il. « Seuls les gens qui n'ont

as la conscience tranquille ont peur de l'obscurité. As-tu quelque chose à te reprocher ? »

– « Je crains que oui, » répondit-elle.

Ce fut alors seulement qu'il songea à cette vieille histoire.

– « Oh ! » enchaîna-t-il. « C'est à cause de ce jeune homme, n'est-ce pas ? »

– « Je ne veux pas en parler. S'il te plait, n'en parlons pas. »

Il parut surpris :

– « Tu ne peux pas croire que ce fut de ta faute ! »

Il l'attira de nouveau vers lui et passa un bras autour de ses épaules. Elle approcha sa tête de celle de son mari, sur le même oreiller.

– « Oh ! Dieu, » souffla-t-elle avec lassitude.

– « Personne ne peut jamais être responsable d'un acte de ce genre, » reprit-il ; « personne en particulier, veux-je dire. C'est terrible, mais c'est ainsi. »

– « Il ne l'aurait pas fait, si je lui avais dit oui, » argumenta-t-elle.

Elle s'arrêta un instant avant d'oser ajouter : « Il ne se serait pas tué. »

– « N'y pense plus, n'y pense plus, » répéta Stéfano.

– « J'aimerais que cela soit aussi simple. Ce fut une chose si horrible, comprends-tu ? Si incroyable. Oui, voilà : *incroyable !* Personne ne sut l'expliquer. »

– « Es-tu sûre que cela te fasse du bien d'en parler ? » demanda Stéfano.

Elle semblait ne pas l'avoir entendu :

– « Il n'avait que dix-sept ans, » continua-t-elle, surprise, comme si elle le découvrait à l'instant même. « Il souriait tout le temps. Il paraissait être l'homme le moins anxieux du monde. Je n'avais pas soupçonné un seul instant ce qui allait arriver ; vraiment ! Il avait tellement insisté pour que je sorte avec lui qu'à la fin j'ai cédé. Je me rappelle, oui, je me rappelle encore parfaitement qu'il avait dit vouloir me faire une requête. Exactement

cela : une requête. Je savais ce qu'il voulait dire par là, mais il n'était rien pour moi, vraiment rien, seulement un type gentil, à la rigueur même sympathique, mais rien de plus. Alors je répondis qu'il valait mieux ne rien me demander. Il prétendit que ce serait une question toute simple, que je n'aurais qu'à répondre oui ou non. Quand je lui affirmai que, de toute façon, ce serait non, il ne fit pas d'histoire. Il n'insista pas et me raccompagna chez moi. Je ne fus pas incorrecte avec lui ; non, j'en suis certaine. Il ne sembla pas fâché. Il me salua en souriant. Il souriait, comprends-tu ? »

Elle s'interrompit. Stéfano lui caressa les cheveux :

– « Que t'arrive-t-il ? » dit-il gentiment.

– « Je ne sais pas. Je suis fatiguée. Je hais cette saison, le froid, le mauvais temps. Moi, j'ai besoin de chaleur, de soleil, Ah ! le soleil ! »

Elle posa une main sur la gorge de son mari, pour la sentir frémir, puis remonta jusqu'aux lèvres douces et humides.

– « Eh ! » s'exclama-t-il.

– « Et toi, as-tu peur du noir ? » demanda-t-elle.

– « Evidemment ! Qui n'a pas peur de l'obscurité ? »

– « C'est stupide, » murmura-t-elle.

– « Sans doute, » admit-il. « De toute façon, si nous restons si près l'un de l'autre, il ne pourra rien nous arriver. D'accord ? »

Ils demeurèrent ainsi longtemps, cependant que le ciel s'éclaircissait lentement et que les premières et uniques rumeurs commençaient à se faire entendre, en bas dans les rues : les commerçants les plus matinaux soulevaient leurs rideaux de fer.

– « Je n'avais jamais vu cette photo, » dit Stéfano. « Quel âge avais-tu ? »

C'était le lendemain soir et Monica préparait le dîner. Stéfano, au lieu de mettre le couvert, était entré dans la

cuisine pour montrer à sa femme une vieille photo d'école, un peu passée, voilée par le temps d'une patine couleur ivoire. Au verso, on pouvait lire une inscription en grandes lettres d'imprimerie : *Lycée, classe de quatrième.* Stéfano avait eu quelques difficultés à identifier le visage de Monica au milieu de tous les autres, parce qu'elle portait les cheveux très longs ; jamais Stéfano n'avait connu son épouse ainsi.

– « Où l'as-tu trouvée ? » questionna Monica, d'un ton qui obligea son mari à lever les yeux pour la regarder.

– « Dans le tiroir des serviettes, » répondit-il.

Après un long silence, Monica confessa :

– « J'ai perdu cette photo il y a des années. :

Stéfano la contempla d'abord sans comprendre, puis il interrogea :

– « Est-il là ? »

– « Oui, » dit Monica. « Je te l'ai dit, nous étions camarades de classe. »

Stéfano n'osa pas demander où il était mais ce fut elle, précisément, qui le lui montra :

– « Le voici ; c'est lui. »

Stéfano fut surpris de constater que rien de particulier ne différenciait le jeune homme de ses compagnons. Il souriait comme les autres.

Monica reprit :

– « Cette photo ne faisait pas partie des objets que j'ai emmenés avec moi, quand nous nous sommes mariés. Je l'avais perdue bien avant. »

– « Oh ! avant ! » rétorqua Stéfano. « Tu sais ce que c'est ? Les choses disparaissent puis réapparaissent au moment où l'on s'y attend le moins. »

Elle n'ajouta rien et Stéfano, après avoir tourné et retourné plusieurs fois la photo entre ses doigts, fit mine de partir.

– « Où vas-tu ? » s'enquit-elle.

– « Il est inutile de la laisser là, si cette photo t'ennuie. »

– « Donne-la moi ! » exigea-t-elle.

Elle prit la photo et alla la ranger sous une pile de draps pliés dans le tiroir de l'armoire qui se trouvait dans la chambre à coucher. De retour dans la cuisine, elle voulut savoir ce que son mari comptait faire de cette soirée.

– « Je crois qu'il y a un bon programme à la télévision, » dit son mari.

– « S'il te plaît, » pria-t-elle, « si j'ai jamais eu besoin de sortir, c'est bien ce soir. »

Elle lançait un appel au secours : c'était pour le moins évident.

D'une certaine façon, Monica se rendit vite compte qu'il n'était pas suffisant que la photo soit chachée au fond d'un tiroir, ensevelie sous une montagne de linge : elle était là, indéniablement là, et il n'y avait pas moyen de l'oublier. Le lendemain à peine rentrée de la banque, elle ouvrit de nouveau le tiroir, en retira la photo et commença à la déchirer ; un, deux, trois, dix minuscules morceaux qu'elle jeta ensuite dans la poubelle : une pluie de confettis si tristes qu'ils lui donnèrent un sentiment de culpabilité jusqu'à se sentir presque mal.

Plus tard, pendant qu'elle faisait le lit et retournait le matelas qui avait toujours tendance à s'affaisser au milieu, tout en écoutant la radio qu'elle avait allumée à cause des ténèbres tapies dans le silence, derrière la porte du débarras, Monica pensait encore au sourire du jeune homme qui, maintenant, ne lui paraissait plus aussi lointain, et à son suicide dont elle était responsable. Car il en était bien ainsi : malgré ce que pouvait dire son entourage, malgré ce qu'elle pouvait penser, il n'était pas possible de travestir la vérité : le jeune homme s'était tué parce qu'elle lui avait dit non. Même s'il avait eu mille autres raisons de le faire, il n'en restait pas moins que c'était elle qui lui avait donné le coup de grâce, qui l'avait

achevé. Ce fut probablement pour cette raison que, cette nuit-là, elle avait fait un rêve qui, par la suite, allait longtemps hanter sa mémoire, au point qu'elle éprouva même le besoin d'en parler à son mari, beaucoup plus tard.

– «Je rêvais que j'étais éveillée et j'étais là, dans cette chambre, à côté de toi. Tu dormais et tout était réel ; soudain j'entendis la porte du débarras qui s'ouvrait. Elle ne fit pas de bruit, certes, mais je l'entendis quand même ainsi que les pas de quelqu'un qui sortait. Il lui en fallut, du temps, pour traverser le couloir ! Enfin, il se présenta à l'entrée de notre chambre et alors je me rendis compte que c'était *lui. Lui,* comprends-tu ? Il faisait très sombre, je le voyais à peine, juste sa silhouette, mais je savais très bien que c'était lui. Il s'immobilisa un instant sur le seuil, puis il entra et s'assit sur cette chaise, à l'autre bout de la pièce et il resta là. Il ne dit rien. Il se contentait de me regarder, de *nous* regarder, comme cela, en silence. Sans parler.»

Le matin, Monica fut secouée par la sonnerie du réveil. Encore inconsciente, l'esprit troublé par le sommeil et le souvenir du rêve qui se recomposait lentement comme une mosaïque, elle sentit le lit se détendre quand son mari se leva. Il y eut le bruit furtif de ses pas puis, un moment plus tard, la lumière du couloir s'alluma. La porte, que Stéfano avait simplement tirée derrière lui, projeta sur le sol de la chambre une longue bande lumineuse. Stéfano revint presque aussitôt et Monica comprit immédiatement, à sa manière d'entrer et de s'approcher du lit, qu'il avait dû se passer quelque chose.

– « Es-tu devenue folle ? » entendit-elle.

Mal à l'aise, sous le regard de son mari, elle s'agita dans le lit.

– « Que se passe-t-il ? » s'informa-t-elle.

– « C'est moi qui te le demande, » cria-t-il presque.

– « En somme, que veux-tu dire ? »

– « Et toi, que crois-tu que je veuille dire ? » Il la

regarda un instant en silence, puis il fit un signe de tête : « As-tu vu par là ? »

Monica écarta les couvertures, se leva et sortit rapidement de la chambre.

Dans le couloir, la cuisine, le salon, la salle à manger, les parois et même les plafonds étaient recouverts d'une épaisse écriture qui se détachait, rouge, sur le fond blanc ; il semblait qu'on n'avait pas utilisé une peinture mais plutôt un pastel très mou. Plus tard seulement, ils découvrirent qu'il s'agissait d'un des fards à lèvres de Monica.

En tout cas, les caractères étaient le plus souvent incompréhensibles ; mais des mots et de brèves phrases étaient parfaitement lisibles : *je t'aime,* disaient les murs. *Je t'en prie, je t'en prie, Monica. Je t'aime. Monica, Monica...*

Après avoir erré à travers les pièces en se demandant si c'était une impression ou si l'appartement était réellement désespérement froid ce matin-là, Monica rencontra de nouveau le regard de son mari et y lut, avec surprise, une chose qui l'affligea presque plus que les mots écrits sur les cloisons.

– « Tu penses que c'est moi, » dit-elle avec incrédulité.

– « Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas moi. »

– « Pour quel motif l'aurais-je fait ? » Elle avait envie de hurler, maintenant.

– « Je ne sais pas, » répondit Stéfano. « Je ne sais pas. »

– « Tu m'aurais entendue, » argumenta-t-elle, désespérée. « J'aurais eu besoin d'une échelle pour atteindre le plafond. J'aurais fait du bruit. Et puis, on ne peut pas accomplir une chose de ce genre en une seule nuit. C'est impossible ! »

Stéfano s'obstinait à la regarder.

Ils trouvèrent le tube de fard, désormais complètement usé, sur le guéridon du téléphone, sous un dessin tracé sur le mur : un visage de femme, de jeune fille, à peine

ébauché avec peu de traits mais cependant ressemblant. Malgré les longs cheveux, aucun doute ne subsistait : c'était un portrait de Monica.

– « Cela te suffit-il ? » s'exclama cette dernière. « Je n'ai jamais su dessiner, tu le sais. Lui, au contraire, avait du talent ! »

– « Lui ? » sursauta Stéfano.

– « Oui ! » affirma-t-elle. « Pourquoi refuses-tu de comprendre ? Ne me regarde pas ainsi. Je ne suis pas folle. Je ne veux pas que tu me regardes ainsi. »

Alors, Stéfano lui prit les mains, l'attira vers lui bien qu'au début elle résistât et la serra dans ses bras. Il commença à la caresser :

– « Cela suffit maintenant, » disait-il en lui embrassant le cou, le visage, la bouche. « Cela suffit. »

– « Que faire ? » s'inquiéta-t-elle.

– « Ne vas pas travailler, aujourd'hui, » conseilla-t-il comme s'il n'avait pas entendu.

– « Il n'est certes pas question que je reste à la maison. »

– « Tu pourrais allez chez ma mère, » proposa-t-il. « Veux-tu que je reste moi aussi ? »

– « Oh ! oui, » s'empressa-t-elle de répondre. « Reste avec moi ! »

Elle lui était reconnaissante de ce geste. Elle lui était reconnaissante simplement de la soutenir, de ne pas l'abandonner ; pourtant le regard de son mari, bien que devenu attentionné, prévenant, continuait à la blesser.

– « Tu persistes à croire que c'est moi, » murmura-t-elle doucement, presque comme si elle craignait qu'il ne l'entende.

Il fallut trois semaines à Monica pour trouver le courage suffisant de retourner seule dans l'appartement.

Durant cette période, elle avait pratiquement vécu chez la mère de Stéfano, une femme grise et tranquille mais que Monica ne trouvait pas assez sympathique pour désirer prolonger indéfiniment cette situation. En tout

cas, au cours de ces trois semaines, Monica avait travaillé, rencontré des gens, était allée au cinéma, au théâtre, au bal. Maintenant, forte de la normalité et du caractère concret de ces dernières journées, elle réintégrait son appartement.

Les rapports avec son mari étaient tendus et c'était une raison suffisante pour en finir, au plus vite, avec toute cette histoire. Elle avait cherché une personne pour repeindre les murs de son logement. Elle avait d'abord songé à le faire elle-même mais on lui avait conseillé d'attendre le printemps. Ces parois barbouillées constituaient, naturellement, le point le plus épineux de cette affaire. Monica savait qu'elle n'en était pas l'auteur et puisque son mari était évidemment hors de cause, leur origine était plus qu'inquiétante. Néanmoins, cela ne l'empêcha pas de claquer la porte derrière elle avec une telle détermination que cela ressemblait à un défi. C'était sa maison, pensait-elle et personne ne réussirait à l'en chasser.

C'était par un après-midi d'hiver. Il neigeait et la nuit tombait vite. Le bonnet de laine de Monica, sa longue écharpe, le dos de son manteau s'ornaient de flocons qui se transformaient rapidement en gouttelettes d'eau. La maison était silencieuse. Comme d'habitude, son mari, ce soir-là, ne rentrait pas avant deux heures.

Monica contempla, « s'imposa de contempler », longuement les murs et l'écriture tracée au rouge à lèvres : les mots absurdes et incompréhensibles, les lambeaux de phrases illisibles, son nom qui ressortait çà et là. Elle observa également son portrait, avec attention et seulement alors, elle retira manteau, écharpe et bonnet. Elle alla verrouiller la porte du débarras et cela lui donna une idée : s'il fallait attendre la belle saison pour effacer les écrits sur les cloisons, par contre, un électricien pouvait réparer la lumière dans le débarras, immédiatement. Elle traversa le couloir, atteignit le guéridon du téléphone, prit l'annuaire et chercha le

numéro d'un électricien. Elle essaya d'en appeler mais la ligne était occupée. Elle renonça après avoir recommencé quatre fois. Elle avait acheté deux revues au kiosque situé en bas de chez elle et elle alla les feuilleter dans la chambre à coucher, la seule pièce qui n'avait pas été touchée.

Quelques minutes plus tard, elle sortit de nouveau pour tenter de joindre l'électricien. Cette fois l'appareil resta totalement muet ; il ne transmettait même pas le signal. Monica pensa que la ligne était surchargée et, quand elle reprit les journaux abandonnés sur le lit, elle vit tomber un papier qui s'était glissé entre les pages : un petit rectangle de papier rigide. Une photo.

Monica la ramassa. C'était une vieille photo d'école, au verso de laquelle on pouvait lire : *Lycée, classe de quatrième.* Aucun doute n'était possible : il s'agissait de cette même photo qu'elle avait déchirée peu de temps auparavant, bien que maintenant elle portât des traces de rouge à lèvres : deux petits cercles qui entouraient son visage et celui d'une autre personne...

Monica jeta la photo et se précipita hors de sa chambre.

La première chose qu'elle vit dans le couloir, ce fut la porte du débarras. Elle l'avait fermée à clef, peu auparavant. Elle était maintenant grand'ouverte.

La vue des ténèbres qui s'offraient au-delà du seuil l'empêcha de quitter la maison pour toujours. Ce gouffre lui donna une espèce de vertige, une étrange sensation localisée à mi-chemin entre le cœur et l'estomac, comme si elle se trouvait au sommet d'une tour.

Monica, appelaient les murs. *Je t'aime,* gémissaient-ils. *Je t'en prie,* hurlaient-ils, et Monica eut l'impression que même les paroles indéchiffrables, écrites autour d'elle, devenaient, d'une certaine façon, plus claires.

Je t'en prie !

Sans en avoir conscience, elle avait commencé à avancer.

Le couloir devenait plus vaste. Il se métamorphosait en galerie, une longue galerie aux parois illustrées. Elle n'avait pas l'impression de marcher. Tout se passait comme si c'était le sol qui la portait.

De cette manière très douce, Monica progressait vers le fond du couloir. Il lui semblait chevaucher une vague. Elle savait naturellement qu'une partie d'elle-même s'était mise à crier mais c'était si simple de se laisser aller...

Dans son dos, le téléphone sonna mais elle l'oublia avant même de l'avoir entendu.

Au bout d'un temps infini, l'onde silencieuse la déposa sur la rive de l'obscurité. Debout sur le seuil, elle découvrit grâce au reflet de la lumière, qu'il y avait effectivement quelqu'un dans la pièce presque vide : une mince silhouette de jeune homme qui attendait.

– « Je suis là, » articula-t-elle, et sa propre voix la surprit. « Je suis venue. »

Elle entra et poussa la porte.

Elle resta immobile, respirant faiblement. Dans un coin se produisit un mouvement, un bruit ou plutôt une sensation de pas. Monica sentit ensuite que les ténèbres avaient des mains, des mains glacées, et cet attouchement, malgré ou à cause du froid, fit battre son cœur plus fort.

Je te réchaufferai, moi pensa-t-elle ; *je peux le faire* et elle serra ces mains entre les siennes. L'obscurité avait des lèvres de pierre gelée et ce fut dans ces lèvres qu'elle chercha à insuffler un peu de sa propre chaleur, un peu de sa propre respiration. Voilà : elle connaissait les gestes à accomplir. Comme elle l'avait fait tant de fois, elle se déshabilla hâtivement. Chaque fois qu'elle quittait un vêtement, elle avait l'impression d'abandonner du même coup un peu de tout ce temps qui s'était accumulé sur elle. Pendant qu'il l'embrassait, dans le noir, qu'il la serrait contre lui, il lui sembla être plus petite, plus jeune et elle crut même un instant qu'elle possédait encore les

longs cheveux de ses dix-sept ans. Quand cela se produisit, elle n'éprouva pas vraiment du plaisir ; en vérité, elle eut un peu mal mais c'était normal puisqu'elle lui offrait sa virginité.

Monica gisait, adolescente, entre les bras adolescents de son amant qui, peu à peu, se réchauffait. Dans l'ombre, elle dessinait du bout des doigts, le visage du jeune homme et retrouva avec stupeur, le sourire d'autrefois.

– « Je t'attendais, » murmura-t-elle. « Je t'ai tellement attendu... »

Ce soir-là, Stéfano rentra plus tard que d'habitude. En entrant, il remarqua que toutes les pièces étaient éclairées. Il appela sa femme mais n'obtint pas de réponse. Il inspecta successivement la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher. A la fin, convaincu que Monica était sortie, il se demanda où elle pouvait être allée.

La porte du débarras était fermée.

Il retira son manteau et sa veste. Il commençait à s'inquiéter. Il décrocha le téléphone mais il s'aperçut qu'il ne savait pas qui appeler. Il se dirigea enfin vers la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, se versa un verre de jus de pamplemousse et le but d'un trait. Il remplit de nouveau le verre, et il sursauta en constatant que sa femme était apparue à l'entrée.

– « Oh ! Dieu, » s'exclama-t-il. « Quelle peur tu m'as faite ! »

Monica ne dit rien.

– « Je regrette d'être arrivé si tard, » s'excusa-t-il après une pause. « J'ai essayé de te téléphoner pour te prévenir mais personne n'a répondu. »

Elle sembla acquiescer. Elle détournait son regard et la porte, seulement entrouverte, jetait une ombre sur son visage, empêchant Stéfano de bien la voir.

Il se préparait à lui expliquer le motif de son retard

mais, en fait, il se surprit à lui demander, sincèrement préoccupé :

– « Tout va bien ? »

– « Oui, » se contenta-t-elle de répondre. Elle se plaça enfin en pleine lumière et Stéfano constata, avec étonnement, qu'elle souriait.

– « As-tu faim ? » questionna-t-elle.

– « Non. J'ai mangé un sandwich et j'avoue qu'il m'est resté sur l'estomac. Mais toi, tu n'as pas encore dîné ? »

Elle hocha la tête négativement :

– « Je n'ai pas faim non plus. » Puis, montrant la bouteille de pamplemousse, elle ajouta : « Je peux en avoir un peu, moi aussi ? » Ses yeux, plus que ses lèvres, semblaient sourire.

Stéfano lui tendit son propre verre encore intact. Monica s'en empara, s'assit à la table et but rapidement une gorgée. Presque aussitôt, elle se leva de nouveau et sortit.

Stéfano entendit qu'elle actionnait, à plusieurs reprises, un interrupteur, dans une des pièces.

Quand elle revint, elle se rassit à la même place et recommença à boire, par petites gorgées.

– « L'électricité s'est remise à fonctionner dans le débarras, » déclara-t-elle.

Stéfano s'installa en face d'elle, l'observa tout en relâchant le nœud de sa cravate. Monica passait le verre froid sur son front et ses joues et son sourire se teintait, maintenant, de nostalgie.

– « Tu es étrange, ce soir, » admit-il enfin.

Elle le regarda :

– « Il s'en est allé, » confessa-t-elle subitement. « J'ai payé ma dette et il est parti. »

– « Que veux-tu dire ? » demanda Stéfano.

– « Aucune importance, » dit-elle en secouant doucement la tête. « Aucune importance. »

Titre original : Monica, Monica
Première parution : Galassia n° 226, sept. 1977
Traduction : Angelina Berforini.

LA BONNE CHANCE

PIERFRANCESCO PROSPERI

L'Italie est le pays du totocàlcio *(paris sur les matches de football). C'est peut-être ce qui a inspiré cette nouvelle étonnante à Pierfrancesco Prosperi, le seul auteur de ce recueil – avec Lino Aldani – qui figurait déjà dans le précédent Fiction Spécial Italien.*

A l'extérieur, le ronflement s'éteignit. Delagrange regarda durant un instant la piste inondée de soleil, puis il se concentra à nouveau sur les instruments de bord.

Il entendit la porte s'ouvrir dans son dos. Coen pénétra dans le poste de pilotage en attachant son casque.

– « Ils ont fini le plein, » dit-il. « Nous pourrons bientôt partir. »

– « Très bien. Des passagers ? »

– « Aucun. »

Delagrange laissa échapper un soupir rageur.

– « Naturellement ! N'empêche qu'il y a des fois où je me demande si ça vaut encore la peine de voler dans de telles conditions. »

– « Je ne sais pas si ça en vaut la peine, » fit Coen, « mais nous devons voler quand même. »

– « Ce sera peut-être la dernière fois. On est le dernier jour de la semaine. »

Coen évita de le regarder.

– « Je le sais, » dit-il.

Les cigales stridulaient furieusement dans l'herbe en bordure du terrain. La torride atmosphère estivale pesait sur les pistes désertes, sur les villas, sur les bus parqués près de l'aérogare. Un aviateur marchait en plein soleil le long de la piste de raccordement en traînant la jambe.

– « Dis donc ! Ça fait une paye que je n'ai pas vu Ritters, » lança Delagrange en effectuant les derniers contrôles.

– « Tu ne le savais pas ? Il a fait fortune voilà trois semaines grâce à la grippe. Alors il a décidé de changer de métier... Je crois qu'il s'est lancé dans l'immobilier. »

– « Tant mieux pour lui. Bon, nous sommes parés, Philip. Je demande l'autorisation de décoller. »

Coen haussa les épaules. « Tu peux y aller, » dit-il. « C'est l'heure. »

Delagrange établit le contact avec la tour de contrôle.

– « Ici DC-12 à destination de l'Europe. Ravitaillement terminé, contrôles effectués. Je demande la permission de décoller. »

La voix de l'homme de la tour semblait ensommeillée.

– « Salut, Delagrange. Tu as consulté la météo ? »

– « Positif ! » Mentalement, Delagrange ne put s'empêcher de rire de lui-même. Il s'efforçait de donner un ton officiel et détaché à ses paroles mais il sentait qu'il y avait quelque chose de faux et d'artificiel dans ce dialogue. Il sentait l'apathie que le ton confidentiel de l'homme tentait de masquer en le traitant comme s'il le connaissait de longue date. Mais si Delagrange devait périr en vol cet après-midi même, demain l'homme l'aurait complètement oublié.

– « Okay, Delagrange. La piste est dégagée. Tu peux partir. »

– « Merci ! » Delagrange se sentit soulagé à la seule pensée de quitter cette ambiance.

– « Bonne chance (1), Delagrange, » dit l'homme.

– « Va te faire foutre (1) », murmura Delagrange, superstitieux, en se croisant les doigts. Puis il alluma les moteurs.

Il les laissa tourner durant quelques minutes, puis il lâcha les freins. L'avion vibra et commença à rouler, lentement.

Il parcourut à faible vitesse la piste de raccordement et pénétra sur l'une des deux pistes principales. Delagrange passa une main dans son cou trempé de sueur. Il semblait que la chaleur étouffante de l'après-midi soit entrée aussi dans la cabine pressurisée.

Lorsqu'il vit la piste qui s'étendait devant lui,

---

(1) Dans le texte italien, l'expression utilisée pour souhaiter « bonne chance » est *In bocca al lupo* qu'on pourrait traduire textuellement par *Dans la gueule du loup*. La réponse à ce souhait – une façon de conjurer le sort – s'exprime : *Crepi il lupo*, que l'on peut traduite textuellement par *Que le loup crève*. Malheureusement, il n'existe pas d'équivalent français à cet échange d'expressions utilisées, par exemple, à l'occasion du passage d'un examen ou, comme c'est le cas ici, avant le départ d'un voyage qui peut être périlleux. (N. du T.).

parfaitement libre sur ses quatre kilomètres, il ouvrit la manette des gaz et empoigna solidement le manche à balai en fixant l'indicateur de vitesse. L'avion s'élança sur le ruban de ciment, ses grandes ailes oscillant lentement et les longs fuseaux de ses moteurs scintillant au soleil.

La piste s'enfuyait sous les ailes et l'aiguille grimpait toujours dans le tachymètre. Quand la vitesse fut suffisante, Delagrange tira à lui le manche à balai.

L'appareil leva le nez. Comme à l'habitude, la queue effleura un instant le sol tandis que les roues s'éloignaient du terrain. Comme toujours, le pilote éprouva cette curieuse impression en regardant hors de la carlingue. Le nez de l'avion se trouvait à la hauteur d'un quatrième étage d'immeuble alors que la queue rasait encore le sol.

L'avion se souleva, déchirant l'air immobile et lourd. Les pistes d'envol rapetissèrent avec l'éloignement puis disparurent dans le paysage qui s'étendait sous eux tandis que Delagrange continuait de donner de la puissance aux réacteurs.

Lorsqu'ils se furent stabilisés à l'altitude de croisière, bien au-dessus des rares nuages et dans la lumière aveuglante du soleil qui provoquait des reflets sur le fuselage brillant, Delagrange abandonna la conduite au pilote automatique.

Il regarda dehors, vers le ciel, en songeant à Ritters. L'un des nombreux élus qui étaient parvenus à donner à leur vie un coup de gouvernail... Il l'enviait, naturellement. Il ne pouvait pas ne pas souhaiter gagner une bonne fois.

– « Quelle est la prochaine semaine ? » demanda-t-il.

– « Celle des immeubles, parbleu ! » répondit Coen. « Tu n'as pas parié ? »

– « Pas encore ! » Delagrange était songeur. « Je m'en occuperai à l'atterrissage. »

– « Es-tu certain qu'il y en aura un ? »

– « Ça ne sert à rien d'en parler, Philip. »

Durant un instant, le silence pesa sur eux. Puis Delagrange reprit la parole.

– « Tu n'as jamais gagné, Philip ? »

– « Je ne serais pas là si j'avais réussi. Mais un jour ou l'autre, je gagnerai. »

Ils disaient tous la même chose.

Sous eux, l'océan scintillait, immense et aveuglant. Derrière eux, la côte du continent américain se réduisait désormais à une mince bande obscure qui se confondait peu à peu avec la ligne imprécise de l'horizon.

Delagrange sortit en silence du poste de pilotage et parcourut à pas lents le couloir de la cabine des passagers, longeant les rangées rouges et silencieuses des sièges vides. Il gagna le bar-cuisine et retourna au poste de pilotage avec deux bouteilles de Coca Cola.

Il s'abandonna sur son siège après avoir jeté un coup d'œil aux instruments de contrôle, et il commença à siroter la boisson. Le regard de Coen paraissait perdu dans le complexe des cadrans du tableau de bord mais Delagrange remarqua la gouttelette de sueur qui perlait sur le front, juste au bord du casque.

– « Tu crois que les choses ont toujours été comme ça, Philip ? » demanda enfin Delagrange.

Coen se tourna :

– « Je ne comprends pas ce que tu veux dire ? » fit-il.

– « Je veux dire : penses-tu qu'il en ait été toujours ainsi ? Penses-tu qu'il puisse y avoir eu une époque où les enjeux n'existaient pas ? »

Coen fixa à nouveau le tableau de bord, l'air pensif.

– « Je ne suis pas sûr de te comprendre, Alfred. C'est la première fois que tu me tiens de tels propos... »

– « Je sais. »

Coen se laissa aller contre le dossier et regarda le plafond :

– « Non, Alfred. Je n'arrive pas concevoir, même avec de la bonne volonté, une telle époque où les paris n'auraient pas existé. »

– « Moi, » dit Delagrange, « je suis sûr du contraire. Tout cela doit avoir eu un commencement. Il est impossible qu'il n'ait pas existé une époque où les gens ne pariaient pas sur les catastrophes aériennes, sur les écroulements de ponts, sur les épidémies.... Même si ça nous semble invraisemblable qu'autrefois les hommes aient pu vivre sans parier. »

– « Il est difficile de formuler une réponse, Alfred, » murmura Coen. « Le goût du risque, du défi au sort est tellement inhérent à la personne humaine... je pense que les paris sont aussi vieux que le monde. »

– « D'accord ! » dit Delagrange. « A cela près que nous ne savons pas quel âge a le monde. »

– « C'est ce vol qui t'inspire ces considérations, n'est-ce pas ? » dit Coen. « Au fond, je te comprends. C'est le dernier jour. »

– « Oui, » acquiesça Delagrange. « Le dernier jour de la Semaine des Catastrophes Aériennes. »

Il pensa à ce qui arriverait si son avion s'écrasait ce même jour. Sans doute ferait-il la fortune de ceux qui avaient parié sur ce vol.

Il soupira. Au fond, Ritters s'était enrichi de cette façon, en pariant sur la ville touchée par l'épidémie de grippe le mois précédent. Et il avait eu de la chance. Il avait bâti sa propre fortune sur le malheur d'autrui.

Et il en était ainsi partout, dans chaque partie du monde, Semaine après Semaine, année après année. On pariait sur les naufrages des bâteaux, sur les explosions d'usines, sur les incendies de forêts, sur les déraillements de trains. Et tout un chacun bâtissait sa propre vie en pariant sur la ruine des autres tandis que les autres misaient sur l'écroulement de sa maison à lui ou sur l'inondation de sa cité.

Et les choses se passaient ainsi depuis... depuis quand ?

Certes, il existait une possibilité que quelqu'un sabotât les raffineries de pétrole et les navires sur lesquels il avait

parié afin de s'assurer le gain. Mais le Gouvernement veillait à ce que personne ne puisse truquer les paris.

Depuis combien de temps ?

Il se tourna à nouveau vers Coen.

– « Non, Philip. Il DOIT y avoir eu des époques différentes de la nôtre, » fit-il comme se parlant à lui-même. « C'est comme une intuition... Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé avant. Réfléchis, Philip. Au fond, les avions, les automobiles, tout ce dont nous nous servons représente l'aboutissement d'un long progrès technique et culturel. Ce progrès doit avoir eu lieu, même s'il s'est interrompu depuis qui sait quand. Songe un peu. Nous volons à bord d'un DC-12. Nos parents, nos aïeux volaient à bord de DC-12. Et cela, aussi loin que nous pouvons nous le rappeler. Pourtant, il doit y avoir eu un DC-11, auparavant, et un DC-10, un DC-9. Et puis, que signifie DC ?

– « Je n'en sais rien Alfred, » dit Coen.

Ils survolaient les Açores à cet instant.

Une petite explosion se produisit à l'intérieur du tableau de bord et un éclair bleuâtre zigzagua entre les cadrans. Au même moment, quelque chose de rougeâtre et de fuselé passa près d'eux sur la gauche, les dépassa, avant de perdre de la vitesse et de tomber en fumant vers l'océan.

Delagrange observa le chaos des lumières rouges et vertes sur le tableau de bord.

– « Ce doit être le moteur extérieur gauche... Enfin ! Il fallait s'y attendre. »

L'avion s'inclinait du côté droit.

– « Coupe l'arrivée de carburant au moteur numéro un, » dit Delagrange d'une voix qui lui parut appartenir à un autre. Etrange, se dit-il. Il s'étonnait de pouvoir demeurer aussi calme. Peut-être parce qu'il s'était toujours plus ou moins attendu à un moment comme celui-là depuis qu'il avait commencé à voler. Un jour ou l'autre, cela devait arriver.

– « Il se passe quelque chose d'anormal avec le carburant, » s'exclama Coen. « D'après les jauges, les réservoirs devraient encore être pleins aux deux cinquièmes. Mais on dirait pourtant qu'il commence à manquer. Les régulateurs des moteurs deux, trois et quatre indiquent une irrégularité d'approvisionnement. »

Delagrange détacha sa ceinture et se leva :

– « Essaie de maintenir l'avion dans le plan de vol, » dit-il. « Je reviens tout de suite. »

Il ouvrit la trappe d'accès à l'étage inférieur, celui des instruments. Il descendit le long de la petite échelle métallique à l'intérieur du gros museau de l'appareil. Et il atteignit le panneau des contrôles d'urgence au milieu d'un enchevêtrement de tubes et de câbles.

Enfin de compte, il avait vu juste.

Il alluma l'intercom.

– « Philip ! » dit-il.

– « Oui ? »

– « C'est bien ce que je pensais. Les jauges du tableau de bord ont été sabotées... Le carburant tire à sa fin. »

– « Donc, quand nous sommes partis, les réservoirs étaient à moitié vides. »

– « Exact ! On a dû lester l'avion pour que la différence de poids ne se remarque pas. Pas de doute, les agents du Gouvernement font du bon travail. A quelle distance, la côte ? »

– « Mille cinq cents kilomètres d'ici au Portugal, » fit Coen.

– « Je ne sais pas si nous pourrons y arriver, » murmura Delagrange. « Quoi qu'il en soit, rouvre le réservoir numéro un et fais passer le carburant aux trois autres moteurs. A tout le moins, la perte d'un moteur diminuera la consommation. »

– « C'est fait ! » dit Coen.

– « Bien. Je remonte. »

Il grimpa rapidement en haut de la petite échelle et

atteignit le panneau de la trappe qu'il poussa.

Fermé !

Il redescendit à l'intercom.

– « Philip ! » questionna-t-il. « Pourquoi diable as-tu verrouillé le panneau ? »

Coen ne répondit pas aussitôt.

– « Cela m'ennuie, Alfred. J'aurais préféré l'éviter. »

– « Qu'est-ce que tu veux faire, Philip ? »

– « Je te connais, Alfred. Je sais bien que tu ferais l'impossible pour sauver l'appareil. Et tu serais capable de réussir ! »

– « Je te l'ai dit, Alfred. Cela m'ennuie mais je ne peux pas laisser échapper l'occasion, pour une fois que la fortune me sourit. Je ne peux pas. »

– « Philip ! Laisse-moi remonter, Philip ! »

– Non Alfred. Dans quelques secondes, le poste de pilotage sera ouvert. Je vais sauter. »

Delagrange jura sourdement.

– « Mais pourquoi ? » cria-t-il.

– « Cela me semble évident, Alfred. J'ai parié sur cet avion. »

Delagrange serra le micro dans ses mains.

– « Philip ! C'est toi qui a vidé les réservoirs, n'est-ce pas ? »

– « Non, Alfred. Je n'aurais pas pu le faire. Tu sais bien qu'il n'est pas possible de se sortir d'un coup pareil. »

– « Je n'en crois rien. C'est toi qui as tout manigancé. Mais tu ne réussiras pas à t'en tirer. Ils te découvriront. »

– « Pas la peine de continuer Alfred. Je vais me catapulter. »

Delagrange se tut. Sa respiration oppressée emplissait le local. Il devina que l'avion perdait rapidement de l'altitude.

– « Philip ! » dit-il enfin. « Est-ce que c'est toi qui as saboté le moteur numéro un ? Dis-le moi ! Tu sais que je ne peux rien te faire. »

– « Ça n'est pas moi, Alfred. Le moteur a sauté par hasard, je puis te l'assurer. Bon, à présent, cesse s'il te plaît de me faire perdre mon temps. »

– « Attends, Philip. Pense un peu à tout ce dont nous avons parlé tout à l'heure. Pourquoi tout cela doit-il arriver ? Pourquoi ? »

La voix de Coen lui parvint déformée par le masque à oxygène.

– « Tu n'as pas encore compris, Alfred ? C'est pourtant simple. Songe un peu aux gens qui meurent chaque semaine, aux avions qui s'écrasent, aux usines qui sont détruites. Des pertes énormes, incalculables. Qui nécessitent de coûteuses, d'interminables réparations. C'est ça qui nous empêche de progresser, heureusement. C'est ça qui maintient la Stase. »

C'était la vérité et Delagrange s'étonna de ne pas l'avoir compris plus tôt. Voilà ce qui régissait le monde. Et c'était pour cela que le Gouvernement continuait de saboter aussi impeccablement autant d'avions durant la Semaine des Catastrophes Aériennes, autant de ponts durant la Semaine des Ponts, autant de digues, de centrales. Les paris n'étaient qu'un décor, un prétexte. Le but véritable était de maintenir la civilisation à ce niveau où elle s'était cristallisée des millénaires auparavant. Parce que Delagrange était certain de ça : le Progrès s'était arrêté des dizaines de siècles plus tôt.

Mais pourquoi ? Pourquoi était-il nécessaire de rester bloqué à ce niveau ? Pourquoi ne se pouvait-il pas...

En un éclair, Delagrange devina la réponse. Et elle ne lui était suggérée ni par la mémoire, ni par la logique. C'était une simple intuition.

Interrompre la Stase signifierait forcément reprendre le chemin du Progrès. Et ce type de Progrès conduisait nécessairement à la surproduction, à la crise économique, au chaos social, à la guerre.

Tout était clair à présent.

La bonne chance

La voix de Coen lui parvint d'une distance apparemment infranchissable, pour la dernière fois et juste avant qu'il ne s'élance au dehors. Au dessous de l'appareil, l'océan scintillait, de plus en plus près du nez de l'avion.

– « Adieu, Alfred ! Bonne chance quand même ! »

– « Va te faire foutre ! » répondit-il.

Il avait la bouche amère.

Titre original : Crepi il lupo
Première parution : anthologie « Universo e dintorni »
Garzanti éd. – 1978
Traduction : J.P. Fontana

REQUIEM POUR UN SOLDAT

ANNA RINONAPOLI

Toutes les guerres sont justes et certainement indispensables. Anna Rinonapoli jette en tous cas sur elles un regard que ne désavouerait pas l'idéaliste qui sommeille, je le présume, en la plupart d'entre nous. Quant à l'ENNEMI, il est – la chose est sûre – une espèce de monstre horrible avec lequel il faut refuser tout contact car, sinon...

A la prise d'habit de Mario vinrent sa mère et son frère Claude. L'atmosphère d'ancestrale initiation chevaleresque était accentuée par la présence de l'aumônier spatial qui portait la croix rouge et or sur sa poitrine. La mère ne parvenait pas à retenir ses larmes. Claude, le frère, avait un regard absent.

Seul Mario restait impassible. Il entendait à nouveau dans sa tête la voix harmonieuse qui l'éveillait tous les matins et l'endormait chaque soir, la voix de la machine cybernétique, absurdement féminine mais qui évoquait en lui des images précieuses et impossibles à atteindre : « Tu ne pleureras pas, soldat. Tu affronteras la mort par le feu dans une totale assurance, pour la noble Cause et pour le triomphe de l'Humanité, contre l'Ennemi. Tu ne reculeras pas, soldat. »

Et Mario restait immobile, sans penser à rien, tandis que son corps était oint, tandis qu'on lui faisait endosser la combinaison grise et brillante qui le transformait en poisson. Il pénétra ensuite dans le scaphandre, et il ressembla à un robot. Sous l'enveloppe du scaphandre grouillaient d'innombrables fils de diverses couleurs. Tous les dix centimètres émergeaient des fiches complexes qui permettaient la liaison avec la machine-torpille. Mario devait subir une métamorphose : il deviendrait un bousilleur lorsque l'astronef-mère l'expulserait de son giron dans l'obscurité de l'espace.

Avant qu'il soit couvert par le casque, sa mère l'embrassa, le regard asséché par le désespoir. Son frère Claude approcha aussi sa joue de la sienne mais Mario ne put soutenir le muet reproche qui se lisait dans le regard et qui rappelait des phrases prononcées deux ans auparavant : « Sot et exalté que tu es ! Tu va mourir pour une guerre fausse. » Très vite, il se récita le commandement que lui avait inculqué la machine-enseignante : « Tu ne douteras pas, soldat. »

D'un geste, il éloigna ses parents.

Le casque fut posé et clos hermétiquement. Mario

pénétra dans l'habitacle. Les fils de sa combinaison furent reliés à la machine. L'ordinateur entra aussitôt en contact avec son cerveau. La symbiose était prête.

Les parents et les techniciens s'éloignèrent de lui. Mario, l'homme-machine, décolla et fonça en direction de l'astronef-mère qui l'attendait quelque part en orbite.

Il avait frôlé et évité la mort jusqu'à ce jour. Il était désormais parvenu dans les parages d'Alète, planète-clé pour l'hégémonie de la Galaxie tout entière : un monde disputé depuis des siècles par les Hommes et par les Ennemis.

Mario n'avait jamais vu d'Ennemis, mais il savait qu'ils étaient aussi humains que lui, aussi féroces et implacables. La mort par le feu empêchait ce contact direct que Mario exécrait.

Soudain, l'astronef-mère fut touché. Les dispositifs électroniques se mirent en action et les petites machines humaines furent maternellement expulsées du grand giron d'acier. Les soldats s'éparpillèrent dans le vide.

Mario, lui aussi, se mit à errer dans l'espace. La partie sub-électronique de son cerveau commença à élaborer les données pour la route qu'il devrait suivre. Le but à atteindre était Alète où existait une base terrienne. Il fallait la rejoindre.

Mario fonça sans la moindre appréhension. Les Ennemis ne pourraient jamais le capturer. Le scaphandre militaire était conçu pour s'auto-désintégrer.

Un point lumineux apparut sur le radar-tri-D. Ami ou Ennemi ? Le point disparut. Réapparut. Disparut de nouveau.

Mario ressentit une lancinante douleur au pied droit. La douleur le fouetta violemment. Un instant plus tard, la combinaison entra en action, isolant la jambe atteinte. Mais la souffrance persistait, tenaillant les nerfs ; elle gagnait le cerveau de Mario et l'engourdissait.

Impassible, l'homme-ordinateur contrôlait les commandes. Il ne s'était pas aperçu que la partie vivante avait été blessée. Mais n'était-ce pas impossible ? La symbiose entre les éléments organiques et les éléments mécaniques devait être parfaite, telle était la condition de base de chaque *cyborg*.

La machine était détachée de l'homme. Indifférente, précise, elle excécutait la mission pour laquelle elle avait été construite. Mario éprouvait une véritable torture mais il ne pouvait prendre aucune disposition. Si le scaphandre n'était pas en mesure de le soigner et de le guérir, alors il s'agissait d'une blessure mortelle. Le petit cosmonef lui-même devait être durement touché. Mais pourquoi le dispositif d'auto-destruction ne s'était-il pas déclenché ? Sous aucun prétexte l'Ennemi ne devait s'emparer de l'homme-machine.

Mario bougea péniblement. Il regarda sur l'écran du radar tri-D et fut convaincu de son parfait isolement. Il pouvait attendre. Peut-être pouvait-il aussi s'en tirer. L'inaction aiguisait la conscience de sa douleur physique. Il existait deux Mario sous l'enveloppe de tellénide : l'un, sub-électronique, et l'autre de chair et de sang. Et c'était le second qui gémissait. Qui protestait parce qu'il voulait vivre. Il avait seulement vingt ans.

Il le voyait très bien tandis qu'il se contorsionnait sous la combinaison.

Comment pouvait-il le voir ? Existait-il un troisième Mario ? Et dans ce cas, qui était-il ? La confusion devint insoutenable. Il récita à voix haute la prière du soldat : « Tu ne pleureras pas, soldat. Tu ne douteras pas. Tu affronteras la mort par le feu... »

Par le feu...? Mais il n'y aurait jamais la moindre flamme libératrice. Il devrait affronter une agonie de plusieurs jours, peut-être de plusieurs années. A présent, la combinaison l'alimentait, le soignait...

– « Qu'est-ce que je suis en train de raconter ? Il n'y a

que moi ici, moi Mario, blessé. Et la machine doit m'obéir. »

Mais l'ordinateur obéissait à l'information primitive. Et la petite nef fonçait sans hésitation vers la planète Alète, vers la base terrienne.

– « Ils vont me prendre pour un traitre. Je serai jugé en référé... Mais est-ce ma faute si la machine s'est enrayée ? »

Il se tut soudain, à peine eut-il prononcé la phrase sacrilège. Les machines étaient infaillibles. Seuls des hommes comme son frère Claude osaient en douter et critiquer tout le système.

Il fit un mouvement brusque et la douleur à la jambe devint atroce : « Scaphandre stupide, tue-moi ou guéris-moi ! Ne vois-tu pas que les tourments me font blasphémer ? »

Pour la première fois de son existence, il se vit, pathétique et grotesque. « Tout est faux, la guerre comme la société. Tout est absurde. Je suis en train de parler avec une combinaison spatiale. Claude, c'est toi qui avais raison. »

Mario sanglota. Il hurla. Il maudit chaque institution, chacun des principes dans lesquels il avait cru jusqu'à cet instant. »

– « Tu ne dois pas penser, soldat, » disait la prière. A présent, je comprends pourquoi. »

Penser était plus douloureux que le mal à la jambe. Le conditionnement militaire se diluait comme un épais brouillard balayé par la brise. Il en émergeait une problématique existentielle qui ne trouvait pas de réponse. C'était l'urgence de vie de la jeunesse. La mort, maintenant, n'était plus escomptée.

Des colonnes de chiffres, des ondes de vibrations, cent résultats d'élaborations techniques, telles étaient les réponses offertes par l'ordinateur sub-électronique. Alète se trouvait tout près. La radioactivité n'y atteignait pas un niveau critique...

Mario désirait vivre, être indépendant, comme son frère Claude. Mais il souhaitait aussi mourir pour ne pas être contraint de regarder en face ses supérieurs, fanatiques et bureaucrates, aussi médiocres les uns que les autres.

Ils lui avaient menti : la mort par le feu n'existait pas. A présent, il se sentait encore plus mal. Il était très malade. Il douta qu'on puisse réussir à le secourir à temps et à le sauver. Mais rien n'importait plus désormais. Survivre signifiait reprendre sa place dans la milice spatiale et continuer le combat.

– « Je veux crever comme je suis né, parmi des êtres humains. Et même s'ils me prennent pour un traitre, je m'en fous. Je ne veux pas devenir une espèce de météorite de glace... »

Il capta un signal, garda l'écoute, mais ce fut encore et toujours le silence. Epuisé, exaspéré, il sonda le secteur d'espace alentour à l'ultra-télescope.

Avec une efficacité totale, l'ordinateur lui renvoyait les images. Après l'ultime mise au point, Mario put déterminer qu'il s'agissait bien de la planète Alète : un sphéroïde desséché, troué, lépreux, repoussant.

– « Et c'est pour ça que nous nous massacrons ? »

Un canular ! Là en bas, sur ce planétoïde dévasté, personne ne pouvait avoir survécu, ni hommes ni Ennemis. Et pourtant, Mario espérait encore, comme un animal blessé qui cherche sa tanière. Il espéra pouvoir trouver au moins un survivant sur Alète, afin de mourir dans ses bras.

Il appela, infatigablement, tandis qu'il s'approchait, tandis que l'ordinateur le plaçait en orbite.

Une voix humaine répondit. Des mots incompréhensibles, tronqués, brouillés par les interférences. Mario cria à l'adresse de la voix d'autres phrases privées de sens. Dans un ultime effort, il ordonna au computer d'atterrir à l'endroit d'où provenait la voix.

Dès que l'appareil se fut posé, Mario arracha les fils de liaison. Il quitta l'habitacle en titubant. Seule la faible gravité de la planète lui permit de traîner sa jambe malade. Il scruta l'horizon dans la faible lumière crépusculaire. Enfin, il perçut un mouvement. Il reconnut un autre scaphandre chancelant qui agitait un bras à son intention.

Partagés et séparés par le casque transparent, les deux hommes s'embrassèrent, sans réussir à prononcer un mot. A bout de force, ils s'allongèrent ensuite sur le sol où ils s'apprêtèrent à passer la nuit. Et chacun d'eux lutta seul, dans l'obscurité, pour tenter désespérément de survivre au moins jusqu'à l'aube du prochain jour.

Avant de mourir, ils désiraient se regarder les yeux dans les yeux, en pleine lumière. Ils entendaient retrouver chez l'autre un signe de la vie et de la civilisation terrienne ou, à tout le moins, une bribe de ce qu'ils avaient abandonné sur leur planète. Ensuite, la mort pourrait s'emparer d'eux.

La nuit fut longue, noire d'angoisse, dominée par d'effrayantes constellations inconnues qui brillaient sur la lande déserte.

Finalement, une aurore de cyanose monta lentement de l'horizon. Dans la première lueur, Mario détailla l'équipement de son compagnon qui gisait à côté de lui. Il n'y trouva rien d'intéressant. L'homme portait un scaphandre semblable au sien, doté du même modèle d'appareil respiratoire et de régulation thermique. Les gantelets métallisés, les jambières, les hautes semelles des brodequins étaient identiques aussi. Seuls les insignes à la hauteur de l'épaule n'avaient pas la même couleur. Mario en conclut que son compagnon devait appartenir à une autre division, peut-être une autre armée.

Il l'observa avec plus de soin. Et des minuscules détails du casque ou des câbles de raccord avec le réservoir dorsal, Mario déduisit qu'il n'était pas en compagnie d'un

terrien mais bien d'un Ennemi. La consternation ne dura qu'un court instant.

Il se souleva avec peine et se mit à genoux. L'Ennemi l'imita. Ils se trouvaient l'un en face de l'autre et ils se dévisageaient, immobiles et silencieux.

Mario dut faire un effort pour éclaircir sa vue désormais envahie par la brume. Et il découvrit, à travers le cristal du casque, que l'Ennemi n'était pas foncièrement différent de lui. Il était très jeune encore, presque un enfant, et il ressemblait étrangement à son frère Claude.

Un instant d'hésitation. Et puis, d'un ample geste circulaire, l'Ennemi lui fit comprendre que, tous les deux, ils étaient les seuls survivants sur une planète défunte.

Les yeux sombres de Mario fixèrent les yeux clairs de son compagnon. Leurs bras se déplacèrent dans un parfait synchronisme. Au même instant, comme dans un accord tacite, ils ouvrirent le hublot de leur casque.

Leurs visages se rapprochèrent l'un de l'autre et se rejoignirent pour recueillir leur dernier souffle de vie.

Titre original : Requiem per un soldato
Première parution : anthologie « Universo e dintorni »
Ed. Garzanti – 1978
Traduction : J.-P. Fontana

LA JEUNE FILLE DE CRISTAL

FRANCO TAMAGNI

Le thème post-atomique est très certainement l'un des sujets les plus en vogue dans la science-fiction de l'autre côté des Alpes. En voici une version, sinon totalement originale, du moins d'un romantisme fou.

NOTTY se souleva sur les coudes et tendit l'oreille. Il perçut un faible piétinement dans le lointain ; il se rendit compte que c'était cela qui l'avait réveillé. Excité, il repoussa la pelisse posée sur ses jambes et se mit debout. Quelques instants plus tard, il se présentait à l'entrée de la grotte et scrutait anxieusement le sentier qu'on apercevait à peine dans l'épais taillis.

Il était sur une hauteur et jouissait donc d'une vue dégagée. D'un simple mouvement de la tête, il pouvait embrasser la forêt entière qui s'étendait des pentes de la montagne jusqu'à la ligne incertaine de l'horizon. Il ne faisait pas encore tout à fait jour. Dans l'air stagnait une épaisse brume de rosée qui le gela jusqu'aux os. Il resta cependant immobile jusqu'à l'apparition des vagues silhouettes errantes des premiers mulets. Alors, il leva les yeux et les bras au ciel et exulta sa joie en poussant des cris rauques : la longue période de jeûne était finie.

Il rentra dans la grotte en courant, réunit des outils et des vivres dans un grand sac en cuir qu'il jeta sur ses épaules et détacha la bride d'Hector de l'anneau fixé dans le rocher. L'animal manifesta par des braiments sonores et obstinés son désappointement de se voir ainsi entraîné vers l'extérieur.

La colonne était composée d'une vingtaine d'hommes avec leurs mulets. Frémissant d'impatience sur le bord du sentier, Notty attendit que le dernier animal soit passé devant lui avant de prendre la queue à son tour. Peu après, il reconnut l'archéologue qui le précédait, malgré le tourbillon de poussière soulevé par les sabots :

– « Eh ! Barry ! » appela-t-il d'une voix forte.

– « Oh ! c'est toi, » dit l'interpellé feignant la surprise. « Tu as demandé la permission à ta petite maman ? Gare aux gifles. »

Barry était le plus âgé du groupe et il profitait volontiers de ce privilège pour se moquer des jeunes

comme Notty, relativement inexpérimentés. Notty, qui le connaissait bien, n'en fut pas vexé.

– « Où va-t-on, cette fois ? » demanda-t-il.

– « Là-bas, au-delà du fleuve, » maugréa le vieux en pointant son index vers le fond de la vallée.

Notty eut beau se forcer, il ne réussit à voir qu'un nuage de poussière. Cependant, il savait par expérience que le lit asséché d'un fleuve zigzaguait à travers une plaine désolée, dessinant de bizarres serpentins parmi les masses rocheuses et les collines irrégulières de terre couleur prune.

– « Juste après le tournant, » pensa-t-il avec satisfaction. En vérité, le but de l'expédition se situait à cinq kilomètres à peine de sa grotte. Autre détail encourageant, entre le plateau et le fond de la vallée, la route ne faisait évidemment que descendre. Les points épineux ne concernaient que le retour, mais il était prématuré de s'en plaindre maintenant. Le jeune homme calcula qu'avec un peu de chance, ils pourraient rejoindre la zone des fouilles avant que le soleil ne soit haut dans le ciel : la chance consistait à éviter les pumas affamés qui infestaient la région.

– « Qui a fait cette nouvelle découverte ? » demanda-t-il encore.

Barry courba le dos et ne répondit pas.

Cela ne sert à rien de savoir, pensa le jeune homme en guise de consolation. Dans cette seule superficie de quelques dizaines de kilomètres carrés, il y avait au moins une centaine d'archéologues qui arpentaient le terrain en permanence, le sondaient mètre par mètre, effectuaient des fouilles colossales, retournaient fébrilement bois et collines. Lorsque quelqu'un tombait sur un gisement, il criait assez fort pour que tout le monde puisse l'entendre ; et tous se précipitaient alors dans sa direction, pleins d'espoir.

D'après la position du soleil, Notty déduisit que depuis le début du voyage, deux heures s'étaient écoulées. Tout le long du trajet, d'autres archéologues s'étaient joints à la caravane qui s'était considérablement allongée. Le jeune homme avait la gorge sèche et les yeux lui brûlaient de mille piqûres ; mais il oublia tout en s'apercevant brusquement que leur but était pratiquement atteint.

Il s'agissait d'une langue de terrain sablonneux, située le long d'un méandre du fleuve et protégée au nord par une basse mais robuste formation rocheuse. Notty pensa que c'était là un lieu idéal pour une installation urbaine. Pendant qu'il observait avec intérêt le paysage, des images, étourdissantes par leur vivacité et leurs couleurs nuancées, affluaient inconsciemment dans sa mémoire. La réalité présente fut brutalement remplacée par des tableaux dynamiques et rétrospectifs. Le jeune homme entrevit des petits bateaux chargés de coton ou de maïs qui se détachaient des pontons et se dirigeaient vers la mer ou remontaient le courant vers l'intérieur du pays. Il vit également une foule d'enfants braillards qui pourchassaient une balle de chiffons, des vieux assis sur des bancs verts et jaunes qui jouissaient de la tiédeur du soleil, des jeunes femmes, le chapeau au vent, qui bavardaient gaiement avec les marins ; il perçut l'odeur du miel que les abeilles produisaient dans leurs ruches.

Notty cligna des yeux à plusieurs reprises et les phantasmes du passé s'évanouirent avec réticence.

Hommes et mulets traversèrent sans inconvénient la grève pierreuse du fleuve ; puis ils remontèrent la pente douce de l'autre versant et s'éparpillèrent à la recherche d'un morceau de terrain particulièrement prometteur. Une demi-douzaine d'archéologues étaient déjà au travail, presque tous enfoncés jusqu'à la taille dans leur trou respectif soigneusement délimité. Un seul, le premier arrivé sans aucun doute, était parvenu à une profondeur plus importante.

Après avoir abandonné Hector près d'une touffe d'herbe desséchée, Notty enjamba la corde de l'enclos rectangulaire, contourna une petite montagne de terre encore humide et se pencha au-dessus de la fosse pour identifier l'homme qui avait découvert le gisement.

Il était presque aussi robuste que Notty avec des muscles fermes et agiles et un air fantasque. De longs cheveux blonds encadraient son visage au menton volontaire et au regard impénétrable. Il creusait hardiment à l'aide d'un gros pic. Il était vêtu d'un simple pagne en cuir ; le climat presque tropical contraignait, en effet, tous les archéologues à se déshabiller jusqu'à la limite de la décence.

Bien qu'il ne l'ait jamais rencontré auparavant, Notty lui demanda :

– « Qu'as-tu trouvé ? »

L'interpellé jeta le pic et, sans relever la tête, il empoigna la pelle et commença à vider la fosse de la terre remuée.

– « Un enfant d'environ huit ans, » répondit-il d'un ton sec.

– « Entier ? ;

– « Non. La tête seulement. »

Une pièce sans importance, pensa Notty. En effet, une partie anatomique particulière n'était pas très cotée par les marchands. La découverte n'avait une certaine valeur que lorsqu'il s'agissait d'un corps entier. Cependant, même dans ce cas présent, il ne fallait pas s'arrêter aux apparences ; il était au contraire nécessaire de faire une rapide et profonde analyse de la situation afin de mettre en lumière les conséquences qu'il fallait en tirer.

Notty se mit donc à réfléchir. Avant l'explosion, les enfants, de l'âge de celui qui venait d'être repéré, n'étaient pas abandonnés à eux-même ; ils étaient en général intégrés à un groupe social très homogène composé au minimum par la proche famille puis par divers parents, amis et relations. Il y avait une chance sur mille pour que

cet enfant se soit égaré dans un lieu désert et y ait trouvé la mort.

– « As-tu vu des vestiges de mur ? »

– « Des briques perforées. J'ai même sorti quelque chose qui m'avait tout l'air d'être un radiateur. :

Notty déduisit de cette affirmation qu'il fallait éliminer la possibilité, non négligeable à priori, qu'ils étaient en présence d'une ferme de campagne, isolée du noyau citadin. Il avait lu de fond en comble une encyclopédie que son père avait réussi à récupérer, intacte, dans une fouille : il savait donc très bien ce qu'il cherchait et surtout *comment* chercher. Son esprit était riche de notions concernant la civilisation précédente et il lui avait suffi, dans l'immédiat, de consulter ces archives imprimées dans sa mémoire pour constater que les habitations campagnardes d'avant « l'explosion » étaient faites d'un matériau réfractaire bien différent et que le chauffage central était une quasi-exclusivité des gros centres urbains.

Il salua l'inconnu et, sans attendre de réponse, il partit récupérer Hector. Il remarqua que ses collègues, entre-temps, s'étaient mis au travail. Presque tous avaient délimité le morceau de terrain choisi et s'apprêtaient à décharger les outils entassés sur le dos des mulets.

Notty retrouva sans difficulté Barry et décida de planter ses propres piquets à côté de ceux du vieil homme.

Il creusa et vida sans arrêt jusqu'au début de l'après-midi ; quand il estima en avoir fait une bonne partie, il s'accorda un repos bien mérité. Il se hissa sur le bord du trou et se mit à dévorer une tranche de pain de millet.

Pendant qu'il mangeait avec plaisir ce maigre repas, il s'aperçut que les marchands étaient également arrivés, silencieux comme toujours : deux hommes et une femme à l'aspect masculin. Ils s'étaient installés à la limite de la

zone des fouilles, à l'ombre d'un éperon rocheux, et observaient attentivement tout ce qui se passait autour d'eux. Ils étaient habillés de collantes combinaisons de cuir noir et lisse qui ne laissaient découverts que les seuls visages. Notty se demanda comment ils pouvaient supporter l'ardente température, attifés de la sorte.

La dernière bouchée avalée, il put étudier plus à son aise l'étrange trio. Les hommes étaient trapus, robustes avec un quelque chose de terriblement froid dans le regard ; ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau jusqu'à cette impression d'ennui qu'ils affichaient ostensiblement mais qui ne trompait personne. La femme, qui semblait être le chef du groupe, apparaîssait, au contraire, menue avec une poitrine plate et des hanches à peu près inexistantes ; seuls ses longs cheveux noirs, qu'elle portait négligemment défaits sur ses épaules, étaient beaux. Son visage était asymétrique : un nez trop long, des lèvres fines comme des tranches d'orange amère. Sa fragilité était, en tout cas, compensée par le gros pistolet qui ornait sa ceinture.

Soudain, Notty interrompit cet examen et sauta dans la fosse. L'instant précédent, tout son être avait été traversé par la certitude qu'un évènement très important lui arriverait avant le coucher du soleil. Il avait déjà eu l'occasion, par le passé, de suivre aveuglément les suggestions de ce sixième sens ; en général, il n'avait jamais eu à s'en plaindre. C'est pourquoi, cette fois encore, il ne chercha pas à s'expliquer les mécanismes qui régissaient ses perceptions instinctives : il se contenta de faire travailler activement ses muscles sous l'effet de cette anxiété spasmodique qui dominait ses sens.

Il creusa allègrement pendant plus d'une heure, tombant sur des vestiges sans aucune valeur : une paire de petits ciseaux rongés par la rouille et un peigne en plastique rose. Il commençait à se décourager quand la pointe de son pic rencontra un obstacle plutôt consistant. Notty empoigna la pelle et dégagea avec précaution les

contours de l'objet. Il eut vite fait d'enlever toute la terre... et se trouva devant une baignoire renversée.

La déception fut tellement cuisante que le jeune homme ouvrit la bouche pour maudire sa malchance. Il n'en eut pas le temps car un deuxième coup d'œil révéla un autre objet qui dépassait sous le bord le plus long de la baignoire. Notty y porta toute son attention. Il s'accroupit et, à la lumière incertaine du crépuscule, il observa à loisir les détails de sa découverte. Il eut le sentiment que son cœur lui était remonté dans la gorge, l'étouffant.

Il voyait une main fuselée, aux longs doigts terminés par des ongles pointus, qui serrait un tube métallique, sans doute le cylindre d'un porte-serviettes de salle de bain.

– « As-tu besoin d'aide, mon garçon ? »

Il sursauta violemment et releva les yeux. Barry descendait à son tour dans le trou sans attendre le consentement du jeune homme.

Vieil hibou, pensa Notty ; *je vais te montrer... ;* mais Barry l'avait déjà rejoint et fixait avec cupidité la main qui dépassait sous la baignoire.

– « Qu'est-ce que tu attends, » dit-il d'une voix mielleuse en saisissant avec ses deux mains le rebord émaillé. « Allons, déplaçons cette baignore ! »

Notty n'avait plus qu'à l'aider. L'opération terminée, ils restèrent tous deux sans voix.

La femme était restée incroyablement intacte ; chaque partie de son corps était parfaite. Ses molécules avaient été violentées avec un mépris absolu, mais une moquerie du destin avait transformé la chair en un lumineux cristal, conservant les douces formes originelles de la femme. Elle gisait sur le dos, les yeux fermés et les lèvres pleines arrondies, désormais pour l'éternité, en un « Oh ! » d'étonnement.

Une frange de cheveux légèrement frisée lui encadrait le front et deux mèches fines descendaient le long de ses tempes et allaient effleurer les gracieuses fossettes de son menton. Elle était très jeune, une adolescente. Complètement nue avec des seins à peine ébauchés, elle affichait cette pudeur que seules les vierges et les femmes de petite vertu peuvent se permettre. Notty regarda longtemps la tache sombre du pubis, les hanches étroites, les jambes un peu maigres mais cependant sensuelles, les délicates chevilles. Il pensa que tout en elle s'offrait pour être immortalisé par le génie de l'artiste suprême, par celui qui seul pouvait cueillir la signification mystérieuse d'un tel acte de douleur.

– « Bon dieu ! » s'exclama Barry, brisant ainsi l'enchantement. « Tu as de la chance mon ami. Je vais appeler les marchands immédiatement. »

– « Non ! » répondit Notty avec une dureté qui l'étonna lui-même. Barry le regarda du coin de l'œil, d'une manière étrange comme s'il voulait scruter son âme.

– « Ce vestige vaut une fortune. Je n'en ai jamais vu d'aussi parfait. »

– « Qui te dit que je veux m'en séparer ? »

– « Mais... »

– « Il n'en est pas question ! »

C'était une décision insensée et il le savait, mais il sentait qu'il devait s'y tenir au moins jusqu'à ce que l'ouragan de ses sens se soit calmé. Pour l'instant, la seule pensée que la jeune fille allait finir dans les mains des marchands le faisait souffrir.

– « Ecoute, mon garçon, » reprit Barry avec véhémence. « Crois-tu pouvoir la garder éternellement ? C'est impossible ! »

– « Et pourquoi pas ? » répondit Notty avec défi.

Le vieil homme le prit par les épaules et essaya de retrouver son calme.

– « Pour toi, cela signifierait la mort. Le comprends-tu ? »

Notty tourna le dos, se baissa et commença à fouiller dans son sac de cuir.

– « Veux-tu m'écouter, mon garçon, » supplia Barry. « Je connaissais bien ton père : c'était le meilleur des hommes. Il n'aurait jamais commis une bêtise aussi grosse. »

Après avoir étendu sur le sol une large toile imperméable, Notty enfila péniblement une paire de gants en caoutchouc doublés de plomb.

– « Qu'en savez-vous, toi et les autres ? » répliqua-t-il froidement. « Vous êtes écrasés par la peur et la peur produit des fantômes. »

Il s'agenouilla et avec d'extrêmes précautions, il souleva dans ses bras la jeune déesse de cristal. Elle était légère, presque aérienne. Notty eut conscience du violent désir physique qu'il avait de caresser, avec ses mains nues, les mamelons, qui, semblables à des boutons de fleurs, promettaient de s'ouvrir à ce contact. Il imagina comme il aurait été merveilleux d'explorer les profondeurs cachées de la jeune femme, de poser les lèvres sur le relief nacré de son ombilic. Les éclats de colère du vieil homme qui se tenait derrière lui, loin de l'inciter à renoncer à son projet, ne firent que renforcer la décision qu'il avait déjà prise inconsciemment.

Il déposa le corps au milieu de la toile, puis, relevant un à un les quatre coins, il recouvrit complètement la jeune femme et fit un nœud avec une corde solide.

– « Veux-tu m'aider à la hisser sur le mulet ? » demanda-t-il à Barry.

– « Les marchands vont te voir. »

– « Et alors ? »

– « Ils vont te suivre ; on ne plaisante pas avec eux, tu le sais. »

– « Enfin, mon vieux ! Je sais prendre soin de moi. »

Barry écarta les bras, résigné.

La nuit était avancée lorsqu'il abandonna la zone des fouilles. Il avait fixé soigneusement le précieux fardeau sur le dos d'Hector dont il avait enveloppé les sabots dans des chiffons, pour passer inaperçu. La lune était pleine. Il lui sembla entrevoir, dans le camp, des ombres en mouvement dont il ne se préoccupa guère. Il pouvait s'agir d'une illusion d'optique. Il était en effet peu probable que les archéologues, épuisés par leur laborieuse journée, aient préféré flâner plutôt que dormir.

Au bout d'une demi-heure, cependant, il vit sa route barrée par trois silhouette à cheval. Sous la pâle clarté de la lune, il reconnut les marchands. Notty maudit intérieurement Barry qui l'avait trahi.

– « Dix sacs de farine en échange de ton chargement, » proposa la femme sans préambule.

– « Non ! » répondit sèchement Notty, tout en cherchant autour de lui une impossible voie de salut.

Calmement, la femme descendit de son cheval et le toisa. Les autres individus ne prononcèrent pas une seule syllabe et ne bougèrent pas.

– « Dix sacs de farine, » répéta la femme, « et la moitié d'un tonneau de viande salée. »

Notty tira sur les rênes d'Hector et fit mine de vouloir la planter là, mais la femme lui saisit le poignet avec une force inattendue.

– « Tu dois être fou, si tu cours consciemment à la mort, » siffla-t-elle entre ses dents serrées ; « mais peut-être as-tu seulement besoin que quelqu'un te rafraîchisse la mémoire. »

– « Tu prétends être cette personne ? » ricana Notty, affichant une maîtrise de soi qu'il était loin de posséder. « Tu ne ferais que perdre ton temps, parce que tu n'as rien à m'apprendre. »

C'était la vérité. Son père lui avait fait, en temps utile, une leçon exhaustive sur le trafic des vestiges et sur les causes de son origine. Notty savait que, des années

aparavant, avait eu lieu une guerre fratricide avec des armes d'une barbare portée. Les hommes qui avaient eu le malheur de se trouver à l'épicentre des « explosions »: avaient subi une horrible métamorphose : ils s'étaient transformés en statues de cristal.

Ces statues portaient encore aujourd'hui les traces de cette violence. Les vieux disaient que ces cadavres étaient « radioactifs » bien qu'ils ignorassent la signification exacte de ce terme. En tout cas, la seule chose dont ils étaient absolument certains, c'est que cette radioactivité menait l'homme à une horrible fin... C'est pourquoi, archéologues et marchands étaient obligés de manipuler leurs découvertes avec des gants en plomb. Pour la même raison, les uns et les autres s'empressaient de s'en débarrasser. Les archéologues les cédaient aux marchands contre de la nourriture, et les marchands, à leur tour, les revendaient aux habitants du système de Regel, faisant de larges bénéfices.

Le métabolisme des Regeliens était complètement différent de celui des Terriens et, par conséquent, ils n'avaient rien à craindre de ces vestiges. Ils pouvaient, en toute quiétude, décorer leurs habitations avec ces statues « exotiques », tout comme les ancêtres de Notty accrochaient un beau cadre sur le mur de leur salon.

– « Dis-moi plutôt, » reprit Notty, pendant que la femme commençait à donner des signes d'impatience, « tes compagnons et toi-même êtes-vous conscients de ce que vous faites ? Je veux dire... n'avez-vous aucun regret, aucun remords, la moindre ombre de doute ? »

Notty se rendit compte de la vanité de sa question, mais il désirait vraiment entendre les arguments de la femme, non pour la tourmenter bêtement, mais pour l'obliger à s'ouvrir, à révéler sa véritable essence qui ne pouvait pas se réduire seulement à ce mélange de cynisme et d'orgueil. Bonté divine ! quelque chose de tendre devait bien se cacher sous cette maudite peau noire et lisse qui la revêtait ?

La femme s'humecta les lèvres, réprimant un geste de dépit. Puis, montrant le fardeau d'Hector, elle réplique : « C'est un métier qui rapporte gros. Que vas-tu chercher ? » S'il y avait l'ombre d'une émotion dans sa voix, elle était sans doute attribuable à la seule impatience qui la rongeait.

Notty la fixa longuement, frottant ses mains moites sur ses hanches. Il songeait que jusqu'à ces dernières heures, il avait, lui aussi, fait partie de cette exécrable humanité. Il était, lui aussi, descendu jusqu'en bas de l'échelle de la dégradation morale. Il avait laissé ses pieds baigner dans la lie de l'abrutissement et ses poumons respirer les miasmes d'un pourrissement intérieur. Il se rendait compte seulement maintenant qu'il n'en avait jamais retiré ni joie ni souffrance. Il avait peint le tableau avec un vernis transparent, le revêtant d'une réalité incolore. Il s'était contenté de suivre l'exemple de son père, de son grand-père et de tous ceux qui l'avaient précédé dans cette voie. Mais maintenant...

Maintenant, il avait réussi à ouvrir les yeux, en particulier grâce à la jeune fille de cristal. Il pouvait enfin voir clair en lui-même et décider de ses actes : remonter la pente par exemple, essayer au moins, même du prix de son existence. Il est des valeurs qui exigent le dépassement des peurs et des terreurs ancestrales et la dignité est une de ces valeurs.

Il parla sans chercher à atténuer la pitié qu'il ressentait pour cette femme, pour cette pauvre créature incapable de recevoir les plus élémentaires messages de l'âme.

– « Cette jeune fille est née ici, sur la Terre. Je suis sûr que si elle pouvait s'exprimer, elle dirait que c'est sur la Terre qu'elle veut continuer à être. »

– « Mais ce n'est qu'un objet, rien qu'un objet, » répliqua la femme perfidement. « Elle n'est plus un être humain ! »

– « Et vous autres, êtes-vous encore des êtres

humains ? » demanda Notty avec lassitude. « Vous qui faites commerce des dépouilles de vos morts. »

Son interlocutrice, les traits altérés par la colère, porta les mains à sa ceinture. Elle n'eut pas le temps de sortir le pistolet ; plus rapide, Notty lui avait saisi le poignet et lui tordait le bras derrière le dos. Il s'empara alors de l'arme et fit face aux deux autres marchands.

– « Disparaissez ! » ordonna-t-il.

– « Faites ce qu'il dit, » haleta la femme devant la détermination du jeune homme.

Notty attendit que le galop des deux chevaux se soit évanoui dans le lointain avant de desserrer son étreinte. La femme s'affaissa douloureusement à ses pieds en émettant un sourd gémissement.

– « Tu peux t'en aller, toi aussi. Tu voulais me voler mais tu as échoué. Tu ferais bien de te mettre dans la tête que tu n'y réussiras jamais ! »

Il tourna les talons et s'éloigna tandis que la femme éclatait en sanglots.

Le premier jour, il repoussa l'agression d'un puma qui s'était approché de l'entrée de la caverne. Il fallut toutes les balles du pistolet arraché à la femme pour avoir raison de la bête affamée. Les coups, amplifiés par la large voûte, provoquèrent une petite avalanche qui ensevelit presque entièrement la jeune fille de cristal.

L'espace d'un instant tragique, Notty eut peur de l'avoir perdue à jamais. Sa profonde angoisse lui fit oublier toute prudence et il enfonça ses mains nues dans la terre. Il creusa comme un obsédé, s'écorchant les doigts, se brisant les ongles, sans prendre un instant de repos jusqu'à ce que la silhouette entière réapparaisse à la lumière. Elle était encore intacte et avait seulement une légère égratignure à l'épaule droite. Notty exprima son immense soulagement dans une danse effrénée et sauvage. Epuisé, il s'agenouilla enfin près d'elle et avec

des larmes dans les yeux, la serra tendrement contre sa poitrine. Des phrases privées de sens mais au ton chaleureux et triste s'échappaient de ses lèvres. Il fabriqua une nouvelle paillasse avec des touffes d'herbe et des buissons arrachés devant la caverne et dans le creux douillet de ce lit il installa délicatement la jeune fille de cristal.

Le second jour, il fut obligé de se rendre vers la source qui jaillissait au fond de la grotte. Il y plongea les mains pour soulager le douloureux prurit qui l'affligeait mais il ne s'attarda pas. Il retourna, en courant, surveiller l'entrée. Il savait bien, que tôt ou tard, les marchands reviendraient réclamer leurs droits immondes ; il ne devait pas se laisser surprendre.

La nuit tomba. Comme la veille, il alla s'étendre près de la jeune fille dont le corps était auréolé d'une diffuse lumière violette, qui, loin de blesser les yeux de Notty, l'incitait au contraire à admirer. L'harmonieuse et splendide nudité agissait sur lui comme un enchantement : plus il regardait et plus il se sentait attiré. C'était un sentiment presque palpable, une affinité préétablie depuis l'origine du monde, un bien qui ne se briserait pas, même quand l'univers entier serait précipité dans les limbes de la non-existence. Les yeux bleus (Notty était sûr qu'ils avaient été bleus) et grand'ouverts de la jeune fille avaient le don de provoquer en lui des sensations viscérales, de lui donner des frissons inconnus, et la moue délicieuse de sa bouche l'invitait à participer à la découverte de nouveaux territoires où ils pouvaient gambader, libres, légers et les pieds nus.

Le troisième jour il s'assoupit, rêva et se réveilla moite de sueur, avec une grande envie de hurler : tout se passa en quelques secondes. Dans son rêve il avait vu « sa » jeune fille, qu'il ne pouvait désormais s'empêcher de faire sienne, se balancer sous un ciel de plomb, soutenue par des faucons noirs et malins qui se moquaient des efforts qu'il faisait pour la rejoindre.

Le quatrième jour, la peau de ses mains crevassées tomba silencieusement sur le sol en une multitude de petits morceaux ressemblant à des copeaux de savon. Notty remarqua avec étonnement que le prurit avait disparu. La faim et la soif qui l'avaient tourmenté pendant tout ce temps s'étaient également évanouies. En fait, il se sentait plutôt mieux, comme si ce long jeûne avait fortifié sa résistance. Il songea alors aux trajets quotidiens qu'il avait été contraint de faire jusqu'à présent, entre l'entrée de la grotte et la source et il se dit que désormais son attention serait moins souvent distraite : il guettait toujours « leur » arrivée.

Mais l'arrivée de qui ? Des hommes devaient venir et il les attendait ; même s'il était incapable pour le moment de donner un visage à ces visiteurs, il savait que bientôt il les rencontrerait et qu'il devait rester sur ses gardes.

Cinquième jour.

Le monde environnant avait complètement cessé d'exister.

Les bubons purulents de son visage éclatèrent en même temps avec un « plop » mou, inondant son cou d'un liquide dense, visqueux et à l'odeur âcre comme le sperme. Il ne s'en rendit même pas compte, tout entier préoccupé d'entrelacer des rêves multicolores avec sa jeune fille. Les braiments désespérés d'Hector, qui mourut ce jour-là d'inanition, ne réussirent pas mieux à le rappeler à la réalité.

Soixante-douze heures s'écoulèrent comme une seule minute. La puanteur de la charogne du mulet avait rendu l'air irrespirable. Notty n'avait même pas conscience que ses propres chairs, rongées par la radioactivité, avaient commencé à pourrir. Ses cheveux et ses poils étaient tombés. Des lambeaux d'épiderme, semblables à des peaux de serpents, se détachaient de son torse et de son dos. Ses joues creuses lui donnaient l'aspect d'un fantôme imberbe au regard fou. Son corps était entièrement

recouvert de ses excréments, dans lesquels il se vautrait avec volupté.

Il vivait dans un monde à part où il flottait mollement et inlassablement avec sa jeune fille de cristal. Elle lui montrait des rivières sulfureuses, dont les rives encadrées par des rubans de vapeurs turquoises, s'épanouissaient sembables à l'Eden ; d'infinies étendues de blé mûr dont l'or ondoyait, s'étirait, se retirait et enfin se recomposait parmi des reflets éblouissants ; des fleurs exotiques gonflées de rosée qui se refermaient en laissant tomber des cascades de diamants. La nature participait sans retenue à cette joie immense et exhibait ce qu'elle avait de plus fantastique, de plus incroyable, de plus bizarre. A chaque nouvelle découverte, Notty se joignait au « Oh ! » d'émerveillement de sa compagne...

Enfin, le dixième jour, ils arrivèrent.

Quand ils apparurent à l'entrée de la grotte, Notty courut à leur rencontre, les bras tendus en avant. Les trois visiteurs reculèrent et le dégoût se peignit sur leurs visages. La femme semblait prête à vomir et les hommes étaient terrifiés, couleur de cire.

Avancez, voulait dire Notty, avancez. N'ayez aucune crainte. Ma compagne et moi-même sommes heureux de vous offrir l'hospitalité. Nous partagerons ensemble cette tranche de paradis.

Courage, mes amis, courage...

– « Par le diable ! » s'exclama la femme dans un râle.

Les autres acquiescèrent gravement, incapables d'exprimer leurs sentiments par des paroles.

Notty regarda ses mains, embarrassé. Eh bien ? Il ne comprenait vraiment pas. S'il avait quelque chose d'anormal, il avait le droit de savoir. Il leva les yeux vers le trio, interrogeant les nouveaux venus, silencieusement ; mais ils ne répondaient pas et se contentaient de l'observer, les pupilles dilatées. Alors, Notty tourna les

talons et se dirigea vers le fond de la caverne. Il se pencha au-dessus de la source.

Il ricana en silence.

C'était donc cela ? Il avait oublié d'endosser son visage des jours de fête : rien d'impardonnable ; seulement une légère distraction. Cela pouvait arriver à n'importe qui. Il allait rejoindre ses hôtes et...

Les deux hommes, munis de gants épais, serraient respectivement : l'un les chevilles, et l'autre les aisselles de la jeune fille, la soulevant du sol. La femme marchait à reculons vers la sortie et faisait de larges gestes craintifs : « Vite ! Faites vite ! Rien ne nous dit qu'il est allé se cacher pour mourir. »

– « En admettant qu'il revienne, il n'a même pas la force de nous lancer un grain de poussière ! Tu as vu dans quel état il est ? »

Le second homme ricana en posant un regard cupide sur la jeune fille cristallisée : « Les extra-terrestres devront y mettre le prix, eh ? »

– « Et comment ! » répondit le premier. « En la regardant bien, on comprend même pourquoi un malheureux comme Notty s'est laissé avoir. »

Le cœur de Notty se mit à battre violemment. Son corps tout entier fut secoué d'un tremblement et il avait le sentiment, qu'au fond de lui, bouillonnait le magma d'un volcan en éruption. Des éclairs de lucidité émergeaient de la boule nébuleuse qu'il avait dans la tête. Les dards de la réalité qui l'entouraient le transpercèrent douloureusement.

On lui enlevait sa jeune fille.

Il essaya de hurler, mais la putréfaction avait déjà attaqué ses cordes vocales, et le cri s'étouffa dans un souffle convulsif. Il réalisa brusquement, avec déchirement, l'état dans lequel il se trouvait : une pauvre larve inutile et faible. La conscience de sa mort imminente le prostra. Il dut se soutenir en s'appuyant de ses deux mains contre la paroi cependant que des

flots chauds et humides l'aveuglaient. Ses jambes le trahirent et il tomba sur le côté.

Aplati contre la pierre rugueuse, le visage réduit en bouillie, il eut la vision d'un destin qui gravait le nom de la jeune fille et le sien sur deux pierres tombales jumelles, sombres comme l'abîme infernal.

Non ! Non ! Non !

Il se déchira la poitrine avec ses ongles, essayant de réveiller, par la douleur physique, cette partie de lui-même qui s'opposait à l'outrage ; aucun sale individu étranger ne devait jamais effleurer sa compagne ; il fallait préserver sa chaste beauté à tout prix. Les montagnes, les fleuves, les vallées exprimaient en hululant leur fureur et la lune rougissait de mépris. L'univers entier s'anéantissait devant les exécuteurs de l'horrible sacrilège.

– « Oh ! » Le hurlement réussit enfin à s'échapper de cette plaie putréfiée, qui avait été une bouche. Ce n'était plus une exclamation d'émerveillement mais le rugissement d'un fauve blessé qui rejette sur son bourreau une immense fureur et les miasmes d'une haine inépuisable.

– « Oh ! » répondit la jeune fille de cristal.

– « Oh ! » renvoyèrent les parois.

– « Oh ! » résonna l'écho sous l'arcade de la grotte.

Le premier marchand, surpris, sursauta violemment et recula de quelques pas. Quant à son compagnon, il resta comme pétrifié par la terreur causée par ce cri inhumain : le corps de la jeune fille leur échappa.

Notty vit la jeune fille suspendue à mi-hauteur et il sut que le moment de la séparation était arrivé. Avant qu'il ait pu ébaucher un signe d'adieu, elle s'écrasa sur le sol avec un bruit sourd. Le cristal se brisa en petits morceaux microscopiques.

Sans se soucier du trio qui le regardait méchamment, Notty, avec un effort surhumain, réussit à ramper vers le point de l'impact. Sanglotant silencieusement, il plongea

ses mains dans ce tas de petits cristaux qui ne s'étaient pas séparés dans la chute, et détruisit l'harmonieux agencement de molécules. Puis il leva les bras au-dessus de sa tête et une cascade de paillettes étincelantes, de joyeux confettis nacrés s'éparpillèrent en un tintement presque imperceptible.

Ce tintement, ces subtiles vibrations n'étaient autre que le chant d'allégresse d'une créature de Dieu, enfin affranchie d'une condition vraiment avilissante.

Notty exulta car désormais personne ne pourrait salir son corps immaculé. Elle était libre, maîtresse de son destin... Elle pouvait se laisser entraîner par les caprices du vent et chevaucher avec lui jusqu'aux étoiles les plus lumineuses de la voûte céleste, pour retomber sur la terre, à bord d'un splendide char décoré d'arabesques. Elle pouvait se métamorphoser en une goutte de rosée et découvrir ainsi les intimes sensations d'une fleur champêtre qui éclot au lever du soleil. Elle pouvait encore poursuivre un éclair dans sa folle descente vers le milieu d'un étang. Elle pouvait tout faire, y compris devenir une légende et mère d'un nouvel et harmonieux univers.

Notty souhaita que l'univers qu'elle choisirait fût assez grand pour l'accueillir lui aussi.

Titre original : La ragazza di cristallo
Première parution : Robot n° 11, février 77
Traduction : Angelina Berforini

LE MARCHÉ DE LA SCIENCE-FICTION EN ITALIE

LINO ALDANI

L'un des paradoxes de la science-fiction en Italie, réside dans l'abondance de ses collections et de ses revues et la rareté des œuvres italiennes qui y sont publiées. C'est ce qu'explique Lino ALDANI, sans doute l'une des personnes les mieux qualifiées pour dresser un bilan sans concessions ni excès de la situation de la science-fiction italienne.

EXPLIQUER, avec un minimum de clarté, ce qui s'est passé (ou ne s'est pas passé) en Italie dans le domaine de la science-fiction durant ces quinze dernières années, constitue une entreprise désespérée dans l'espace imparti à un bref article. Le lecteur voudra donc bien pardonner la concision ou la prétention apodictique de certaines affirmations qui émaillent ce propos.

Nous commencerons par un rapide survol des événements survenus depuis 1964, année où, dans les colonnes d'un autre numéro spécial de FICTION, Gianfranco De Turris traçait un panorama de la science-fiction italienne assez proche de la vérité, encore que parsemé de nombreuses et inévitables imprécisions.

Sept revues ou collections coexistaient en 1964 : a) **Urania**, le périodique le plus diffusé mais, déjà, exclusivement réservé à la science-fiction anglo-saxonne, b) **Galassia**, mensuel de science-fiction anglo-américaine qui, quelquefois, acceptait des auteurs italiens en appendice, c) le **S.F.B.C.** (science-fiction book club), collection de livres reliés réservée à la science-fiction anglo-américaine, d) **I Romanzi del Cosmos**, collection d'auteurs anglo-américains et italiens (mais ceux-ci sous pseudonymes à consonnance étrangère), e) **Oltre il cielo** (1), revue sur les missiles et l'astronautique à périodicité variable qui publiait des récits italiens, f) **Interplanet**, collection d'anthologie sans périodicité précise, réservée en grande partie à la science-fiction italienne, g) **Futuro**, revue bimensuelle complètement réservée à la science-fiction italienne.

A la fin de l'année 1964, **Futuro** cessait de paraître, suivie peu après par **Interplanet**. L'une des raisons de leur insuccès est à rechercher dans les problèmes techniques, la distribution déplorable, entre autres ; mais le principal motif de leur échec reste cependant l'indifférence et, parfois, l'hostilité manifeste avec laquelle une partie du public, déjà férocement conditionnée dans le goût pour la science-fiction anglo-saxonne, accueillit ces deux initiatives. Il faut ajouter que **Futuro** et **Interplanet** étaient deux publications à prétention littéraire qui utilisaient souvent des textes issus de la littérature « tout court » et recouraient ainsi à des écrivains du **mainstream** (2). Cette particularité indisposa plus encore le grand public pas encore préparé à recevoir une science-fiction de type méditerranéen, c'est-à-dire plus humaniste que scientifique.

---

(1) Dont nous avons connu en France une édition intitulée « **Au-delà du ciel** » qui publia 39 numéros de mars à janvier 1961 (N. du Tr.).

(2) En anglais dans le texte (N. du Tr.).

Le marché de la science-fiction en Italie

En 1965 parut à Milan un nouveau mensuel, **Gamma**. Les premiers numéros, assez bien structurés, rencontrèrent les faveurs d'un public plus exigeant, mais la qualité des récits baissa vite de sorte que, les ventes diminuant, la revue dut interrompre sa publication au printemps 1968. **Gamma** n'accueillit que très rarement des textes italiens choisis, de toute façon, selon les critères assez singuliers ou repêchés dans l'époque des précurseurs. En fait, le directeur et éditeur de la revue nourrissait envers les auteurs nationaux une aversion assez forte pour susciter l'étonnement des observateurs étrangers eux-mêmes.

Je me souviens que Roland Stragliati, dans un « En Bref » du n° 151 de **FICTION**, avait attaqué sèchement le directeur de **Gamma** qui avait critiqué, avec beaucoup de malveillance, un numéro d'**Interplanet** et avait pris à partie Sandro Sandrelli et autres. A cette occasion, Roland Stragliati avait fait remarquer que, « sans eux, sans les cahiers d'**Interplanet**, sans la défunte revue **Futuro**, la science-fiction italienne – toute imparfaite et discutable qu'elle puisse paraître à certains – ne serait vraisemblablement qu'un mythe, et il y a fort à parier, » avait-il ajouté, « qu'elle n'aurait jamais passé les Alpes ».

Gamma eut malgré tout d'indiscutables mérites : la qualité de la mise en page et l'élégance graphique des couvertures (due à Ferruccio Alessandri) ainsi que la volonté de créer une critique organisée, c'est-à-dire pas seulement informative, confiée en l'occurence à des personnes qualifiées comme Vittorio Spinazzola, Alcide Paolini et Carlo Pagetti.

En attendant, une période de récession commençait pour la science-fiction : elle devait durer jusqu'à la fin de l'année 1970. La littérature conjecturale semblait parvenue à saturation, les ventes stagnaient quand elles ne baissaient pas chez tous les éditeurs, et même **Oltre il Cielo** commençait à accuser le coup, étirant de plus en plus sa périodicité. Pour les auteurs italiens d'un certain prestige, c'était la fin ou, si l'on préfère, le début de la léthargie qui allait durer plusieurs années. Les plus jeunes et les très jeunes, par contre, ne voulurent pas s'avouer vaincus. Dans l'impossibilité de trouver un débouché dans les rares publications restantes qui refusaient systématiquement les écrivains nationaux ou leur concédaient tout au plus un espace exigu en appendice – encore que rémunéré –, les jeunes, donc, lancèrent une série de nombreux fanzines aux intentions néanmoins assez différentes de celles qui devraient animer une publication amateur. En fait, ces fanzines ne doublaient pas les revues professionnelles dans le but de dialoguer, de stimuler, de

promouvoir, mais elles s'opposaient plutôt à elles en proposant à la place des textes tellement mineurs, ingénus et raffistolés que toute comparaison aurait été honteuse. De plus, les fanéditeurs étaient divisés en clans et les polémiques et les diatribes étaient à l'ordre du jour. Ce fut un grand flamboiement, mais aussi un simple feu de paille. Le phénomène « fanzines » s'éteignit complétement en 1968 pour reprendre il y a de cela 3 ou 4 ans dans une optique plus sérieuse et responsable. Parmi les fanzines les plus intéressants de cette lointaine période, il faut rappeler **L'Aspidistra**, **Hypothesis**, **Decimo Pianeta** et, surtout, **Sevagram**.

A cette époque même où les publications disparaissaient, cessa aussi la collection **I Romanzi del Cosmos** (mai 1967). Pour les auteurs disposés à publier sous un pseudonyme anglo-saxon, c'était également l'impasse et ainsi, en Italie, un silence quasi général s'instaura sur tous les fronts. Les plus fortunés parmi les auteurs eurent comme seul motif de consolation, le plaisir de voir traduits à l'étranger quelques-uns de leurs textes, à preuve que, lorsqu'ils furent écrits, ils n'étaient pas exempts de qualités.

Entre-temps, et en pleine récession, naissait la **Libra Editrice** de Bologne, d'abord avec la revue **Nova SF** flanquée de trois collections de romans. La **Libra** parvint à surmonter la récession, en particulier grâce à un système de distribution par correspondance. Toutefois, il faut signaler que, depuis quelques temps, la distribution se fait également dans les meilleures librairies. Du mois de mai 1967 à ce jour, la **Libra** a publié 38 numéros de **Nova SF** au format d'un livre de 200 à 300 pages, et environ 90 titres anglo-américains dans les trois collections qui accompagnent la revue. Les auteurs italiens sont totalement absents des collections et, dirais-je, chichement présents dans la revue : une trentaine de nouvelles en un peu plus de dix années. Il faut toutefois signaler un numéro spécial de la revue dédié à la science-fiction italienne (1).

Une autre maison d'édition spécialisée naît en 1970, à la fin de la période de récession : la **Nord** de Milan qui, au cours des huit dernières années, lancera quatre collections aux prix et aux contenus divers et publiera environ 160 volumes, tous anglo-américains, à l'exception de deux romans de Stanislas Lem, d'un « fantasy » italien et d'un roman de René Barjavel. A signaler qu'une série italienne a été créée voilà deux ans. Jusqu'à présent, deux volumes seulement y sont parus, à un an d'intervalle l'un de l'autre.

(1) Intitulé **Fantascienza in Italia : 1976** et comprenant deux novelettes de Vittorio Catani et Mauro Antonio Miglieruolo et sept nouvelles (N. du Tr.).

Le marché de la science-fiction en Italie

Pour rester encore dans le domaine des éditions spécialisées, il faut signaler les éditions **Fanucci** de Rome (1), créées en 1972 avec deux collections de livres pour un total de 60 volumes, tous anglo-saxons.

Avec l'année 1972, la diffusion de la science-fiction présente une courbe véritablement ascensionnelle. L'éditeur **Dall'oglio** de Milan lance la collection **Andromèda** qui durera de juin 1972 à octobre 1975 et publiera 17 volumes, dont 4 signés par des auteurs italiens, et une anthologie pour moitié américaine et pour moitié italienne. La collection bénéficiait d'une excellente typographie, de couvertures d'un goût raffiné et d'un prix accessible malgré la reliure. Les experts et les critiques de science-fiction se demandent aujourd'hui encore pourquoi l'éditeur Dall'oglio interrompit cette collection au moment même où la diffusion de la science-fiction entamait sa progression la plus forte, d'autant que sa collection suscita peu d'éreintages et recueillit par contre beaucoup d'éloges de la part des critiques du **mainstream.**

A partir de là, il n'est plus possible de tenir le compte des collections qui commencent à se multiplier, paraissent et disparaissent à un rythme effréné. Il est impossible néanmoins d'écarter une revue comme **Robot,** un mensuel né en avril 1976 et qui sort régulièrement depuis cette date, encore que, depuis quelques mois, ses objectifs d'origine aient quelque peu changé. A sa sortie, et durant toute la période où il fut dirigé par Vittorio Curtoni, **Robot** fut essentiellement une revue – type **Fiction** par exemple – avec articles, critiques, panorama des livres, rubriques dédiées au cinéma et à la bande dessinée, polémiques, interviews, un courrier des lecteurs... en sus, naturellement, de la partie réservée aux nouvelles. Mais l'éditeur, naturellement, n'était pas satisfait et, sans doute pour économiser sur les dépenses rédactionnelles, il préféra éliminer les diverses rubriques et réserver l'essentiel de l'espace aux textes. Vittorio Curtoni, fidèle à ses idées, préféra donner sa démission. Depuis, **Robot** n'est plus vraiment une revue mais plutôt un périodique, support d'anthologies anglo-saxonnes. Les auteurs italiens ont en effet disparu eux aussi du sommaire alors que, sous la direction de Curtoni, ils y figurèrent régulièrement (2).

---

(1) A noter en outre chez cet éditeur la collection **Futuro Saggi** consacrée comme son nom l'indique, à des essais parmi lesquels deux volumes dus à Giovanni Mongini sur le cinéma de science-fiction de deux volumes de Teo Mora sur le cinéma fantastique (N. du Tr.).

(2) On remarquera en effet que 4 nouvelles de la présente anthologie en sont issues (N. du Tr.).

nous voilà donc contraints de conclure d'une façon quelque peu amère, à savoir que, malgré l'éclat des nombreuses conventions universitaires, malgré les thèses, les essais, l'intérêt des quotidiens et des éditeurs, la situation de la science-fiction en Italie ressemble fort à celle de 1964.

Certes, une dilatation du phénomène a réellement eu lieu au point qu'il a fallu parler d'un véritable **boom**. Il suffit de se souvenir qu'il existait 7 collections ou revues en 1964 (dont 3 dans une situation précaire) alors qu'aujourd'hui une quarantaine se disputent le marché, dont la plupart appartiennent à d'importants éditeurs qui se sont rendus compte que la science-fiction est aujourd'hui à la mode et ne se vend pas si mal. Mais quelque chose de semblable s'est sûrement produit en France.

Sur le sens de cet élargissement du marché circulent des interprétations plutôt divergentes. Il y en a qui pensent que l'expansion s'est accompagnée d'une maturation du public plutôt que des auteurs alors que d'autres sont persuadés du contraire.

L'écho des furieuses polémiques déclenchées par un article de Giorgio Manganelli, un prestigieux critique, dans **Il Corriere della Sera** (1) en novembre 1977 ne s'est pas encore éteint. Jouant sur les mots, dans une provoquante redécouverte de certaines significations sémantiques, Manganelli parla, avec une sévérité débonnaire, de la science-fiction comme d'une littérature bruyante, démentielle, schizophrénique, maniaque et infantile, grossière, élémentaire et répétitive.

Naturellement, les lecteurs et de nombreux directeurs de collections s'empressèrent de défendre leurs propres convictions. Hélas, ils ne purent faire autrement que de recourir aux habituels Orwell et Huxley et autres illustres prédécesseurs qui, désormais, appartiennent tout simplement à l'histoire de la littérature. D'autres crurent bien faire en évoquant Sturgeon, Le Guin, Vonnegut, Bradbury, oubliant toutefois que les romans d'auteurs de cette envergure représentent à peine un pour cent de la production sous étiquette « science-fiction ». Il n'était pas davantage tenu compte de ce que des écrivains comme Bradbury ou Vonnegut n'aiment pas être considérés comme des « science-fictionneer » et, surtout, que Sturgeon a plusieurs fois affirmé que les 9/10e des récits de science-fiction sont de la pacotille, tout juste bons à être jetés à la poubelle.

Pour ma part, je pense que ce **boom** de la science-fiction, derrière l'aspect apparemment positif d'une diffusion plus grande, cache de

(1) Le plus grand quotidien italien (N. de l'A.).

multiples sens négatifs. Disons la vérité : l'essor de la littérature S.F. s'est réalisé dans le sillage immédiat du corrélatif essor cinématographique et, ultérieurement, la progression du marché des livres est restée irrégulière alors que les spectateurs devenaient toujours plus nombreux pour ce genre de films. Des milliers et des milliers de lecteurs sont nés des suites de la vision sur les écrans des mégafilms américains. Et c'est justement en cela que réside le mal, l'aspect extrêmement négatif : les éditeurs se voient aujourd'hui contraints de souscrire à une demande de plus en plus grande de livres qui, d'une façon ou de l'autre, font appel, je ne dis pas au « sense of wonder », lequel est parfaitement légitime, mais à un mysticisme irrationnel du même genre que celui dont s'inspire un film comme **Rencontres du troisième type** et au fabuleux qui transpire de **La Guerre des Etoiles.** Et tout cela arrive à un moment où la littérature de science-fiction paraissait s'être débarassée – du moins à travers ses auteurs les plus responsables et les plus mûrs – des entraves de l'infantilisme, du répétitif et du prétexte formel et thématique.

Le résultat en est une incroyable confusion dont profitent essentiellement les éditeurs privés du moindre souci de culture et qui, à travers la multiplication des textes, s'installent dans l'expédient, le quelconque et le mauvais goût. Témoin la série **Perry Rhodan** dont nous nous étions toujours vantés de l'absence en Italie et qui a passé elle aussi nos frontières en l'an de grâce 1976. Et je n'ai pas dit que c'était la pire dans la résurgence des collections de pure consommation. (1)

La vérité, c'est qu'en Italie ne s'est pas opérée une nette distinction entre la SF de consommation et la SF littéraire. Les collections des éditeurs spécialisés elles-mêmes tendent à faire flèche de tous bois (ils invoquent comme excuse leur désir de contenter tous les goûts) en un déconcertant mélange qui réunit les œuvres les plus engagées de Ballard, Bradbury, Strugeon, Dick, Le Guin, Brunner, aux plus insipides recueils que des auteurs du type Hamilton ou Leinster ont écrit nutritivement. Le tout présenté comme une série de chefs-d'œuvres.

Autre aspect à relever : la carence préoccupante d'une **vraie** critique de science-fiction qui, en Italie, est remplacée par un banal fatras d'informations et de réclames qui accompagnent quelquefois les œuvres publiées. En somme, c'est encore la basse polémique par

(1) Par exemple, **Fantasex,** périodique de science-fiction érotique (réservé exclusivement aux adultes) et qui n'a rien à envier à la défunte collection française **Erotic Fiction.** (N. du Tr.).

concurrence et publicité camouflée interposées. Et nous avons besoin au contraire – comme le faisait très justement remarquer le critique Carlo Pagetti – « d'une revue spécialisée de critique de science-fiction qui prenne la mesure des œuvres publiées, non à l'exemple de certains fanzines trop superficiels mais de **Science Fiction Studies** ou de **Extrapolations** ».

Quelques remarques pour en terminer avec le cercle vicieux dans lequel les auteurs italiens sont contraints de se mouvoir : lorsqu'ils font de la science-fiction selon les canons anglo-américains, ils sont accusés d'être tout au plus d'habiles imitateurs et, comme cela, on les tolère ou on les rejette ; lorsque, pour sortir de cette impasse, ils se lancent dans de nouvelles voies, au besoin en situant leur tissu narratif dans la réalité italienne, alors l'accusation change de ton : on leur reproche d'écrire de la science-fiction qui n'est plus de la science-fiction (1) !

Autre aspect négatif : le faible nombre des œuvres publiées. Si l'on considère les deux dernières années, qui ont été pourtant parmi les plus prolifiques, on dénombre seulement une dizaine de romans et environ soixante-dix nouvelles (dont 28 font partie d'une anthologie collective) (2).

Un bilan assez maigre pour ne pas parler de véritable faillite. Et l'on ne peut pas espérer que les perspectives s'éclairent dans un proche avenir ; au contraire, elles laissent entrevoir des restrictions plus humiliantes encore parce que, parmi les éditeurs disposés à publier des auteurs italiens, on ne voit guère que **Galassia** (avec en moyenne un roman et quatre nouvelles par an), **Nova SF** (avec une moyenne de quatre nouvelles par an), les éditions **Nord** (un roman et quatre nouvelles) plus quelques publications mineures qui, en une année, pourraient absorber au total une douzaine de nouvelles. Et même en supposant l'éventuelle publication de romans auprès d'éditeurs non spécialisés, les données rapportées ci-dessus ne pourraient tout au plus qu'être légèrement améliorées, à moins que ne change radicalement le comportement dans les rapports.

Il est évident que parler d'une science-fiction italienne dans ces conditions revient à discourir sur les OVNIS ou les fantômes.

---

(1) Reproche qui fut adressé à l'auteur de cet article lui-même dans le roman « Quand les racines » (éd. Denoël) ou la nouvelle « Visite à mon père » (Kesserling éd.) s'inscrivent dans la réalité italienne. A noter que son prochain roman, « Eclissi 2000 » devrait paraître en même temps que cette présente anthologie. (N. du Tr.).

(2) A titre de comparaison, il suffit de rappeler que, pour la seule année 1977, les auteurs français ont publiés plus de cent romans et sans doute autant de nouvelles (N. du Tr.).

Le marché de la science-fiction en Italie

Disons plutôt qu'il existe en Italie, aujourd'hui comme il y a quinze ans, une trentaine d'auteurs, jeunes ou moins jeunes, qui pourraient, chaque année, produire chacun un roman et une demi-douzaine de nouvelles mais qui, au contraire, sont contraints à un relatif silence à cause d'une politique éditoriale préconçue et imprévoyante. L'un d'entre nous, du reste, s'en éloigne en ce sens qu'il a déjà commencé à offrir des œuvres, que l'on pourrait qualifier d'anormales car la science-fiction y est à peine effleurée et, de toute façon, les traditionnels clichés n'y représentent plus le **clou** d'une narration qui vise au contraire à la qualité littéraire.

Le motif de tout cela ? Il est simple. Si l'on doit tomber, autant que ce soit sur ses pieds, autrement dit, si l'on sort du **ghetto** de la science-fiction tout en souhaitant continuer à la servir, on cherchera à être publié en dehors des habituelles collections, sans dire qu'il s'agit de science-fiction. En somme, le produit demeure mais il se passe de l'étiquette. Ingénieux, n'est-ce pas ? Non ! Tout simplement paradoxal.

Ah, les Italiens !

Texte inédit
Traduction : J.P. Fontana

L'ITALIE ET LE CINEMA DE SCIENCE-FICTION

GIANNI MONGINI

Le cinéma italien de science-fiction existe, où le meilleur côtoie quelquefois le pire. Giovanni Mongini en dresse ici un rapide historique, sans concession, avec une sévérité que certains jugeront peut-être excessive surtout lorsque l'on songe à établir une comparaison avec un cinéma français de science-fiction tout simplement inexistant.

DANS un article paru voici quelques années dans la revue **Nova SF** de Ugo Malaguti, le réalisateur Luigi Cozzi tenta d'expliquer les raisons pour lesquelles il se produisait très peu de films de science-fiction en Italie et aussi pourquoi ils étaient généralement d'assez médiocre qualité. La raison principale de cette maigre production, selon Cozzi, était à rechercher auprès des producteurs eux-mêmes qui ne croyaient pas du tout à l'avenir commercial de ce genre cinématographique.

Le réalisateur Riccardo Freda, auquel on doit d'excellents films d'horreur comme **Le spectre du professeur Hichcock, Les vampires** ou **L'effroyable secret du docteur Hichcock,** (1) se montrait encore plus direct en déclarant les producteurs incapables, particulièrement aujourd'hui, de discerner un scénario intéressant d'un autre totalement incongru et, en outre, combien les susdits producteurs adoraient manipuler, avec des résultats pour le moins déconcertants, les films achevés par les réalisateurs.

D'après des renseignements recueillis, par l'examen d'interviews de Cozzi, Margheriti, Bava, Freda et autres, il semble bien que cette situation ait été exacte mais, récemment, les temps paraissent avoir changé. Après le succès obtenu en Italie par le film de George Lucas. **La guerre des étoiles,** plusieurs films sont en effets entrés en production dans notre pays, dont les premiers résultats obtenus à ce jour sont malgré tout plutôt décevants.

Mais nous verrons cela plus loin. Commençons par retracer l'historique du cinéma italien de science-fiction, exclusion faite du cinéma d'horreur ou fantastique dont nous reparlerons peut-être à une autre occasion.

*
* *

L'un des premiers films sortis après-guerre sur les écrans italiens porte la signature de Paolo Heusch et s'intitule **Le danger vient de l'espace (2).** Il s'agit d'une co-production entre l'Italie et l'Allemagne dont le résultat doit honnêtement être considéré comme intéressant. Le film raconte l'histoire d'un missile fou qui, explosant dans la zone des astéroïdes, déplace une monstrueuse masse météoritique qui se dirige alors vers la Terre. Seul le lancement croisé des missiles du monde entier permet à notre planète de se tirer de ce mauvais pas. Le gigantesque astéroïde se fragmente et notre monde est sauf. La

(1) Parfois intitulé **Raptus** (N. du T.).
(2) En Italie **La morte viene dallo spazio.**

tension dramatique est maintenue par une détérioration inadmissible des calculatrices des bases de lancement, au point que la seule machine encore utilisable doit réaliser les opérations pour le monde entier. Le principal interprète du film est Paul Hubschmidt qui, en 1953 et sous le nom de Paul Cristian, avait joué dans le célèbre film d'Eugène Lourié **Le monstre des temps perdus (The Beast from 2000 Fathoms)** (1).

Un an plus tard, en 1959, Ricardo Freda dirige **Kaltiki, le monstre immortel,** une gélatine phagocytaire qui terrorise les habitants d'une maison. Le film mêle les légendes anciennes avec les caractères prédominants de la science-fiction de l'époque qui s'étaient déjà manifestés un an plus tôt dans **Le fluide mortel (The Blob)** de Y.S. Yearworth, de production américaine, et dans **L'homme H** de Ishiro Honda. L'opérateur du film est Mario Bava qui réalise également un certain nombre d'effets spéciaux comme ceux où la tremblotante masse gélatineuse, grande comme un poing, est animée, dans un décor reconstruit en miniature, au moyen d'une main recouverte de tripes provenant des abattoirs.

1960 est l'année des débuts d'Antonio Margheriti à la mise en scène de films de science-fiction. Le film **Space men,** qui devait passer pour une production américaine, doit lui être attribué. Il signa à cette occasion Antony Dasies et c'est sous ce pseudonyme qu'il sortit sur les écrans italiens. Lorsque le film arriva aux Etats-Unis, la maison de production modifia alors ce nom en Anthony Dawson parce que, en argot Dasies signifie pédéraste.

Cette coutume de transformer les noms des acteurs et des réalisateurs italiens en pseudonymes aux consonnances étrangères, aussi bien en Italie qu'à l'extérieur des frontières, est un fléau qui sévit aujourd'hui encore. Sous les noms les plus disparates se cachent des metteurs en scènes et des acteurs qui ont été contraints, par la production, de changer leur nom pour un autre plus commercial. Quelques exemples ? Riccardo Freda est devenu Robert Hampton, Paolo Heusch s'est transformé en Richard Benson pour le film **Lycantropus,** Massimo Pupillo devient tour à tour Max Hunter ou Ralph Zucker (2), Mario Bava est John M. Old, Alfonso Brescia se mue en Al Bradley et Mario Gariazzo en Roy Garrett, Lewis Coates se nomme en réalité Luigi Cozzi... et n'oublions pas le plus illustre : Bob Robertson alias Sergio Leone.

---

(1) En Italie **Il risveglio del dinosauro.**

(2) Nom sous lequel il signa, par exemple, **Cimetière pour morts vivants** avec Barbara Steele (N. du T.).

Le film **Space men** de Margheriti racontait l'histoire d'un astronef photonique incontrôlé sur le point de détruire la Terre. Un astronaute, en longeant un étroit couloir d'accès, parvenait à diriger son appareil jusqu'à l'astronef, à pénétrer à l'intérieur et à stopper les radiations qui rendaient l'abord de l'astronef impossible. Une idée très voisine avait été exploitée deux ans auparavant dans **The lost missile** de Lester W. Berke.

Un an plus tard, Margheriti réalise **Il pianeta degli uomini spenti,** peut-être son film de science-fiction le plus intéressant, habilement interprêté par Claude Rains. L'idée est très originale : une mystérieuse planète pénètre dans le système solaire et il en décolle des soucoupes volantes qui attaquent la Terre. Après une terrible bataille, les Terriens parviennent à se poser sur la planète et découvrent que ses habitants sont morts depuis de nombreux siècles et que les engins volants exécutent automatiquement un plan d'invasion programmé mille années plus tôt. La planète sera alors détruite et la menace définitivement écartée.

Comme nous l'avons dit, la classe de Claude Rains le place nettement au-dessus du lot et il joue à la perfection le personnage du scientifique de service. Antonio Margheriti déclara dans une interview que, selon lui, la dernière partie du film était ratée à cause de la mauvaise qualité des effets spéciaux. Après ce film, il réalisera donc lui-même les truquages sous le pseudonyme de Anthony Matthews, mais les résultats ne seront pas plus convainquants.

Les années 1962-1964 furent principalement marquées par les films d'horreur qui, durant cette période et grâce aux productions Hammer, connurent un véritable épanouissement. C'est à cette époque que Freda tourna **Le spectre du Pr. Hichcock,** une histoire noire aux rebondissements horrifiques pleine d'effets et de suspens, et que Mario Bava donna une très bonne preuve de son talent avec **Le corps et le fouet,** autre film noir à l'infrastructure fantastique d'excellente qualité. Mais le chef-d'œuvre de Mario Bava est très certainement **Les trois visages de la peur,** trois épisodes exceptionnels dont le rendu n'a rien à envier aux meilleures productions anglaises (1).

En 1963, Romano Ferrara dirige l'obscur **I pianeti contro di noi** (2), qui est l'histoire d'un extra-terrestre arrivant sur notre

(1) Rappelons aussi **Danse macabre** et **La sorcière sanglante** d'Antonio Margheriti (N. du T.).

(2) En France, **Le monstre aux yeux verts,** avec Michel Lemoine (N. du T.).

Terre et connaissant l'habituelle et inévitable défaite. Le film est honnête mais reproduit de trop près ses illustres prédécesseurs américains.

En 1964, Tinto Brass réalise **Disco volante** où deux extra-terrestres, parvenus sur Terre, sont pris pour des masques de carnaval et sont accidentellement tués. Le film aurait pu être bon s'il n'avait suivi des voies obscures et confuses. Pas mieux réussis sont les films de Castellano & Pipolo **I Marziani hanno dodici mani** et de Ugo Gregoretti **Omicron** car le premier exploite lourdement la satire de mœurs et le second, qui raconte l'histoire d'un extra-terrestre caché dans le corps d'un ouvrier, se révèle ennuyeux et incohérent, comme le film de Tinto Brass.

L'ultimo uomo della Terra de Ubaldo Ragona – qui devint aux USA Sidney Salkow – doit être considéré comme un film italien à part entière. L'interprète principal en est le très célèbre Vincent Price et le film est une adaptation du célèbre roman de Richard Matheson **Je suis une légende.** Un mal, porté par les vents, fait quantité de victimes sur la Terre. Les êtres humains deviennent peu à peu aveugles, puis ils meurent pour ressusciter ensuite dans un état très voisin du vampirisme. Immunisé grâce à une maladie contractée des années auparavant au Brésil, Robert Morgan reste l'ultime survivant sur une Terre désormais aux mains des vampires qu'il chasse et tue durant le jour alors qu'il doit se barricader la nuit dans sa maison. Un jour, un événement sensationnel interrompt sa morne existence : Ruth, une femme qu'il rencontre au-dehors, à la lumière du jour. Très vite Morgan s'aperçoit que la femme près de lui n'est autre que la représentante d'une nouvelle race qui dominera le monde lorsqu'il sera mort. Sa condamnation est signée même si son sang peut soigner l'humanité et lui permettre de redevenir comme auparavant, et il se résigne donc à mourir en espérant que la nouvelle race sera meilleure que celle qui l'a précédée. Bien qu'en 1973 le réalisateur Boris Sagal ait à nouveau porté à l'écran le même sujet qu'il intitula **Le survivant,** interprété cette fois par Charlton Heston, le film de Ragona est incontestablement meilleur et plus inspiré.

En 1965, Antonio Margheriti conçoit, prépare et tourne quatre films de science-fiction en douze semaines. Il s'agit de **Il pianeta errante, I Diafanoidi vengono da Marte, La morte viene dal pianeta Aytin** et **I criminali della galassia.**

Le travail fut éreintant ; il fallait utiliser des claquettes de différentes couleurs pour savoir à quel film appartenait la scène en cours de tournage ; dans une même journée il fallait tourner les scènes des quatre films qui étaient prévues dans un même décor, par

raison d'économie. Le meilleur des quatre, ou plutôt mieux vaudrait dire le moins mauvais, est incontestablement **I criminali della galassia** qui obtint même un prix pour les effets spéciaux en vérité à peine convenables. L'histoire est celle de l'habituel savant qui veut créer une nouvelle race humaine et de sa tout aussi habituelle défaite qu'il doit au héros, lequel, bien évidemment, sauve l'héroïne d'une fin ignominieuse. Des extra-terrestres faits de brume et qui veulent vivre en symbiose avec les terriens apparaissent dans **I Diafanoidi vengono da Marte** tandis que **La morte viene dal pianete Aytin** explique péniblement que les Yéti ne sont en réalité qu'un peuple d'extra-terrestres sur le point d'envahir la Terre. **I pianeta errante,** par contre, nous expose le cas d'un monde vivant qui bouleverse la Terre à l'occasion de son approche progressive et qui sera détruit grâce au sacrifice d'un valeureux astronaute.

Toujours en 1965, Elio Petri réalise **La dixième victime,** librement adapté de la nouvelle de Robert Sheckley **La septième victime.** Le premier choix du réalisateur s'était porté sur le roman de Daniel Keyes, **Des fleurs pour Algernon,** mais l'acteur Cliff Robertson avait déjà, heureusement pour nous, acheté les droits de ce livre (1). Le producteur Carlo Ponti accepte également de réaliser le film mais, avant le tournage, il donnera la preuve de son incomparable intelligence en déclarant haïr viscéralement la science-fiction et en disant avoir accepté de réaliser le film uniquement pour pouvoir avoir Marcello Mastroianni qui aimait beaucoup le sujet. Après deux années de scénarios refusés, Ponti trouva des fonds aux USA et décida finalement de passer effectivement à la réalisation du film en faisant écrire une énième mouture de scénario en trente jours seulement et en situant le film à Rome par raison d'économie et non aux Etats-Unis comme prévu initialement.

La trame est très simple : pour rendre leur vie plus mouvementée et réduire le stress, nos descendants ont inventé un étrange sport dont l'enjeu est la mort ; l'individu qui s'inscrit à cette espèce de match devient, alternativement et pour dix reprises, victime ou chasseur ; dans le premier cas, il ne sait rien de son assassin ; dans le second cas, il a toutes les données à sa disposition pour découvrir et tuer sa victime. La lutte entre Marcello Mastroiani (victime) et Ursula Andress (chasseur) se déroulera selon les règles jusqu'au règlement de compte final où les protagonistes préféreront finalement le mariage à la mort.

---

(1) Qui deviendra à l'écran l'excellent **Charly** de Ralph Nelson (N. du T.).

Mais le meilleur film ou, du moins, le plus intelligent reste encore à venir. Il sort vers la fin de cette même année sous la signature de Mario Bava et s'intitule **Terrore nello spazio** (1). C'est l'histoire de deux astronefs attirés par une planète d'où proviennent de mystérieux signaux. Tandis que les occupants d'un des deux astronefs sont victimes d'une sorte d'hypnose qui les pousse à s'entretuer, le commandant de l'autre vaisseau parvient à reprendre son équipage en mains et découvre qu'une race étrangère, qui vit dans un autre plan de vibrations, veut prendre possession des corps des astronautes. Finalement, le second astronef quitte la planète avec à son bord deux hommes possédés. Le final est encore plus déconcertant : parce que le dernier astronaute vivant avait détérioré l'astronef, les deux êtres sont contraints de terminer leur voyage plus tôt que prévu et de se poser sur la première planète habitée qu'ils rencontrent : la Terre. La révélation finale qu'aucun des protagonistes n'est un astronaute terrien sert beaucoup un film qui, d'ailleurs, ne fut pas compris des critiques italiens qui en réfutèrent la trame.

Toujours dans le courant de la même année, les deux comiques du moment, Franco Franchi et Ciccio Ingrassia tournèrent **002 : Operation Luna** basé sur la vieille idée de l'échange de sosies où nos deux « héros », qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à deux valeureux astronautes soviétiques disparus dans l'espace, sont capturés par les Russes qui les font passer pour les cosmonautes afin de pouvoir déclarer au monde que leurs héros sont revenus sains et saufs. Le retour des vrais hommes de l'espace créera une imprévisible confusion.

2 + 5 : Missione Hydra est l'œuvre de Pietro Francisci (2), un film inégal, parfois intéressant et parfois très ingénu. (en France : **Destination planete Hydra).** Durant un tremblement de terre dans une ville du Latium, un citadin croit voir un engin spatial disparaître derrière un groupe de collines, mais personne ne le croit. La région se dessèche mystérieusement et le savant Solmi, envoyé sur les lieux, pénètre avec ses assistants et sa fille Luisa dans un gouffre où il découvre un astronef en apparence intact. Les astronautes, qui se trouvaient en hibernation, capturent Solmi et son équipe dont deux espions chinois intéressés par l'extraordinaire découverte. Gardant

(1) Adapté de la nouvelle de Renato Pestriniero **Una notte di 21 ore** (N. du T.).

(2) Le réalisateur, entre autres, des deux premiers « Hercule » : **Les travaux d'Hercule** et **Hercule et la reine de Lydie** avec Steve Reeves (N. du T.).

Luisa en otage, les astronautes laissent Solmi et ceux qui l'accompagnent gagner une fabrique pour réparer une pièce avariée de leur appareil. Mais les extra-terrestres ne tiennent pas leur promesse de remettre tout le monde en liberté. Ils repartent avec les terriens à leur bord. Ceux-ci se rebellent et s'ensuit une dispute qui laisse l'astronef apparemment sans contrôle. Puis la découverte d'un astronef soviétique errant dans l'espace avec deux squelettes à l'intérieur et le retour sur Terre d'où ne part plus aucune émission radio, placent Solmi et ses amis devant la tragique réalité : notre planète a été détruite par la guerre atomique. Extra-terrestres et humains partent alors pour Hydra, planète des visiteurs elle aussi bouleversée et dévastée, où ils reconstruiront une nouvelle civilisation. Comme on peut le voir, le film de Francisci est très ingénu, les effets spéciaux laissent à désirer, le jeu des acteurs est des plus faux, mais c'est, peut-être, le premier exemple d'épopée spatiale jamais tenté par le cinéma italien.

L'échec commercial de films comme **La dixième victime** et **Destination : planète Hydra** raréfie de plus en plus les productions de science-fiction. En 1967, par exemple, on ne peut signaler qu'un seul film, en outre coproduit avec l'Espagne et l'Allemagne : **4... 3... 2... 1... morte !** de Primo Zeglio, le premier, encore qu'il soit l'unique, épisode des aventures de Perry Rhodan. Il faut dire au crédit de ce film qu'il se situe légèrement au-dessus de la médiocrité, soit par la désinvolture de l'histoire, soit par le bon usage des effets spéciaux et des décors.

Laissons de côté des films comme **Diabolik** (en France **Danger diabolik** de Mario Bava ou **Satanik** de Piero Vivarelli et rejoignons 1969 avec **I cannibali (Les cannibales)** de Liliana Cavani. Il ne s'agit pas d'un film facile : dans un pays totalitaire, le régime ordonne que les corps des rebelles soient abandonnés au milieu des rues pour qu'ils y pourrissent afin de servir de dissuasion à toute tentative de soulèvement. La sœur (1) d'une des victimes essaie de récupérer, avec l'aide d'un jeune homme (2), le corps de son frère mais elle tombera entre les mains sanguinaires du pouvoir. Avec ce film et aussi **Il seme dell'uomo** de Marco Ferreri, la filmographie de la science-fiction italienne se pare d'une ramification plus viscérale comparativement aux productions américaines et anglaises qui, actuellement, dominent le marché. Mais ce qui, dans certains cas, va dans le sens de la qualité débouche souvent dans l'anti-commercial,

(1) Britt Ekland ; (2) Pierre Clementi (N. du T.).

et le produit se révèle privé d'intérêt, du moins au niveau conforme au public traditionnel. Des films comme ceux cités ci-dessus n'atteignirent jamais une recette décente, ce qui conforta toujours plus les producteurs dans l'idée que la science-fiction ne pouvait être commerciale. En réalité, l'aveuglement des producteurs tenait à ce qu'ils voulaient réaliser des films n'intéressant qu'un groupe restreint de faux intellectuels dont l'étendard est la difficulté, alors que ces mêmes producteurs ne voulaient même pas admettre que des œuvres plus en harmonie avec les goûts du public populaire auraient du moins pu rembourser ce qu'elles auraient coûté.

Toujours en 1969, Antonio Margheriti essaie d'imiter les Productions Walt Disney qui avec des films comme **Les aventures de Coccinelle** ou **Le fantôme de Barbe-Noire,** obtiennent un succès considérable, et il engage l'acteur principal de ce genre de produits, Dean Jones, pour le diriger dans un film, comme lui-même l'a défini, « à la Walt Disney ». Ainsi va naître **L'inafferabile, invincibile mister invisible.** Mais Margheriti n'est pas Robert Stevenson, le réalisateur de Coccinelle, et cela se voit ; le film est incohérent et sans grand attrait.

1970 : nouvelle production intellectualisante. Marcello Aliprandi sort **La ragazza di latta,** histoire d'un fonctionnaire qui refuse la dépendance aux robots mais qui tombe amoureux d'un androïde et, acceptant cette relation, se soumet aussi au nouveau système technique qu'il voulait fuir. Nous effleurons également un instant la science-fiction avec un film de Dario Argento **Le chat à neuf queues** où il est démontré qu'une suite particulière de chromosomes indique que l'individu peut être porté à la criminalité, pour en venir à **H 2 S** de Roberto Faenza ou **Hanno cambiato faccia** de Corrado Farina qui n'ajouteront rien à la « mode intellectuelle » dont le marché italien de la science-fiction est envahi.

Avec **N.P. il segreto (L'effroyable machine de l'industriel N.P.)** de Silvano Agosti le cinéma de science-fiction italien poursuit la même voie. La lente déchéance d'un homme en train d'examiner un appareillage dont on pourra obtenir de la nourriture tirée des détritus, est retracée depuis son enlèvement de la part des représentants du « Pouvoir Nouveau » qui simulent sa mort et organisent des funérailles grandioses. Une fois qu'il a signé la cession des droits d'exploitation de la merveilleuse machine, il est abandonné, amnésique et réduit désormais à l'état de larve, dans une rue de la cité. Son destin sera plus terrible encore : après s'être reconstruit une nouvelle existence de citoyen moyen, ayant oublié son passé d'industriel, il se rend, avec d'autres, à la Maison du

Suicide, nouvelle œuvre de l'Etat qui n'est autre que la machine de transformation des ordures dans laquelle entrent les pauvres épaves humaines et dont un ordinateur enregistre la mort. Le sujet, comme on le voit, est intéressant mais la réalisation laisse beaucoup à désirer, à cause du déroulement trop lent, et le film parvient péniblement à son épilogue.

L'invenzione di Morel d'Emilio Greco date de 1974. C'est l'histoire d'un naufragé ayant atteint une île où un savant, appelé Morel, a mis au point une invention qui enregistre et reproduit les êtres et les choses dans leur intégralité physique. Le naufragé s'amourache d'un de ces duplicatas ; ensuite il se rend compte de l'impossibilité de cette relation et en arrive au point de prévenir les réponses qu'elle lui adresse dans un dialogue qui se répète, toujours, semblable, une fois par semaine. En essayant d'enregistrer à son tour sa propre image, il trouvera la mort non sans avoir auparavant détruit la diabolique invention.

Dans le domaine des comédies et des parodies, il faut parler d'un film savoureux intitulé **Conviene far bene l'amore (En l'an 2000, il conviendra de bien faire l'amour)** de Pasquale Festa Campanile traitant d'un monde où toute forme d'énergie a disparu et dans lequel un savant découvre que l'énergie obtenue durant une étreinte peut-être canalisée et exploitée. Le film est réalisé avec goût et il est divertissant.

Italien encore le film **Cœur de chien (Cuore di cane)** de Alberto Lattuada qui raconte l'histoire d'un chien qui devient homme puis, parce que son comportement n'est pas des plus heureux, est rendu à l'état animal par le savant qui avait effectué l'expérience.

Avec **Un sussurro nel buio** de Marcello Aliprandi et **Prima che il sole tramonti** de Carlo Ausino, c'est toute une forme de cinéma de science-fiction qui disparaît. Le succès commercial de **La guerre des étoiles** commence à relancer le marché italien. Les bien-aimés producteurs s'aperçoivent que ces films peuvent, maintenant, rapporter de l'argent. Commencent dès lors à fleurir les rééditions des films de Honda. **I Diafanoidi vengono da Marte** ressort sous le titre **Polizia dello spazio contro U.F.O.** et **Il pianeta degli uomini spenti** devient – la mode aidant – **Guerre planetari.**

Mais les nouveaux films ?

Le réalisateur Al Bradley – en réalité Alfonso Brescia – tourne **Anno zero guerra spaziale,** l'histoire d'un robot extra-terrestre qui veut soumettre la Terre. Malgré la médiocrité absolue du film, Bradley a le courage de mettre son vrai nom dans un second film qui, bien que cela paraisse impossible, est infiniment plus mauvais que le

premier. Il s'agit de **Guerra dei robot** où les hommes doivent combattre une race extra-terrestre d'humanoïdes aux cheveux blonds qui, en réalité, sont des androïdes commandés par une reine terrienne qui fut autrefois l'amante du héros. L'histoire s'embrouille de plus en plus et elle est soutenue par des effets spéciaux de petite facture. Ceux qui trouvèrent à critiquer les films des années 50 en les qualifiant de médiocres devraient aller voir ce film ! Quoi qu'il en soit, Al Bradley tourne et achève d'autres films...

Roy Garrett, c'est-à-dire Marco Gariazzo, profitant du succès obtenu à ce moment-là aux U.S.A. par **Rencontre du 3e type**, réalise en un temps record **Occhi dalle stelle** qui, disons-le tout de suite, est un film mieux qu'intéressant. Il raconte l'histoire d'un journaliste qui, par hasard, entre en possession de la preuve de l'existence des OVNI. Entre en action une mystérieuse organisation appelée les « Silencers » qui veut que soit tenue secrète cette preuve. A la fin, le journaliste et son ami seront tués par les Silencers tandis que les extra-terrestres repartiront dans l'espace. Les rares effets spéciaux ne sont pas de grande qualité mais le films est bien construit et le dialogue soutenu. Certaines scènes, comme celles de la Terre vue à travers les yeux d'un extra-terrestre, rappellent **Le météore de la nuit.** Garrett prépare actuellement un autre film sur le même sujet et lui-même est un passionné et un spécialiste du problème ovni.

Yeti, il gigante del ventesimo secolo est signé Frank Kramer, autrement dit Gianfranco Parolini qui a bien fait d'utiliser ce camouflage car son film n'est autre qu'une nouvelle mouture de **King Kong** très mal réalisée. Le Yeti, par exemple, haut d'une quinzaine de mètres, devient transparent lorsqu'il se trouve en contact avec des décors, signe évident que les truquages sont si mal faits que même une simple superposition ne parvient pas à être convaincante. Par bonheur, le film a été un juste et sacrosaint désastre commercial, aussi ne devrions-nous plus en entendre parler.

Le film qui devrait toucher au but va sortir en Italie fin 78, début 79, sous la signature de Lewis Coates, en réalité Luigi Cozzi.

Luigi Cozzi n'est pas seulement un passionné et un expert du cinéma de science-fiction et d'horreur, (1) il a également réintroduit en Italie des films qui avaient totalement disparu. Grâce à sa maison de distribution, la B.B.C. sarl, les festivals transalpins ont pu présenter **Destination Lune** de Irving Pichel, **L'invasion des profanateurs de sépultures** de Don Siegel et bien d'autres encore.

(1) Voir le long article-interview qui lui est consacré dans **L'Ecran Fantastique n° 8**, 1er trimestre 1979 (N. du T.).

Cozzi a donc réalisé **Starcrash : le aventure di stella star**, un film qui est un véritable festival de truquages et d'effets spéciaux, un film qui n'a rien à envier à **La guerre des étoiles** et il est extraordinaire qu'en Italie on ait pu obtenir un tel résultat. Le créateur des truquages est Armando Valcauda qui, pour ce film, a été contraint par la production de se cacher sous un pseudonyme comme Cozzi lui-même. Valcauda a réalisé tous les effets spéciaux – plus de trois cents – qui constellent le film et il a dirigé plusieurs animations image par image dans le style de Willis O'Brien, Ray Harryhausen ou Jim Danforth. Le scénario, la mise en scène et la réalisation sont de Luigi Cozzi, l'équipe technique est italienne mais le film a été financé par un producteur américain (1). Le film a coûté plus de deux milliards de lires, un chiffre exorbitant pour l'Italie. Les interprètes sont Caroline Munro, Marjoe Gortner, Christopher Plummer. **Starcrash**, peut-être, ouvrira une nouvelle voie à un cinéma italien agonisant, uniquement capable d'imiter ce qui lui parvient d'au-delà de l'océan. A présent que la comédie italienne est en perte de vitesse, le cinéma se trouve devant de nouvelles techniques, de nouvelles possibilités que de jeunes réalisateurs lui apportent. Espérons que le cinéma de science-fiction puisse suivre la route qui vient de lui être ouverte. Un jour, peut-être, pourrons-nous parler d'un filon italien qui soit comparable sinon meilleur que celui des autres pays. Ce serait la démonstration que l'Italie est capable de créer quelque chose qui soit digne d'intérêt : **Starcrash** en est la première preuve. Mais ce n'est que le commencement.

(1) L'Américan International Pictures de Sam Arkoff, bien connue pour être celle des films fantastiques de Roger Corman (N. du T.).

Article inédit
Traduction : J.-P. Fontana

LA BANDE DESSINEE ITALIENNE de SCIENCE-FICTION

FRANCO FOSSATI

La bande dessinée est trop souvent considérée comme un sous genre littéraire, et celle de science-fiction n'échappe pas à la règle malgré les formidables efforts des clubs ou de Métal Hurlant. *Le même phénomène existe en Italie dont Franco Fossati, l'un des meilleurs spécialistes transalpins, dresse ici un tour d'horizon aussi bref que documenté.*

NEES officiellement avec **Buck Rogers** le 7 janvier 1929, les bandes dessinées de science-fiction ont désormais leur histoire propre, riche de personnages et d'auteurs, même si elles sont en général méprisées des amateurs de science-fiction littéraire et considérées, souvent injustement, comme un produit de série « B ». Certes, la littérature de science-fiction a accompli, depuis ses origines jusqu'à nos jours, des pas de géants en direction de problématiques nouvelles et plus actuelles, mais nous ne devons pas oublier que ce phénomène s'est toujours produit dans les revues spécialisées qui s'adressent à un public particulier. Un discours d'élite, donc, et qui le restait même lorsque les tirages augmentaient et que se multipliaient les publications. Les bandes dessinées de science-fiction, au contraire, diffusées principalement dans les journaux et les revues aux côtés de personnages « traditionnels », ont rarement abandonné le filon de l'aventure, subissant l'influence d'autres thèmes caractéristiques des bandes dessinées tels que l'intrigue policière et l'humour chez les personnages de second plan. Aujourd'hui encore, hélas, les deux modes d'expression s'adressent à deux publics bien différents.

Les revues spécialisées n'ont en général rien fait pour modifier cette situation ; elles s'intéressent rarement aux bandes dessinées et lorsqu'elles le font, c'est le plus souvent pour en dire du mal ou les juger avec suffisance. C'est donc bien volontiers que j'ai accepté l'invitation de **Fiction** à tracer un bref panorama (trop bref, malheureusement !) de la bande dessinée de science-fiction italienne. Je vais essayer d'être le plus complet possible mais, aussi, vais-je m'efforcer d'éviter, justement pour ces mêmes raisons d'espace, que ces pages ne soient réduites à une liste aride de noms, de titres et de dates.

*
* *

Aujourd'hui encore, la plus populaire des bandes dessinées de science-fiction réalisée en Italie avant la Seconde Guerre mondiale est **Saturno contro la Terra** (1) (Saturne contre la Terre), écrite par Federico Pedrocchi et Cesare Zavattini et dessinée par Giovanni Scolari. La série, publiée dans divers hebdomadaires des éditions Mondadori, parut dès la fin de l'année 1937 et dura, avec quelques interruptions, jusqu'en 1946. Dans cette histoire centrée sur une guerre spatiale dans un futur assez proche, la science domine toutes les activités humaines et le Saturnien Rebo, à la recherche d'une « place au soleil » extra-planétaire est battu par le savant italien Marcus. Avec une pincée de nationalisme, l'Italie est bien

entendu le centre de toutes les activités et c'est justement dans la vallée du Po que se réunissent les hommes politiques les plus importants de la Terre pour trouver une riposte à la menace spatiale. **Saturne contre la Terre,** l'une des bandes dessinées ayant connu un très grand succès à cette époque, ne fut pourtant pas la première du genre. Il faut rappeler **S.K.I.** de Guido Moroni Celsi (1935) qui se réfère, du moins en partie, au **Flash Gordon** d'Alex Raymond et qui raconte les aventures du Pr Vela, de sa fille Jole et du pilote Varo sur une planète inconnue.

Pedrocchi est encore l'auteur des trois épisodes de **Virus, il mago della foresta morta** (Korgan ou Naggar, le magicien de la forêt morte), un savant fou (capable de translater les personnes à distance, de rappeler à la vie les momies égyptiennes et de contrôler la lumière du soleil) qui, naturellement !, envisage de conquérir le monde. Les deux premiers, dessinés par Walter Molino, furent publiés dans **Topolino** (le Journal de Michey italien) en 1939 et en 1940 ; le troisième, dessiné par Antonio Canale, fut publié, toujours dans **Topolino,** en 1946. De 1941 date une bande dessinée réalisée par Raffaele Papparella, **I conquistatori dello spazio,** avec une cité du futur située sur les montagnes de L'Himalaya.

Immédiatement après guerre, nous trouvons diverses histoires de science-fiction de Caesar (Cesare Avai) dans **L'Avventuroso ; I conquistatori del tempo** de Scolari, **Il terrore di Allagalla** de Pedrocchi et Bagnoli (qui se référait un peu à Virus) et **Un uomo contro il mondo** écrit par Cesare Zavattini et dessiné par Scolari, une bande dessinée pacifiste avec un jeune savant qui lutte contre l'usage des armes nucléaires et bactériologiques.

En novembre 1944 nait **Raff, pugno d'acciaio** créé par le dessinateur Vittorio Cossio et par Alberto Guerri. Raffaele Donati, appelé familièrement Raff, est un solide pilote de l'aviation civile. Ses aventures extraordinaires débutent après quelques planches lorsque, surpris par une violente tempête, il est contraint d'atterrir sur un ilôt de l'océan Indien où il est aussitôt capturé par des martiens verts qui ont installé une base secrète pour préparer la conquête de la Terre. Emmené sur Mars, Raff se bat pour sauver notre planète et pour la liberté des martiens eux-mêmes, dominés et tenus en état d'esclavage par un groupe de cruels savants. Les aventures de Raff se déroulent ensuite à travers des galaxies et des univers inconnus, sans trop se préoccuper des problèmes

(1) Les titres français indiqués entre parenthèse ont été mentionnés par le traducteur.

scientifiques, (sur) des mondes habités d'êtres bizarres à la peau aux couleurs des plus étranges. Autre personnage populaire de cette période, le **Misterix** de Paul Campani, savant timide et introverti qui invente une combinaison spéciale dotée d'un appareil atomique, source d'une force surhumaine et d'exceptionnels pouvoirs. Après avoir déménagé en Argentine en 1948, Campani continuera là-bas la suite de cette bande.

De cette période nous pouvons encore retenir **Alex, l'esploratore dello spazio, Thanks, Cielone** et **Mirko.** Ces trois derniers héros doivent beaucoup à « Superman », même si leurs histoires ressortissent plutôt de la parodie et de l'humour.

Dans les années cinquante, la science-fiction fait de fréquentes apparitions dans les bandes dessinées mais il s'agit rarement d'œuvres dignes d'intérêt. Nous trouvons de nombreuses aventures de ce type dans la revue **L'Intrepido** (actuellement, l'un des hebdomadaires de bandes dessinées les plus vendus en Italie) où la première série purement science-fiction à y être publiée sera **Junior,** réalisé en 1960 par Luigi Grecchi et Loredano Ugolini. Junior est un jeune homme d'apparence normale qui vole et peut capter les pensées mauvaises ; il n'est pas invulnérable mais voyage dans l'espace et peut parcourir des milliards d'années lumière sans vieillir grâce à une prodigieuse machine de son invention. Quelques années après, Junior sera remplacé par **Atlas** réalisé par le même dessinateur.

En 1965, dans le sillage de Barbarella naît l'éphémère **Selene,** héroïne de quelques aventures dessinées par Marco Rostagno et qui donnera le jour à une longue série d'aventurières italiennes peu vêtues. Ramenée sur sa planète après avoir toujours vécu sur Terre, la jeune Selene se trouve entraînée malgré elle dans des aventures fantastiques où alternent de nombreuses séquences sexy.

En avril 1965, dans le premier numéro de la revue Linus, débutent les aventures de **Neutron,** un spécialiste de criminologie doté d'un regard paralysant capable d'arrêter le temps autour de lui. Créé par Guido Crepax, Neutron est très vite accompagné, puis tout simplement supplanté, par **Valentina,** devenue très vite la véritable héroïne de cette intéressante série qui n'a jamais renoncé à l'onirisme et au fantastique avec diverses incursions dans la véritable science-fiction. Un ordinateur, devenu fou à la suite d'une explosion et révolté contre les êtres humains, sera en outre le héros d'une intéressante bande dessinée due au dessinateur Nevio Zeccara et publiée dans l'hebdomadaire **Vitt** en 1967.

En 1968, Crepax publie, directement en volume, **L'astronave**

pirata une science-fiction d'aventure qui se déroule en l'an 2570, minutieusement dessinée dans une atmosphère baroque (les costumes et les armures sont empruntés au XVIe siècle) et riche d'allusions politiques et de références culturelles contemporaines.

Des années soixante-dix, nous pouvons retenir au moins la série **Iber**, créée en 1972 par Antonio Mancuso et dessinée par Antonio Toldo dans **l'Intrepido**. En 1991, un raz-de-marée renverse la banquise arctique où les plus grands savants ont été mis en hibernation pour être protégés des périls d'une vie normale. Ceux-ci, rappelés brutalement à la vie par le cataclysme et possesseurs d'une science pratiquement illimitée, cherchent à conquérir l'humanité. Contre eux sera formée l'équipe Nemo, conduite par un savant « rebelle ».

Nous pouvons rappeler encore **Anni 2000**, une série réalisée pour le **Corriere dei Ragazzi** par Mino Milani et Giancarlo Alessandrini, qui oppose la Terre à Pluton (mais où l'on découvre que tous les extra-terrestres ne sont pas mauvais de même que tous les terriens ne sont pas bons) et la série **Ufo**, réalisée en 1973 par Giuseppe Pederiali et Vladimiro Missaglia sur les traces du sérial télévisé anglais **UFO S.H.A.D.O.**

Durant les années soixante-dix, grâce à l'intérêt nouveau du public pour la science-fiction en Italie et grâce au succès obtenu dans ce pays par les bandes dessinées réalisées en France par les auteurs de **Métal Hurlant**, la science-fiction a occupé une place de plus en plus importante, que ce soit dans les revues populaires (**Intrepido, Monello, Lanciostory**) ou dans les périodiques plus sophistiqués (**Linus, Alteralter, Il mago**), mais aussi et surtout dans les histoires brèves et complètes, sans réussir toutefois à donner vie, du moins à ce jour, à quelque personnage célèbre.

La science-fiction a surtout fait son apparition dans les « illustrés » traditionnels d'aventure (par exemple dans les histoires de **Tex** et de **Zagor**) ou d'humour. Mais il existe également de nombreux exemples de science-fiction d'une veine humoristique : depuis certaines histoires écrites et dessinées par Yambo (Enrico Novelli) dans la seconde moitié des années trente au **Romolo** de Giorgio Scudellari, un garçon que deux savants envoient sur la Lune en 1930, du sympatique **Atomino** au **Microciccio Spaccavento** de Benito Jacovitti, publié dans le **Giorno** durant la seconde moitié des années soixante, sans oublier le très sympathique **Tore Scoccia**, un commis voyageur accompagné dans ses déplacements sur les planètes par un robot-échantillon pédant et bavard. Dans ces histoires, réalisées par Giorgio Rebuffi, les ingrédients typiques de la science-fiction servent

à motiver des situations comiques qui permettent une caricature débonnaire de la vie contemporaine et ne sont, en fait, rien d'autre qu'un prétexte à la satire de notre société.

Avant de conclure, je voudrais ajouter quelques mots à propos de Guido Buzzelli et Roberto Bonadimani, deux excellents auteurs qui ont réalisé de nombreuses histoires de science-fiction sans parvenir à créer, du moins pour l'instant, de personnage déterminé.

Guido Buzzelli, né à Rome en 1927, peintre apprécié, est un auteur difficile à cataloguer : c'est un narrateur remarquable, à la fantaisie débridée et à la personnalité impétueuse, et aussi un dessinateur prodigieux, au coup de crayon unique en son genre et au rythme non moins particulier. Buzzeli a débuté dans la bande dessinée en 1967 lorsque son récit **La rivolta dei racchi** (1) fut publié dans **L'Almanacco** du « Salon International des Comics » de Lucca. Cette histoire, comme tous ses autres travaux fantastiques ou purement s.f., a été ensuite « découverte » par Wolinski et publiée en France dans la revue **Charlie.**

Roberto Bonadini, né dans la province de Vérone en 1945, a débuté quant à lui en 1973 et il est à l'heure actuelle l'auteur le plus primé des diverses manifestations spécialisées, et pas seulement en Italie mais aussi en Europe. Sa dernière récompense officielle a été obtenue en novembre dernier lors de la Convention Européenne de Bruxelles. Autodidacte, il a surmonté son initiale carence technique à force d'essais renouvelés. Son style, très personnel et reconnaissable, est né en quelque sorte d'une recherche patiente et constante, et qui se poursuit encore, même si son dessin a désormais atteint un remarquable degré de maturité. Il aime réaliser des scènes complexes, riches de détails, peuplées d'êtres entourés par une végétation fantastique. Dans ses histoires, l'extra-terrestre n'est jamais un monstre mais au contraire toujours en harmonie avec son monde propre, le robot n'est pas un simple ensemble d'engrenages, le milieu ambiant n'est jamais un simple décor d'importance secondaire.

En conclusion de ces brèves notes sur la bande dessinée de science-fiction italienne, nous devons souligner que même s'ils n'ont jamais réussi, (à l'exception de quelques-uns), à obtenir un succès international dans le vaste monde des héros de la littérature dessinée, il n'existe pas moins dans ce domaine en Italie, des personnages et des auteurs dont l'intérêt est indéniable.

Texte indédit.

Traduction : J.P. Fontana

(1) **La Révolte des ratés,** éd. du Square.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

par

LINO ALDANI

LINO ALDANI – Né à San Cipriano Po (Pavie) en 1926. Fait ses débuts dans la science-fiction vers la fin de l'année 1960. En 1961, il publie un essai « La Fantascienza » (Ed. La Tribuna, Plaisance), premier livre sur le sujet à paraître en Italie. En 1963, il fonde avec Massimo Lo Jacono et Giulio Raiola la revue FUTORO exclusivement réservée à la production italienne. Auteur de nouvelles et de romans, de scénarios pour la télévision et d'une pièce de théâtre, Aldani a été traduit dans de nombreux pays. Ses œuvres les plus connues : « Quarta Dimensione » (Ed. Baldini & Castoldi, Milan 1964) et « Quando le radici » (Ed. La Tribuna SFBC, Plaisance 1977) ont toutes deux été traduites en France aux éditions Denoël sous les titres *Bonne Nuit Sophia* et *Quand les racines*. Les lecteurs de FICTION ont pu lire plusieurs de ses nouvelles.

Après quarante-deux années passées à Rome, Aldani a abandonné la capitale et l'enseignement des mathématiques pour se retirer dans son village natal, une minuscule bourgade de la basse Lombardie piémontaise où il écrit et s'occupe d'agriculture.

INISERO CREMASCHI – Né à Fontanellato (Parme) en 1928. Journaliste et écrivain de littérature générale (quatre ou cinq romans publiés par divers importants éditeurs), il débute dans la science-fiction en 1962 avec un long récit « Il quinto punto cardinale », qui sera suivi par près d'une centaine de nouvelles dans divers journaux et revues. En collaboration avec sa femme Gilda Musa, il a publié un roman « Dossier extraterrestri » (Ed. Rusconi, Milan 1978). Cremaschi a à son actif une dizaine de scénarios pour la télévision et il a dirigé d'importantes anthologies de science-fiction italienne. Rappelons entre autres : « I labirinti del terzo pianeta » (Ed. Nuova Accademia, Milan 1964), « Universi e dintorni » (Ed. Garzanti, Milan 1978), « FUTORO, il meglio di una mitica rivista di fantascienza » (Ed. Nord, Milan 1978). Il a dirigé en outre les 18 volumes de la collection de science-fiction « ANDROMEDA » aux éditions Dall'Oglio.

Il habite et travaille à Milan où il dirige le secteur italien aux éditions Nord.

VITTORIO CURTONI – Né à San Pietro in Cerro (Piacenza) en 1949. Auteur, critique, traducteur et directeur de collection. Licencié en lettres. De nombreuses nouvelles à son actif et trois livres : le roman « Dove stiamo volando » (Ed. La Tribuna, Plaisance 1972), le recueil « La Sindrome Lunare e altre storie » (Ed. Armenia, Milan 1978) d'où est extraite la nouvelle qui figure dans la présente anthologie, et l'essai critique « Le frontiere dell'ignoto, vent'anni di fantascienza italiana » (Ed. Nord, Milan 1977) primé à la Quatrième Convention Européenne de Bruxelles en 1978. Il a été, avec Gianni Montanari, directeur des collections des éditions La Tribuna, de Plaisance, « Galassia » et « SFBC » (Science-Fiction Book Club) de 1969 à 1974, puis directeur de la revue « Robot » (Ed. Armenia, Milan) d'avril 1976 à octobre 1978. En collaboration avec Giuseppe Lippi, il a publié « Guida alla Fantascienza » (Ed. Gamma Libri, Milan 1978).

Il habite et travaille à Plaisance.

FRANCO FOSSATI – Trente-trois ans, gênois d'adoption, critique et journaliste, licencié en pédagogie, s'occupe depuis toujours de bandes dessinées et de science-fiction, écrit des articles et des essais pour les revues spécialisées ou non. A collaboré à l'« AZ comics », la première encyclopédie de bandes dessinées publiée en Italie. Auteur chez Longanesi de « I fumetti in 100 personaggi », il prépare actuellement un essai sur « Superman » et une histoire des bandes dessinées de science-fiction. Membre de l'Office de Presse de la « Mostra Internatzionale dei Cartoonists » de Rapallo et du « Salone dei Comics » de Lucca, il est aussi auteur de bandes dessinées parmi lesquelles « Garibaldi Story » dessinée par Enzo Marciante. Travaille chez Mondadori où il est responsable du secteur « bandes dessinées » du département de littérature pour la jeunesse.

GIUSEPPE FESTINO – Né à Castellamare di Stabia (Naples) en 1943. C'est l'un des illustrateurs les plus demandés dans le monde de la science-fiction italienne. Il est le dessinateur attitré de la revue « Robot » dont il réalise les couvertures et les illustrations intérieures en noir et blanc, mais il travaille également pour d'autres éditeurs spécialisés (La Tribuna, Fanucci et autres). Amateur de Science-Fiction, ami de l'art et de la littérature, c'est aussi un illustrateur dans des domaines plus traditionnels. Il habite et travaille à Milan. C'est lui qui a réalisé la couverture du présent numéro.

GUSTAVO GASPARINI – Né à Venise en 1930. Auteur et professeur de lettres. A publié de nombreux récits dans diverses revues et anthologies. Ses livres les plus importants sont « Le vele del tempo » (Ed. Le Voci, Venise 1963) et « La donna immortale » (Ed. Dall'Oglio, Milan 1974).
Habite et travaille à Venise.

REMO GUERRINI – Né à Gênes en 1948, licencié en droit, journaliste professionnel et rédacteur à l'hebdomadaire EPOCA (Ed. Mondadori), a écrit de nombreux articles sur la science-fiction dans les quotidiens et les hebdomadaires. Ses débuts d'écrivain de science-fiction remontent à 1963 ; il a publié depuis une quinzaine de nouvelles et achevé un roman à paraître sous le titre « Carnevale », tiré d'une nouvelle traduite dans Fiction.

GIUSEPPE LIPPI – Né à Stella Cilento (Salerne) en 1953. Il développe essentiellement une activité de critique mais ne dédaigne pas, de temps en temps, se risquer dans la narration. Erudit du roman gothique et de la littérature fantastique et d'horreur, il a à son actif de nombreux essais. En Italie, il est l'un des meilleurs spécialistes de Lovecraft. En collaboration avec Vittorio Curtoni, il a publié « Guida alla Fantascienza » (Gamma Libri, Milan 1978). Il est rédacteur aux éditions Armenia.
Il habite et travaille à Milan.

UGO MALAGUTI – Né à Bologne en 1945, il fait ses débuts très jeune, en 1960, dans « Oltre il Cielo ». Il publie de nombreuses nouvelles et plusieurs romans sous un pseudonyme américain. En 1965, il devient

directeur de collection aux éditions La Tribuna (Plaisance) : « Galassia » et « SFBC », jusqu'en fin 1969. Ecrivain, rédacteur, traducteur, Malaguti est devenu également éditeur en fondant en 1967 les éditions Libra spécialisées en science-fiction. Parmi ses meilleurs romans, il faut citer « Satana dei miracoli » (Ed. La Tribuna, Plaisance 1966) et « Il palazzo nel cielo » (Ed. Libra, Bologna 1970), roman qui a été traduit en France aux éditions Denoël sous le titre *Le palais dans le ciel.*

Il habite et travaille à Bologne.

GIOVANNI MONGINI – Né à Quartesana (Ferrare) en 1947. C'est l'un des meilleurs spécialistes italiens du cinéma de science-fiction et il est l'auteur d'une œuvre monumentale en deux volumes « Storia del cinema di fantascienza » (Ed. Fanucci, Rome, 1976-1977). Il est en outre auteur de plusieurs nouvelles. Il vit à Perotto (Ferrare) où il accumule d'impressionnantes archives et copies de films et il travaille à Bologne au service d'une chaîne de télévision privée de diffusion régionale.

GIANNI MONTANARI – Né à Plaisance en 1949. Auteur, critique, traducteur, directeur de collection et professeur d'anglais. Il a à son actif de nombreuses nouvelles et trois romans : « Nel nome dell'uomo » (Ed. La Tribuna, Plaisance 1971), « La sepoltura » (Ed. La Tribuna, Plaisance 1973) et « Daimon » (Ed. Longanesi, Milano 1978). Depuis 1969, il dirige aux éditions La Tribuna, Plaisance, les collections « Galassia » et « SFBC ». Il est en outre conseiller pour la science-fiction de deux éditeurs importants : Longanesi et Rizzoli.

Il habite et travaille à Plaisance.

GILDA MUSA – Née à Forlimpopoli (Forli), germaniste, professeur de lettres, poète (sept recueils de poèmes), a collaboré à de nombreux quotidiens et périodiques. Elle débute dans la science-fiction en 1963 et a rassemblé plusieurs de ses nouvelles dans une anthologie personnelle « Festa sull'asteroide » (Ed. Dall'Oglio, Milan 1972). A écrit également un roman : « Giungla domestica » (Ed. Dall'Oglio, Milan 1975). Gilda Musa, qui a publié récemment des œuvres pour adolescents, a composé en collaboration avec son mari Inisero Cremaschi un roman-document « Dossier extraterrestri » (Ed. Rusconi, Milan 1978).

Elle habite et travaille à Milan.

GIUSEPPE PEDERIALI – Né à Finale Emilia (Modène) en 1937. Sa biographie semble être celle d'un écrivain américain : à quinze ans, il s'embarque sur un cargo et fait le tour du monde, il lit, étudie, navigue, cherche des diamants au Venezuela en remontant le cours de l'Orénoque. Il rentre en Italie fin 1959 et se consacre au journalisme et à l'écriture. Il a à son actif de nombreuses nouvelles et plusieurs romans de littérature générale et de science-fiction. C'est un écrivain très apprécié qui s'est fait aussi un nom dans les récits pour jeunes. Son dernier roman « La città del diluvio » (Ed. Rusconi, Milan 1978) relève de l'héroïc-fantasy.

Il habite et travaille à Milan.

GIANLUIGI PILU – Il n'a encore que 22 ans, vit à Bologne et étudie la médecine. Il lui a suffi de publier quatre ou cinq nouvelles pour attirer l'attention générale. Il est probable que, lorsqu'il aura fait publier les œuvres auxquelles il travaille d'arrache-pied, on parlera en Italie d'un cas Gianluigi Pilu : le garçon a de l'étoffe.

PIERO PROSPERI – Né à Arezzo en 1945. Architecte et écrivain, il débute en 1960 et, en moins de cinq ans, il publie sur diverses revues et fanzines une cinquantaine de récits. A cette époque, il est considéré – avec l'autre jeune qu'est alors Ugo Malaguti – comme l'*enfant prodige* de la science-fiction italienne. Il a publié deux romans « Autocrisi » (Ed. La Tribuna, Plaisance 1971) et « Seppelliamo Re John » (Ed. La Tribuna, Plaisance 1973).

Il habite et travaille à Arezzo.

Nota : Plusieurs de ses récits figuraient dans le précédent FICTION Spécial Italien et FICTION l'a publié à diverses reprises.

ANNA RINONAPOLI – Née à Agordo (Belluno), vit et travaille à La Spezia. Professeur de lettres, hélléniste (elle a traduit Lucien de Samosate), écrivain. Elle a publié deux courts romans en 1967 et en 1969 hors du domaine de la science-fiction : « La tigre rossa » et « The dita e un orecchio in una scatola ». De nombreuses revues et anthologies de science-fiction l'ont également accueillie. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en URSS. Son texte le plus achevé est sans doute son roman « Sfida al pianeta » (Ed. Dall'Oglio, Milan 1973).

FRANCO TAMAGNI – Est né à Milan en 1945. Autodidacte, il a eu une vie aventureuse en exerçant les emplois les plus divers, de fonctionnaire à balayeur. Actuellement, il exerce un travail de technicien dans un Centre de Médecine Sociale préventive. Il s'est intéressé assez tardivement à la science-fiction et a été publié dans « Galassia », « Robot » et dans des anthologies et revues non spécialisées. Il habite et travaille à Milan.

Les notices concernant les auteurs ont été traduites par J.P. Fontana.

COPYRIGHTS

Bigarré de rouge *de Lino Aldani*
Titre original : Screziato di rosso
© 1977, Lino Aldani et éditions Armenia.
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Strip électoral *de Inisero Cremaschi*
Titre original : Strip elettorale
© 1973, Inisero Cremaschi et hebdomadaire ABC, Milan.
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Je n'ai pas de bouche et il faut que je boive *de V. Curtoni et G. Lippi*
Titre original : Non ho bocca et voglio bere
© 1978, V. Curtoni, G. Lippi et éditions Armenia
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Menace occulte *de Gustavo Gasparini*
Titre originial : Minaccia occulta
© 1976, Gustavo Gasparini et Cosmo Informatore
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta

Cavalier *de Remo Guerrini*
Titre original : Cavaliere
© 1977, Remo Guerrini et éditions Armenia
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Le phénix *d'Ugo Malaguti*
Titre original : La fenice
© 1978, Ugo Malaguti et Nova S.F.
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Viande d'Etat *de Gianni Montanari*
Titre original : Carne di Stato
© 1978, Gianni Montanari et éditions Garzanti
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Identités remarquables *de Gilda Musa*
Titre Original : Mascherature parallele
© 1976, Gilda Musa et Cosmo Informatore
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Vivre avec un JBS *de Giuseppe Pederiali*
Titre original : Vita col JBS
© 1973, Giuseppe Pederiali
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Monica, Monica *de Gianluigi Pilu*
Titre original : Monica, Monica
© 1977, Gianluigi Pilu et revue Galassia
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

La bonne chance *de Pierfrancesco Prosperi*
Titre original : Crepi il lupo
© 1978, Pierfrancesco Prosperi et éditions Garzanti
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Requiem pour un soldat *d'Anna Rinonapoli*
Titre original : Requiem per un soldato
© 1978, Anna Rinonapoli et éditions Garzanti
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

La jeune fille de cristal *de Franco Tamagni*
Titre original : La ragazza di cristallo
© 1977, Franco Tamagni et revue Robot
Pour la traduction française : © 1979, éditions Opta.

Le marché de la science-fiction en Italie *de Lino Aldani*
© 1979, Lino Aldani et éditions Opta.

L'Italie et le cinéma de science-fiction *de Gianni Mongini*
© 1979, Gianni Mongini et éditions Opta.

La bande dessinée italienne de science-fiction *de Franco Fossati*
© 1979, Franco Fossati et éditions Opta.

ACHEVE D'IMPRIMER
EN MAI 1979
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RICCOBONO
DRAGUIGNAN (VAR)

Dépôt légal – 2e Trimestre 1979
N° Commission paritaire : 52896

Directeur de la publication : G. AKOKA
Rédacteur en chef : Daniel RICHE
Secrétaire Générale : Juliette WEINGAND

Rédaction et administration
19, rue Turgot – 75009 Paris